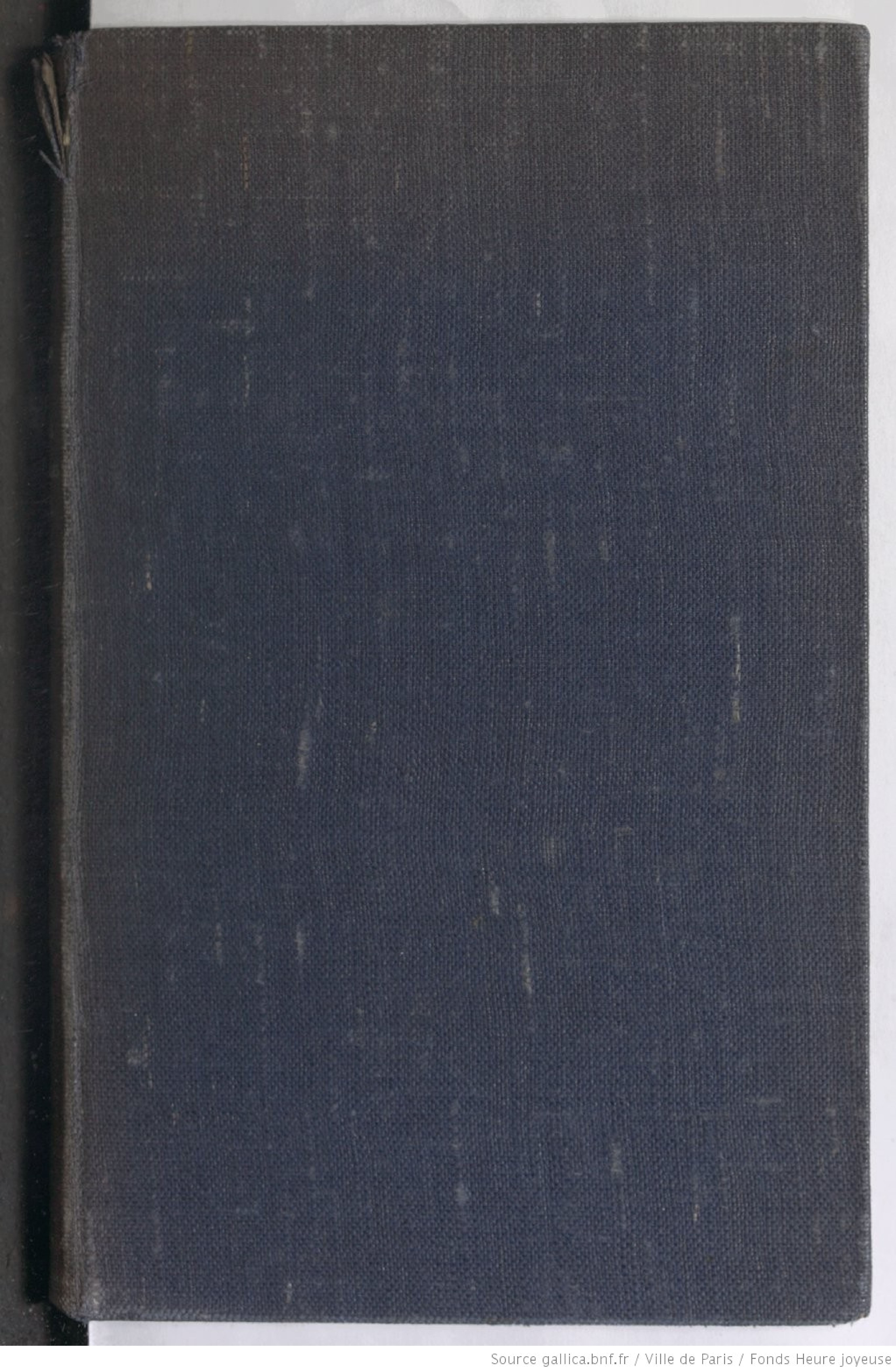


Petites nouvelles, par Madame Colomb. Nouvelle édition





Mme COLOMB

PETITES NOUVELLES

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 9 GRAVURES



LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PETITES NOUVELLES

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

PETITES NOUVELLES

PAR

Mme COLOMB

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 9 GRAVURES

NOUVELLE ÉDITION



LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS





PETITES NOUVELLES

LA BIBLIOTHÈQUE DE FEU MARTINEAU

NOUVELLE

On n'avait jamais vu dans la ville de Saint-Benoît-lez-Prés un couple plus uni et plus heureux que les époux Martineau. On dit que les contrastes s'attirent : il faut croire qu'il y a du vrai là dedans, car assurément M. et madame Martineau ne se ressemblaient guère. M. Martineau était un grand homme maigre et sec, sec à faire croire qu'il allait casser quand il gesticulait un peu plus fort que de coutume, et il gesticulait souvent quand il expliquait, n'importe à qui, quelqu'une de ses théories favorites. Il était savant, très savant; il étudiait sans cesse pour le devenir encore davantage, et il ne paraissait pas une revue scientifique, pas un ouvrage important, écrit n'importe dans quelle langue (M. Martineau les lisait toutes), qu'on ne le vît bientôt arriver à la poste de Saint-Benoît-lez-Prés, à l'adresse de M. Martineau.

M. Martineau n'était point professeur; il vivait de ses rentes et faisait de la science uniquement pour son plaisir : mais il n'était pas de ces savants qui cachent la lumière sous le boisseau, ou qui ferment leur main bien serrée de peur que quelque vérité ne s'en

échappe (j'ai toujours pensé à part moi que leur main ne contenait rien du tout, et qu'ils ne la fermaient si bien que pour faire croire au public qu'il y avait quelque chose dedans). M. Martineau était à la disposition de quiconque avait un conseil ou un renseignement à lui demander, et on citait à Saint-Benoît-lez-Prés nombre de jeunes gens qui ne se seraient jamais tirés des examens qui devaient leur faciliter l'entrée d'une carrière, sans l'aide de M. Martineau. Comme sa bourse aussi était toujours ouverte à qui en avait réellement besoin, M. Martineau jouissait de ce rare privilège d'avoir à Saint-Benoît-lez-Prés une foule d'amis et pas un seul ennemi.

En cela, et en cela seulement, madame Martineau ressemblait à son mari. « Cette bonne madame Martineau! » disaient les maîtresses de maison au service de qui elle mettait ses mille et une excellentes recettes de liqueurs, de confitures et de conserves, ainsi que de tisanes et d'onguents pour tous les maux. Et même elle poussait la générosité jusqu'à donner avec la recette la manière de s'en servir, et souvent une leçon par-dessus le marché, de peur qu'on ne réussît pas bien. « Cette bonne madame Martineau! » disait la jeunesse, à qui elle ouvrait plusieurs fois dans l'hiver le grand salon de sa maison de la rue des Charmilles, meublé à l'ancienne mode, il est vrai, mais où l'on trouvait un si bon parquet pour la danse, et de grands paravents si commodes pour jouer des charades. « Cette bonne madame Martineau! » disaient les petites marchandes, les fournisseurs, les ouvriers, à qui elle parlait toujours avec intérêt, s'informant de la santé de leur vieille mère, des dents de leur petit dernier ou des succès à l'école de leur aîné. « Cette bonne madame Martineau! » disaient les pauvres gens, à qui elle sa-

vait donner ou procurer du travail ou des secours, selon le besoin, sans compter les bonnes paroles qui consolent et qui encouragent. Et personne à Saint-Benoît-lez-Prés ne se serait jamais avisé de faire un grief à madame Martineau de n'être pas une savante; d'ailleurs, M. Martineau avait de la science pour deux.

Lui non plus n'avait jamais songé qu'il manquât quelque chose à sa femme. N'avait-il pas toujours son cabinet de travail propre, rangé, bien clos, pourvu de tapis, de rideaux, de fleurs en été, d'un bon feu en hiver, de tout ce qui pouvait réjouir et reposer ses yeux et son esprit? Une main vigilante ne venait-elle pas, dès que le jour baissait, poser sur sa table une lampe toujours en bon état, voilée d'un grand abat-jour vert? Avait-il jamais eu besoin de toucher aux pincettes ou de remettre une bûche dans son feu? Et, si par hasard il était sorti par quelque journée froide ou pluvieuse, avait-il jamais manqué de trouver en rentrant, étalées devant sa cheminée, ses bonnes pantoufles et sa chaude robe de chambre? Ses repas ne se composaient-ils pas toujours des mets qu'il aurait choisis lui-même ce jour-là? Et, par-dessus tout, n'était-il pas sûr, tant que sa femme vivrait à son côté, qu'un regard aimant répondrait à son regard, qu'une main amie presserait sa main, et qu'un cœur confiant et dévoué serait uni au sien dans la peine comme dans la joie? Que le bagage scientifique et littéraire de madame Martineau se composât uniquement de la belle écriture qu'elle consacrait à ses comptes de ménage et au cahier de sa blanchisseuse, des quatre règles de l'arithmétique, et de quelques vagues notions sur Moïse, David, Salomon, les rois de France et les capitales de l'Europe, que lui importait? A la hauteur où il était parvenu, sa femme ne lui paraissait guère plus

ignorante que madame la présidente, qui composait des vers petits et grands sur tous les évènements locaux, et qui s'était fait recevoir membre correspondant de plusieurs sociétés scientifiques et littéraires; seulement madame la présidente l'ennuyait, tandis que sa femme ne l'ennuyait jamais. Il n'avait garde de lui parler de ses travaux; mais le soir, quand elle se livrait, de l'autre côté de la table chargée de livres et éclairée par la vive clarté de la lampe, à quelqu'un de ces merveilleux tricots qui faisaient l'admiration de toutes les dames de Saint-Benoît-lez-Prés, il aimait à choisir, pour le lui lire à haute voix, quelque fragment d'un moraliste ou d'un orateur qui avait aimé et loué la vérité et la justice. Alors elle s'arrêtait pour mieux écouter, plantait son aiguille à tricoter dans les boucles de ses cheveux gris, et restait là, les mains sur ses genoux et ses yeux fixés sur le visage du lecteur, jusqu'à ce qu'il eût achevé. « C'est beau! » disait-elle ensuite d'une voix émue, et parfois une larme venait mouiller le tricot, qu'elle reprenait d'une main un peu tremblante. C'était tout, et M. Martineau ne lui en demandait pas davantage; il la laissait à ses pensées, qu'elle n'eût pas su exprimer, mais où il lisait comme dans un livre ouvert pour lui seul. Auprès de ce livre-là, de quel intérêt eût pu être pour lui le cahier doré sur tranche où madame la présidente écrivait ses poésies?

M. et madame Martineau n'avaient point d'enfants : c'était leur seul chagrin, ou plutôt ç'avait été longtemps leur chagrin. A présent qu'ils étaient habitués à s'en passer et à se contenter l'un de l'autre pour toute société, ils ne s'apercevaient plus qu'il leur manquât quelque chose. Les études de M. Martineau occupaient tout son temps; pour madame Martineau, elle savait bien supprimer les loisirs de son existence. Au de-

hors, les soins de la charité, les visites à d'anciens amis dont elle avait vu les enfants naître, grandir et se marier, les services à rendre, les malheureux à consoler et les heureux à féliciter; au dedans, le soin de sa maison, où tout était brillant comme dans une maison flamande; la surveillance de sa domestique, qu'elle prenait généralement pour la dresser dans quelque pauvre famille, et qu'elle finissait toujours par marier avantageusement, et surtout les travaux à l'aiguille où elle excellait, remplissaient pour elle les heures sans laisser place à l'ennui. Sa maison était remplie de petits objets utiles ou inutiles, mais charmants, qui étaient l'œuvre de ses mains : c'était elle qui avait couvert d'arabesques capricieuses la robe de chambre dont s'enveloppait M. Martineau, qui avait revêtu de tapisserie le fauteuil où il s'asseyait, qui avait brodé le coussin où ses pieds reposaient, qui avait tricoté les rideaux qui voilaient ses vitres d'une fine dentelle. Le tricot surtout était sa gloire; personne ne tricotait comme elle à Saint-Benoît-lez-Prés, ni ailleurs sans doute. Et comme elle était aussi généreuse que fière de son talent, il ne naissait pas un marmot dans une maison de la ville ou des faubourgs, qu'on n'y vît arriver immédiatement la petite personne rondelette et souriante de madame Martineau, chargée de toute une provision de bonnets, brassières, bas et jupons à l'usage du nouveau-né, objets dont chacun était une petite merveille.

Le mari étudiant, la femme tricotant, les deux vieux époux étaient donc aussi heureux qu'on peut l'être dans ce monde, lorsque M. le conseiller honoraire Régimbart vint prendre sa retraite à Saint-Benoît-lez-Prés. M. le conseiller honoraire Régimbart était originaire de Saint-Benoît-lez-Prés, et il y possédait même une maison. Les devoirs de sa profession l'avaient

tenu de longues années éloigné de son pays natal; mais quand il se vit rendu à la vie privée, il se souvint de Saint-Benoît-lez-Prés; il fit donner congé à son locataire, et arriva un beau jour en même temps que les voitures qui contenaient son mobilier.

On sut bientôt dans toute la ville de quoi se composait ce mobilier : les commères de la rue du Chat-qui-Pêche, où le nouveau venu avait sa maison, ne le laissèrent ignorer à personne. L'attention se porta surtout sur la bibliothèque de M. le conseiller. On avait vu descendre des voitures tant de caisses de livres, et de livres si superbement reliés, qu'on se demandait si la maison pourrait les contenir, et s'il y avait une autre bibliothèque, fût-ce la bibliothèque municipale, qui pût se comparer à celle de M. le conseiller. Les gens instruits qui furent admis à la contempler lorsqu'elle eut été mise en ordre reconnurent néanmoins qu'elle avait été fort surfaite, et ils assurèrent à leurs concitoyens que si, à la vérité, les livres du conseiller honoraire possédaient de belles reliures, ils n'avaient rien de remarquable comme rareté; cela n'approchait pas à cent lieues de la bibliothèque de M. Martineau.

M. le conseiller Régimbart, quelques jours après son arrivée, fit sa plus belle toilette, et, rasé de frais et cravaté de blanc, il alla sonner aux portes des principaux habitants de Saint-Benoît-lez-Prés avec qui il voulait nouer des relations. M. Martineau eut sa visite, bien entendu, et comme entre amateurs de livres ou de quoi que ce soit, on s'entend bien vite, la visite fut longue et se passa pour un quart à peine dans le salon, et pour tout le reste dans la bibliothèque de M. Martineau. Et quand les deux hommes se séparèrent, M. Martineau demeura tout radieux d'avoir fait admirer ses



C'ÉTAIT UN MONDE QUE CETTE BIBLIOTHÈQUE.

richesses à un connaisseur, tandis que le conseiller Régimbart s'en retournait chez lui tout soucieux et dévoré par l'envie.

Le fait est que M. le conseiller honoraire était doué d'un esprit jaloux. Il avait demandé sa retraite aussitôt que possible, parce qu'il trouvait que certains de ses collègues avaient eu, injustement, cela va sans dire, un avancement plus rapide que le sien ; il avait espéré planter ses choux sans concurrents, et voilà que maintenant la bibliothèque de M. Martineau l'empêchait de dormir! Elle était si admirablement composée, cette bibliothèque! Que d'éditions rares et précieuses, anciennes ou modernes! quel classement savant et ingénieux, que d'ouvrages choisis sur toutes les matières connues! Rien de superflu, rien d'inutile; nulle lacune pourtant : c'était un monde que cette bibliothèque, et M. le conseiller, dont la bibliothèque était loin d'être complète, enrageait de se trouver vaincu.

Des relations très suivies s'établirent entre les deux bibliophiles, d'autant plus que la rue des Charmilles n'était pas éloignée de la rue du Chat-qui-Pêche. M. Martineau mettait généreusement ses trésors à la disposition du conseiller, et plus le conseiller était à même d'en apprécier le mérite, plus il sentait croître son désir de les posséder. Il en était venu, au fond, tout au fond de son cœur, à calculer combien d'années M. Martineau pouvait avoir de plus que lui, et à se bercer de l'espoir d'acheter un jour sa bibliothèque à ses héritiers... Là, le frisson le prenait : si ces héritiers pouvaient comprendre la valeur de cette collection inestimable, quelle somme en demanderaient-ils? Et M. le conseiller Régimbart devenait avare, se refusant une tranche de saumon pour sa table et un livre de trois francs cinquante centimes pour sa bibliothè-

que, afin d'amasser de quoi acheter un jour celle de M. Martineau.

Ce ne fut pourtant pas de M. Martineau qu'il hérita tout d'abord. Un sien oncle vint à mourir à Paris, et lui laissa une belle fortune. Cette fortune était déposée chez le banquier Bergmann, et M. le conseiller, estimant qu'un placement en vaut un autre, était tout disposé à l'y laisser, lorsqu'un de ses amis, homme d'affaires, le prévint que la banque Bergmann n'était pas sûre, et l'engagea à porter ses fonds ailleurs.

Le premier mouvement du conseiller honoraire Régimbart fut d'écrire à M. Martineau; il savait que celui-ci avait presque toute sa fortune placée chez le banquier Bergmann. Le second fut de dire : « Si Martineau était ruiné, il aurait besoin de vendre sa bibliothèque, et je pourrais la lui payer le prix qu'elle vaut; il se trouverait à peu près aussi riche qu'auparavant, et il n'y perdrait même pas l'usage de ses livres, puisqu'ils seraient à sa disposition chez moi aussi bien que chez lui. » Le raisonnement était faux, et le conseiller Régimbart savait bien que ce n'était pas du tout la même chose; cependant il n'écrivit point. Le banquier Bergmann fit faillite six mois après; ses créanciers ne touchèrent pas dix pour cent... et le conseiller Régimbart, avec toutes sortes de paroles de compassion, d'encouragement et de consolation, s'en alla délicatement proposer à M. Martineau de lui acheter sa bibliothèque; il lui en offrait un prix qui lui permettrait de ne rien changer à ses habitudes ni à celles de madame Martineau, qui, disait-il, souffrirait certainement à son âge des privations qu'entraîne la perte de la fortune.

M. Martineau, surpris, blessé, affligé, demanda à s'entendre avec sa femme Certes, pour lui, il eût

préféré une croûte de pain sec au milieu de ses livres, à des repas somptueux en face de ses rayons vides; mais sa femme, fallait-il qu'elle souffrît de la pauvreté, quand il pouvait lui en épargner les privations? Il ne connaissait pas encore sa vaillante compagne. Au premier mot qu'il lui dit de son projet, elle se fâcha tout net. Pouvait-il avoir une idée pareille! On voyait bien qu'il ne connaissait rien aux choses du ménage; il croyait qu'il fallait des milliers de francs pour faire vivre deux vieilles personnes; la vie coûtait moins cher que cela, elle se chargeait de le lui faire voir. Ils auraient assez de ce qui leur restait; il n'y avait qu'à ne plus acheter d'objets nouveaux, ni livres ni autre chose, et à se contenter de ce qui leur avait servi jusqu'alors. On louerait en garni la chambre d'amis, et on ne remplacerait pas la servante Mariette que ses parents réclamaient. Avec ces petites réformes-là, on ferait encore honneur à ses affaires, sans avoir besoin de vendre la bibliothèque.

M. Martineau embrassa sa chère vieille femme, et s'en alla refuser les offres de M. Régimbart, qui fut fort penaud et sentit comme un remords de ne l'avoir pas prévenu de la faillite du banquier. Puis, comme il ne voulait pas que tout le poids de la ruine retombât sur sa femme, M. Martineau chercha à battre monnaie avec sa science, lui qui avait donné tant de leçons gratis.

Il en trouva de bien payées; aimé et respecté comme il l'était, il n'eut qu'à annoncer ses intentions pour qu'on vînt à lui de tous les côtés, et madame Martineau put se mettre en quête d'une nouvelle servante à former pour le jour où Mariette retournerait chez ses parents.

Mariette ne devait pourtant point être remplacée.

Obligé de sortir à heure fixe par tous les temps, après avoir passé tant d'années dans une chambre bien chauffée, défendue des vents coulis par un luxe ingénieux de bourrelets, de tapis et de portières, M. Martineau s'enrhuma; une bronchite se greffa sur le rhume et une pleurésie sur la bronchite; et, moins d'un an après sa ruine, il fut accompagné à sa demeure dernière par les regrets et la douleur de toute la population de Saint-Benoît-lez-Prés.

M. le conseiller honoraire Régimbart devait partager la douleur de la population de Saint-Benoît-lez-Prés, car il n'était pas sans quelque reproche à se faire en cette circonstance; mais quant aux regrets, c'était autre chose : sa passion parlait plus haut que ses remords. Il laissa passer le délai qu'exigeaient strictement les convenances, et se présenta ensuite à la maison de la veuve.

Elle le reçut dans la bibliothèque; et s'il n'eût pas vu les vêtements noirs et les yeux rougis de la pauvre femme, il eût pu croire que rien n'était changé. Les livres étaient soigneusement époussetés, la table était chargée de papiers et de brochures; l'encrier était plein, les plumes soigneusement rangées et essuyées, et les lunettes de M. Martineau, posées sur la dernière page qu'il avait écrite, semblaient annoncer qu'il allait revenir pour achever le travail commencé. Son fauteuil, sa chancelière, tout était à sa place accoutumée; et madame Martineau, assise à sa place, elle aussi, travaillait à un fin tricot. Seulement, et M. le conseiller ne l'ignorait pas, ce tricot ne devait pas être donné, mais vendu; et c'était madame Martineau toute seule qui faisait à présent tous les travaux de son ménage. Le conseiller sentit croître son espoir.

Il entama sa négociation d'une façon assez embarrassée; madame Martineau n'y comprit rien. Elle le remercia de sa visite.

« J'ai grand plaisir à vous voir, lui dit-elle; mon cher mari vous aimait tant! Depuis que vous étiez venu vous fixer ici, je le trouvais tout rajeuni; il était si content de parler de ses livres avec vous! Cela se comprend : un homme si savant devait aimer à causer avec d'autres savants; moi, je ne pouvais pas lui répondre, et je ne peux pas vous dire combien je vous ai été reconnaissante du plaisir que vous lui donniez. En même temps, je m'en voulais de mon ignorance; vous m'aviez fait comprendre tout ce qui lui avait manqué avant qu'il vous connût; mais il ne m'en voulait pas, lui, il était si bon! Il ne me demandait que ce que je pouvais lui donner. A présent qu'il est parti, et que rien ne devrait plus vous attirer dans notre maison, je vous suis encore reconnaissante de venir me parler de lui... »

Le remords prenait M. le conseiller à la gorge, et ce fut d'une voix tout enrouée qu'il finit par traiter de l'affaire de la bibliothèque. Mais dès que madame Martineau eut compris, elle laissa, de stupéfaction, son tricot tomber jusque par terre.

« Vendre la bibliothèque! s'écria-t-elle, *sa* bibliothèque! Mais, mon cher monsieur, c'est toute ma consolation, tout mon reste de joie; il me semble qu'il ne m'a pas quittée tout à fait, tant que je vois là ses livres qui ont l'air de l'attendre. Voyez comme c'est bien tenu ici! j'y mets autant de soin que s'il allait revenir. C'est ici que je travaille; j'y suis mieux qu'ailleurs pour penser à lui et me rappeler toutes les belles choses qu'il me lisait le soir... Je n'ai pas besoin de beaucoup d'argent, moi; je vis de si peu! J'en gagne un peu

avec mes petits ouvrages, et avec ce qui me reste, cela me suffit. Je ne vendrai jamais sa bibliothèque. »

M. le conseiller Régimbart essaya en vain d'insister.

« Jamais, entendez-vous, monsieur? jamais je ne la vendrai. N'y pensez plus, ne m'en parlez plus, je ne veux pas en entendre parler. J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur le conseiller Régimbart! »

Et, se levant toute tremblante encore, madame Martineau reconduisit le visiteur avec une politesse qui n'était pas exempte de défiance. M. le conseiller honoraire se le tint pour dit; et, sans cesser absolument ses visites, il s'arrangea de façon à sonner à la porte de madame Martineau aux heures où il la savait sortie.

Pourtant madame Martineau était loin d'être riche, ou même d'avoir amplement de quoi vivre; et il fallait qu'elle fût bien sobre pour se contenter de l'ordinaire qui lui était imposé par la nécessité. Les petits tricots se vendaient, mais le travail des femmes est si peu payé! le sien ajoutait quelques sous par jour au peu qui avait échappé à la faillite Bergmann, et il n'était plus question pour elle de se montrer généreuse et de faire des charités; elle avait à peine assez pour elle-même. C'était ce qui lui semblait le plus dur.

Elle aurait pu, sans parler de la bibliothèque dont la vente l'aurait enrichie, tirer un assez bon prix de sa maison, qui était jolie, bien distribuée, solidement construite, et accompagnée d'un joli jardin où les merles sifflaient tout l'été. Mais elle tenait à la maison autant qu'à la bibliothèque : c'était l'asile de ses chers souvenirs, et à présent qu'elle ne vivait plus que dans le passé, quitter cette maison où le défunt avait partout laissé sa trace eût été pour elle le perdre une seconde fois. Elle résista donc à toutes les instances de

son notaire et de ses amis, et vécut seule dans sa maison grande et vide, vivant de privations, souffrant du froid et presque de la faim, et abandonnée peu à peu de tous ceux qui l'avaient entourée dans le temps de sa prospérité. Car le monde ne comprenait pas ce culte des souvenirs, et on la jugeait maniaque et avare. On la plaignait plus qu'on ne la blâmait; on disait : « Cette pauvre madame Martineau ! la mort de son mari lui a porté un coup, et son caractère en a été tout changé : ce n'est pas étonnant, quand on n'a jamais eu la tête bien forte... » Donc, on avait compassion d'elle, mais on oubliait le chemin de sa porte; d'ailleurs elle n'avait pas l'air d'aimer les visites. Son chagrin l'avait rendue un peu défiante, et quand on lui marquait de l'intérêt, elle avait toujours peur de voir arriver le conseil que tant de voix lui avaient répété : « Vous devriez vendre votre maison; elle est plus grande qu'il ne faut pour vous, et cela doit bien vous fatiguer de l'entretenir en ordre. » Enfin, le vide se fit peu à peu autour de la veuve.

Pendant plus d'un an, l'écriteau pendu à la fenêtre de la chambre d'amis, et sur lequel elle avait écrit : « Chambre garnie à louer à l'année ou au mois », ne lui attira point de locataire. La rue des Charmilles était située à l'entrée d'un faubourg, loin des quartiers brillants et animés, et les jeunes étudiants, comme les jeunes militaires, cherchaient de préférence le voisinage de leurs pairs; ceux qui n'auraient pas craint la solitude étaient effrayés par la réputation de tristesse et de misanthropie de l'hôtesse ; et la chambre d'amis restait inhabitée.

Un jour pourtant, un tout jeune homme, presque un adolescent, qui errait d'un air timide dans les rues de Saint-Benoît-lez-Prés, et qui, après avoir hésité

devant bien des écriteaux placés dans les rues bruyantes, avait fini par arriver dans la rue des Charmilles, s'arrêta devant la maison de madame Martineau. Il considéra l'écriteau, la fenêtre, la maison, la rue avec ses petites maisons bourgeoises entrecoupées de jardins dont la verdure pendait ou se penchait par-dessus les murs, et, soupesant par un mouvement instinctif d'inquiétude son léger porte-monnaie, il se décida pourtant, avec un soupir, à soulever le marteau de la porte.

Madame Martineau vint ouvrir. A la vue d'un inconnu, sa figure exprima la surprise et peut-être la défiance, ce qui troubla le jeune homme et le fit rougir comme un enfant. Il s'informa poliment de la chambre à louer, et madame Martineau, revenue de son émoi, et prévenue favorablement par sa timidité, lui demanda un prix si modéré qu'il s'arrangea tout de suite avec elle.

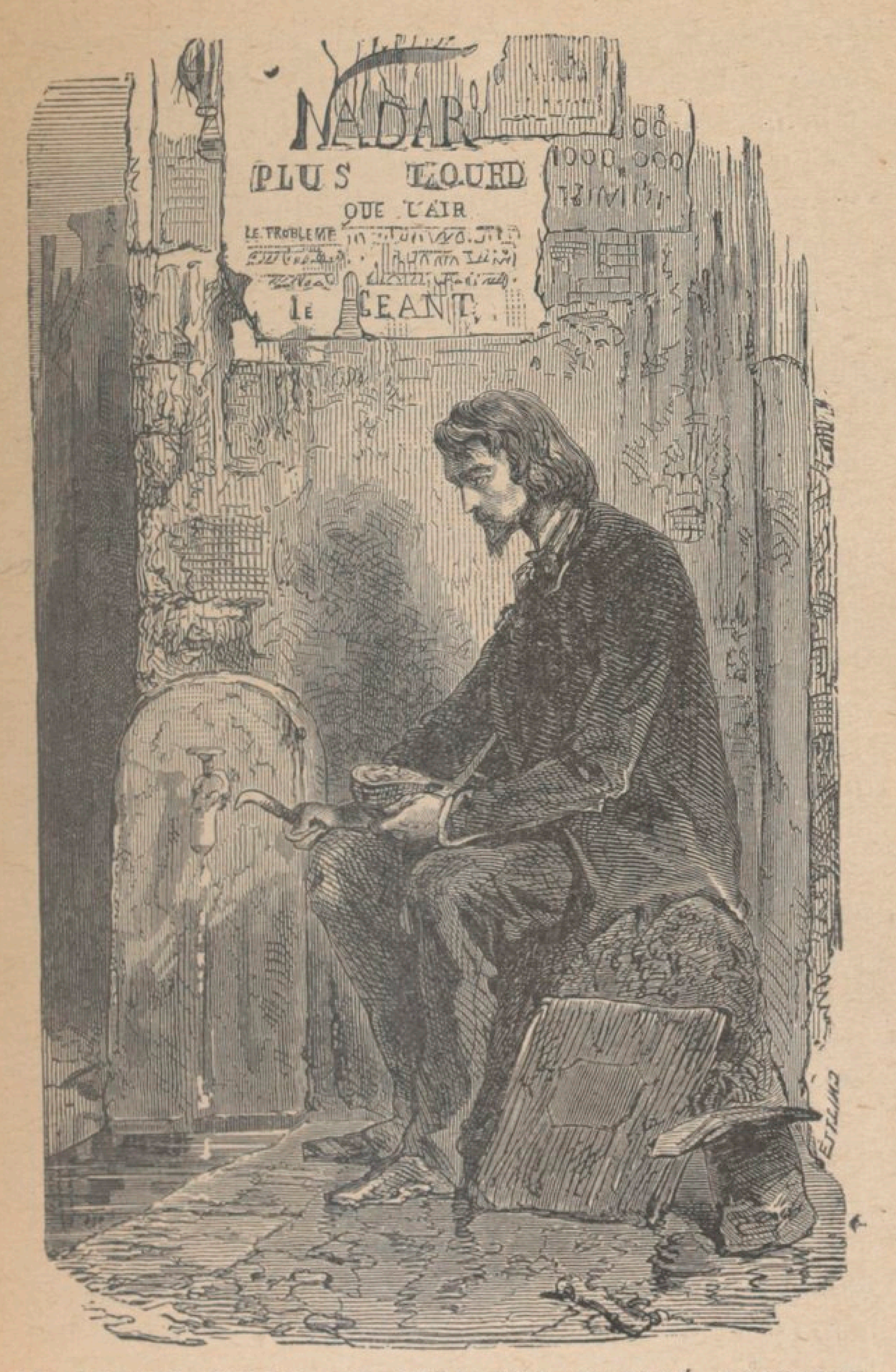
La présence d'un locataire ne changea d'abord rien aux habitudes de madame Martineau. Elle lut son nom sur l'adresse des lettres qu'il recevait : il se nommait Marcel Garnier. Il ne faisait pas de bruit ; il sortait et rentrait à des heures régulières, et veillait tard dans la nuit, à la clarté d'une toute petite lampe. La valise qu'il avait apportée n'était pas grande, et il en avait tiré plus de livres que de vêtements ; encore ces livres étaient-ils vieux et si usés que le propriétaire n'avait pas dû les acheter neufs. Madame Martineau constata bientôt que son locataire déjeunait chez lui d'un morceau de pain et d'un sou de lait ; et, en le regardant, elle se dit qu'il devait dîner au meilleur marché possible, car il était maigre et pâle ; et elle pensa que sa mère devait être bien pauvre pour qu'il fût obligé de se priver ainsi. Toutes ces remarques lui inspirèrent tout doucement de l'intérêt pour le

jeune homme, d'autant plus qu'il paraissait s'étudier à la gêner le moins possible, et qu'il la remerciait avec autant de politesse que de timidité quand elle lui ouvrait la porte ou lui rendait quelque petit service.

Marcel, de son côté, faisait aussi ses observations. Il remarqua que sa propriétaire, la propriétaire d'une maison qui indiquait l'aisance, faisait son ménage elle-même; et, étant entré dans la cuisine pour chercher de l'eau pendant que madame Martineau faisait cuire son dîner, il trouva qu'elle se nourrissait aussi mal que lui-même. La jeunesse est prompte et quelquefois sévère dans ses jugements. — Vieille avare ! se dit Marcel Garnier.

Il revint sur cette opinion un jour qu'il la vit donner une bouteille de vin à une pauvre femme pour son mari malade. Madame Martineau ne buvait que de l'eau, et elle donnait son vin aux pauvres; elle n'était donc pas aussi avare qu'elle en avait l'air? Il devait y avoir quelque chose là-dessous. Et Marcel, soit curiosité, soit bienveillance naturelle, ou besoin de faire réparation à sa vieille propriétaire pour ses soupçons injustes, rechercha les occasions de lui être utile. Il s'offrait pour lui faire ses courses quand il pleuvait, pour lui porter ses fardeaux, pour réparer tel ou tel objet cassé; il ne se bornait plus à la saluer sur l'escalier, il échangeait avec elle quelques phrases de politesse; peu à peu ils firent connaissance, et il vint un jour où Marcel raconta son histoire à madame Martineau.

Ce fut un jour où il était si pâle et paraissait si malade, que son hôtesse s'informa de sa santé avec un air d'intérêt qui le mit en confiance. Il souffrait de l'estomac, la tête lui tournait, il n'avait pas pu aller dîner; il espérait que ce ne serait rien, car il n'avait pas le temps d'être malade. Madame Martineau le laissa gagner



IL DEVAIT DINER AU MEILLEUR MARCHÉ POSSIBLE.

sa chambre, mais elle l'y rejoignit cinq minutes apres avec un de ces excellents cordiaux qu'elle savait si bien fabriquer au temps jadis, et dont il lui restait encore une petite provision. Et quand elle vit le jeune homme un peu réconforté, elle lui déclara que puisqu'il allait mieux, il ne fallait pas qu'il se couchât l'estomac vide, et elle l'invita à partager son dîner.

Marcel était tout confus, mais il avait faim, et l'invitation était faite d'une manière si maternelle qu'il ne put la refuser. Il dîna donc, assis à la place où s'asseyait naguère feu Martineau ; et si madame Martineau ne put se défendre d'un serrement de cœur en voyant cette place remplie, elle sut dissimuler sa tristesse et faire bon visage à son hôte. Inutile de dire que ce ne fut pas son ordinaire qu'elle servit à Marcel; elle et lui firent ce soir-là un bon dîner, ce qui ne leur était pas arrivé depuis bien longtemps. Et quand ils se séparèrent, madame Martineau, tout émue des confidences que venait de lui faire le jeune homme, lui tendit la main en lui disant : « Bonne nuit, mon cher enfant ! »

Pauvre Marcel ! il était orphelin depuis dix ans, et il en avait dix-huit. Un parent éloigné, qui lui servait de tuteur, lui avait obtenu une bourse dans un collège, et, ses études finies, l'avait envoyé à Saint-Benoît-lez-Prés, où il lui avait trouvé un petit emploi de commis. L'emploi était peu payé, si peu, que Marcel, pour pouvoir acheter quelques livres afin de compléter ses études et d'arriver un jour à une position plus conforme à ses goûts, était obligé de dîner chez un petit marchand de vin, et de déjeuner de la manière que madame Martineau connaissait. Elle n'eut pas de peine à comprendre qu'il n'était malade que de faim, et elle se promit de ne pas laisser les choses continuer ainsi.

Le lendemain, ayant rassemblé tout son courage, elle lui demanda ce qu'il payait à sa pension, et, après avoir un peu réfléchi, elle lui offrit de partager ses repas. « Sans dépenser davantage, lui dit-elle, vous aurez une nourriture plus saine; moi, je n'aurai pas plus de peine à m'occuper de deux personnes que d'une; j'en ai eu l'habitude longtemps, quand j'avais mon pauvre mari... »

Elle ajouta quelques mots sur sa vieillesse, sur son isolement, fit entendre que la société de Marcel lui ferait plaisir; elle finit par le décider à accepter.

A partir de ce jour, madame Martineau reprit intérêt à la vie. Elle aimait à faire causer Marcel, à lui faire raconter ses souvenirs d'enfance, à l'entendre parler de ses parents, à l'interroger sur ses projets d'avenir. Il ne voulait pas rester où on l'avait mis; il voulait étudier, s'instruire, devenir un savant, faire des travaux utiles... Mais il avait plus de peine qu'un autre, parce que les livres lui manquaient : il ne pouvait en acheter que très peu, et encore c'étaient de vieux livres où il manquait bien des choses... S'il pouvait se procurer les dernières éditions! Il allait quelquefois étudier à la bibliothèque de la ville; mais c'était rare, parce que son travail le retenait d'ordinaire précisément aux heures où la bibliothèque était ouverte. N'importe! il était bien décidé à venir à bout de tous les obstacles : il y mettrait le temps, mais il arriverait!

A la suite de ces entretiens, la veuve demeurait soucieuse. Ce jeune étudiant si laborieux, si courageux, la faisait penser à feu Martineau, qui avait dû lui ressembler quand il avait dix-huit ans. — Si mon pauvre mari était encore de ce monde, se disait-elle, comme il aurait aimé ce jeune garçon! Bien sûr il l'aurait aidé à apprendre ce qu'il se donne tant de peine à

étudier tout seul. Mon cher Martineau! y a-t-il des gens qu'il a instruits et qui lui doivent le pain qu'ils mangent! Il était si bon! il n'avait rien à lui, pas même sa science; il ne demandait qu'à en faire part aux autres. Quel malheur pour ce pauvre enfant que je ne puisse pas remplacer mon mari!

Ces réflexions en amenèrent d'autres : — Il a parlé de livres... il ne peut pas en acheter... il ne peut pas non plus aller à la bibliothèque de la ville... Si ceux qu'il lui faut se trouvaient ici? Martineau avait tous les livres possibles, à ce qu'il disait; au moins tous les bons...

Elle ne tira pas la conclusion tout de suite : elle n'acceptait pas volontiers l'idée de voir quelqu'un toucher aux livres de Martineau. Mais cette idée fit du chemin dans son esprit; et la nuit, dans ses rêves, il lui semblait que son mari l'encourageait à faire ce qu'il aurait fait lui-même... à ouvrir sa bibliothèque au jeune étudiant.

Qui fut bien étonné? ce fut Marcel, le jour où madame Martineau, tirant une clef de sa poche, lui dit d'une voix mal assurée : « Mon mari a laissé beaucoup de livres; voyez donc s'ils ne pourraient pas vous être utiles, » et qu'elle lui ouvrit la porte de la bibliothèque. Il fut ébloui; il allait d'une armoire à l'autre, contemplant et admirant, et il s'écria enfin :

« Ah! madame, quels trésors vous avez là!

— N'est-ce pas? dit-elle en souriant, tout en essuyant une larme au coin de son œil. Des trésors, oui; c'étaient les trésors de mon pauvre Martineau : aussi je n'ai jamais voulu m'en séparer. Je ne suis pas riche, monsieur Marcel, mais j'ai refusé de vendre la bibliothèque et la maison; il me semblait que mon mari en aurait eu du chagrin, même au ciel, auprès

de Dieu. Mais je pense qu'il sera content de rendre service après sa mort à un honnête garçon, lui qui a fait tant de bien pendant sa vie. Lisez donc ses livres. Vous en aurez bien soin, n'est-ce pas? »

La recommandation était inutile, M. Martineau lui-même n'aurait pu se montrer plus soigneux que Marcel pour les précieux volumes. Comme il avait souvent à en consulter plusieurs à la fois, madame Martineau l'engagea à venir travailler au milieu d'eux, et il passa désormais ses soirées dans la bibliothèque, à côté de madame Martineau. Seulement, il n'occupait pas le fauteuil laissé vide par le vieux savant : il s'était apporté une table où il travaillait, ne voulant rien déranger sur celle où le mort tant regretté avait laissé ses derniers travaux inachevés. Madame Martineau lui était reconnaissante de sa délicatesse, et elle s'attachait à lui de plus en plus.

Cependant Marcel avait un scrupule. Comment madame Martineau faisait-elle pour lui donner à manger à sa faim pour la même somme qui lui procurait jadis une si maigre pitance? Il craignait qu'elle n'y mît du sien et cette crainte lui fit faire une chose à laquelle il s'était toujours refusé, voulant se ménager le plus de temps possible pour ses études. Il chercha quelques leçons à donner, et put ainsi augmenter la pension qu'il payait à la veuve. Il pouvait prendre quelques heures par semaine sur son travail, maintenant qu'il n'avait plus à perdre son temps en recherches de livres, recherches qui n'aboutissaient pas toujours.

A la fin de l'hiver, la propriétaire et son locataire étaient amis, et Marcel devenait communicatif. Lui qui avait à peine connu sa mère, et qui, vivant chez des étrangers, s'y était peu à peu glacé et renfermé dans une tristesse silencieuse, il s'épanouissait maintenant,

il sortait de sa timidité, et il éprouvait le besoin de faire part à quelqu'un de ses impressions et de ses pensées. Ce quelqu'un, c'était naturellement madame Martineau; et Marcel s'interrompait parfois dans ses lectures et disait à son hôtesse :

« C'est beau, cela! écoutez donc, madame! »

Et il lisait tout haut le passage qui l'avait frappé.

La première fois que cela arriva, il fut tout étonné, quand il eut achevé et qu'il leva les yeux vers la veuve pour voir quel effet avait produit sa lecture, de trouver madame Martineau immobile, les mains sur ses genoux et le visage inondé de larmes.

« Mon Dieu! s'écria-t-il, est-ce que je vous ai fait de la peine? »

Elle s'essuya les yeux, reprit son tricot, et répondit d'une voix qui tremblait :

« Non... du plaisir, au contraire... j'ai tout de suite reconnu cela... mon mari me l'avait lu un soir, parce qu'il le trouvait beau, lui aussi... Vous vous êtes rencontré avec lui, mon cher enfant; vous lui ressemblerez un jour; c'est bien, cela!... Quand vous trouverez dans un livre quelque chose qui vous plaira, lisez-le-moi comme ce soir; j'aurai peut-être encore le bonheur de le reconnaître. »

Et Marcel, docile à son désir, s'ingéniait à deviner les passages de ses lectures qui auraient plu à feu Martineau. Cela ne lui était pas inutile à lui-même : chercher le beau, le vrai et le bien, n'est jamais peine perdue, et le vieux savant, même après sa mort, rendait encore des services.

Le temps passa; Marcel se trouvait plus heureux qu'il ne l'avait jamais été, et pourtant il devenait soucieux. Madame Martineau s'en inquiétait; mais à ses questions discrètes il répondait toujours :

« Ce n'est rien ; c'est comme si ce n'était rien, puisqu'on n'y peut rien. »

Et elle n'osait pas l'interroger davantage.

Elle eut le mot de l'énigme, en lui remettant un matin une lettre de son tuteur que le facteur venait d'apporter, et dont la lecture le fit changer de visage.

« Allons, dit-il à son hôtesse, voilà le jour terrible arrivé : c'est demain que mon tuteur tire à la conscription pour moi. »

Et comme il la vit tout émue de pitié à l'idée qu'il en aurait peut-être pour sept ans à porter le fusil, il reprit, en essayant de sourire :

« Il ne faut pas désespérer; j'aurai peut-être un bon numéro. »

Et il alla se mettre au travail.

Le lendemain il devait avoir des nouvelles du tirage, et madame Martineau aurait trouvé la journée longue sans une visite qui lui arriva. C'était un ancien ami de feu Martineau, un savant comme lui, qui avait entretenu avec lui une longue correspondance. Il ne voulait pas passer à Saint-Benoît-lez-Prés sans saluer la veuve de son ami; et il désirait aussi lui demander si feu Martineau n'aurait pas laissé dans ses notes des renseignements sur une question dont il s'occupait. Madame Martineau le conduisit dans la bibliothèque, et M. Cazal, l'ami du défunt, en cherchant dans les papiers avec l'adresse et la discrétion d'un savant et d'un honnête homme, trouva ce qu'il désirait sur la table de Marcel.

« Ah! dit-il, je vois que j'ai été prévenu; voici quelqu'un qui s'occupe de la question. Est-ce que Martineau a fait des élèves, que je trouve ses notes au milieu de travaux écrits par une autre main que la sienne? »

Madame Martineau expliqua la présence de Marcel, ou plutôt de sa table, dans la bibliothèque de feu Martineau. M. Cazal l'écouta avec intérêt, tout en feuilletant les divers travaux du jeune homme.

« Vingt ans, dites-vous? reprit-il. Ce garçon-là deviendra sûrement un homme remarquable; il est étonnant de perspicacité; et instruit! J'aimerais à le prendre comme secrétaire; je me fais vieux et j'aurais besoin d'aide à présent. Seulement je ne suis pas riche... S'il voulait se contenter d'appointements modiques... Il n'y perdrait pas; il aurait des occasions de se perfectionner, et aussi de se faire connaître; je ne prendrais pas tout son temps et je l'aiderais à faire son chemin dans le monde... Il faudra que je le voie, ce jeune homme... »

A ce moment la porte s'ouvrit, et Marcel entra, pâle comme un mort.

« Eh bien? dit madame Martineau en faisant un pas vers lui.

— Numéro 10! » répondit-il.

Il salua le visiteur et s'assit, car il ne pouvait se soutenir. Madame Martineau était aussi bouleversée que lui. M. Cazal lui adressa de grands éloges, lui parla du désir qu'il aurait eu de se l'attacher. Marcel répondit en souriant tristement :

« Merci, monsieur; dans sept ans, j'irai peut-être vous rappeler ce que vous me dites aujourd'hui... si d'ici là je n'ai pas oublié tout ce que je sais! »

Il partit, et M. Cazal se répandit en lamentations sur la perte qu'allait faire la science.

« Si je pouvais seulement lui acheter un remplaçant! disait-il; mais je n'ai que juste de quoi vivre... C'est triste pourtant, c'est vraiment triste!... »

Ce soir là, madame Martineau dîna ou plutôt fit

semblant de dîner, sans dire mot; elle ne répondit même pas aux plaisanteries que le pauvre Marcel s'efforçait de faire pour l'égayer. La soirée fut morne et ils se séparèrent de bonne heure : chacun d'eux avait besoin d'être seul.

Marcel, retiré dans sa chambre, commença par pleurer comme un enfant. C'en était donc fait! il allait être soldat! Fallait-il qu'il eût peu de chance d'avoir amené ce malheureux numéro 10, lui qui pouvait faire quelque chose de mieux que des feux de peloton, quand des paysans, des terrassiers, que n'importe qui pouvait remplacer à la pioche ou à la charrue, n'étaient pas tombés au sort! Car il était sûr maintenant d'être bon à quelque chose. Ce vieux monsieur, qui avait été l'ami de M. Martineau, et qui était un savant comme lui, ne lui avait-il pas prédit un bel avenir? Et sans ce malheureux numéro 10, quelle vie enchantée s'ouvrait devant lui! Il suivait M. Cazal à Paris; il se trouvait au centre de la science, de l'étude, de toutes les lumières; il travaillait nuit et jour, il se faisait un nom! Et au lieu de cela, pour sept ans, l'exercice, la théorie, la corvée, le pantalon rouge et la chambrée! N'était-il pas trop malheureux?

Peu à peu cependant son esprit se calmait, et la situation lui apparaissait sous un jour moins sombre : le désespoir a bien de la peine à prendre possession d'une âme de vingt ans. Marcel n'avait pas été gâté par la vie, et il était habitué aux mécomptes : il en avait déjà supporté et vaincu plus d'un. Il fit un effort, il eut honte de son peu de courage, et il se mit à se morigéner lui-même :

« Allons, Marcel, qu'est-ce que tu as à te désoler? comme si cela pouvait te changer ton numéro 10 contre le dernier numéro de la liste! Est-ce que tu

souhaiterais être réformé comme aveugle ou borgne, ou bien comme nain, boiteux, bancal ou bossu? Tu as bon pied, bon œil, bonne santé, taille robuste; n'est-il pas juste que tu mettes un peu ces avantages au service de ton pays? Si quelque voisin mal appris nous déclarait la guerre, tu sais bien que tu ne resterais pas à feuilleter tranquillement de gros bouquins, et que tu sauterais sur un fusil; mais tu ne saurais pas seulement le tenir, ton fusil! On te procure l'occasion d'apprendre le métier de militaire, et tu te plaindrais? Allons, du courage! Tu n'es pas plus bête qu'un autre; tu apprendras vite l'exercice et le reste, et tu gagneras tes galons. Une fois caporal, tu ne feras plus de corvées; une fois sergent, tu auras un peu de loisir, et tu pourras fréquenter les bibliothèques et te remettre à travailler. Et puis, il n'est pas sûr qu'on te garde sept ans au service; les hommes instruits sont renvoyés plus tôt que cela dans leurs foyers; dans quatre ou cinq ans, plus tôt peut-être, tu seras libre, et tu pourras aller rappeler à M. Cazal ses promesses d'aujourd'hui. L'essentiel est de ne pas se laisser abattre; et, pour commencer, tâche de t'endormir, afin de ne pas avoir une mine trop longue demain matin. »

S'étant adressé ce discours, Marcel se tourna vers la ruelle de son lit, et comme il était fort las et que la nuit était avancée, il finit par s'endormir.

Pendant ce temps-là, madame Martineau ne dormait point. Elle se leva avec le jour, et, sans faire de bruit, elle se glissa dans la bibliothèque. Là, elle regarda tout autour d'elle, longuement, ardemment, et un soupir gonfla sa poitrine; puis elle vint s'agenouiller devant le fauteuil de feu Martineau, y appuya ses bras, cacha sa tête dans ses mains, et se mit à pleurer.

Elle pleura longtemps en priant Dieu; et elle invo-

quait aussi celui dont la mort l'avait séparée, celui qu'elle avait tant aimé, et dont la voix avait toujours été pour elle la voix même de la vérité et de la vertu. « Mon Dieu! mon Dieu! disait-elle, n'est-ce pas que je dois le faire? n'est-ce pas que ce serait mal de les garder, quand ils peuvent rendre un si grand service à quelqu'un qui le mérite si bien? N'est-ce pas qu'*il* m'approuve? n'est-ce pas qu'*il* le veut? n'est-ce pas qu'*il* sera content d'aider un autre à devenir ce qu'il était, lui qu'on admirait et qu'on respectait partout? Pardonnez-moi si je pleure, mon Dieu! J'ai du chagrin de les quitter, je ne peux pas m'en empêcher, mais mon sacrifice est fait... ce sera pour aujourd'hui! »

Le son de l'horloge vint rappeler madame Martineau à ses occupations de tous les jours. Elle essuya ses yeux, se leva, et s'en alla préparer le déjeuner. Quand Marcel descendit, elle l'accueillit avec un bon sourire, et fut contente de le voir courageux et presque gai. Pour lui, il remarqua la rougeur de ses yeux, et, pensant qu'elle avait pleuré sur lui, il se sentit pénétré de reconnaissance et de tendresse pour sa vieille hôtesse. Il la quitta bientôt pour aller à son travail; il avait à prévenir ses patrons de son départ prochain, pour qu'ils lui cherchassent un remplaçant.

Aussitôt que Marcel fut parti, madame Martineau prit son châle, son chapeau et son grand voile, et sortit d'un pas furtif et tremblant.

« Où va donc madame Martineau? se demandèrent les voisines qui la virent passer devant leurs fenêtres. Elle ne tourne pas du côté de l'église... ni du côté du marché... Tiens! la voilà qui entre dans la rue du Chat-qui-Pêche! Que peut-elle avoir à faire par là? »

Madame Martineau était en effet entrée dans la rue

Chat-qui-Pêche, et elle était allée sonner à la porte de M. le conseiller Régimbart. « M. le conseiller est-il chez lui? » demanda-t-elle à la vieille femme qui tenait le ménage du conseiller. Le cœur lui battait bien fort, et elle aurait presque désiré que M. le conseiller n'y fût pas. Mais M. le conseiller y était; il fut très étonné de la visite matinale de madame Martineau, et plus étonné encore quand elle lui dit à brûle-pourpoint :

« Monsieur Régimbart, voulez-vous acheter *la* bibliothèque?

— La bibliothèque! s'écria-t-il. Votre bibliothèque, madame! la bibliothèque de feu Martineau? »

Un signe de tête affirmatif lui répondit par trois fois.

« Vous voulez vendre la bibliothèque! Certainement, que je veux l'acheter! et je vous suis reconnaissant, oh! bien reconnaissant, chère madame, d'être venue me trouver avant d'accepter d'autres offres...

— Combien m'en donnerez-vous? interrompit madame Martineau.

— Mais... je ne sais trop... il faudra la faire estimer par des experts... les faire venir de Paris, même; je ne voudrais pas vous faire tort. Elle a certainement une grande valeur, cette bibliothèque!

— C'est que... j'aurais besoin, tout de suite, de trois ou quatre mille francs...

— Vous les aurez! je vous les porterai aujourd'hui, à midi, si vous voulez. Cela suffit-il?

— Oui... mais j'ai encore une prière à vous faire : c'est de ne parler de cela à personne, et de ne pas faire enlever la bibliothèque d'ici à quelques jours... huit jours, peut-être quinze, je ne sais pas au juste... je vous préviendrai. Mais je signerai tout de suite tout ce que vous voudrez...

— Oh! il n'est pas question de cela; nous avons confiance l'un en l'autre, n'est-ce pas? Vous aurez l'argent aujourd'hui, et pour le reste, j'attendrai tant qu'il vous plaira. »

Le soir, quand Marcel, en revenant de son bureau, entra dans la salle à manger, il fut tout étonné de voir la table couverte d'une belle nappe damassée et d'une profusion de belle vaisselle ancienne et de vieille argenterie. Un fumet appétissant venait de la cuisine, et la table portait trois couverts.

« Nous attendons quelqu'un pour nous mettre à table, lui dit madame Martineau; M. Cazal, vous savez? le monsieur que vous avez vu hier, va venir dîner avec nous.

— Il n'est donc pas parti? Je croyais qu'il partait aujourd'hui.

— Je suis allée ce matin l'inviter à dîner, et il a retardé son départ. Êtes-vous bien aise de le revoir?

— Certainement, madame; il a été si bon pour moi! et c'est à vous, bien sûr, que je dois l'intérêt qu'il m'a témoigné. Je ne vous ai pas seulement remerciée; excusez-moi, j'étais si bouleversé...

— Bon, bon, vous me remercierez une autre fois. Tenez, on sonne, c'est lui! »

En effet, M. Cazal, introduit par Mariette, que madame Martineau avait reprise pour la servir ce jour-là, entra d'un air joyeux.

Il salua madame Martineau, et, tendant ses deux mains à Marcel :

« Touchez là, mon jeune ami, mon jeune compagnon d'études! Allons-nous travailler ensemble, dites? Mes conditions vous conviennent-elles? Je voudrais pouvoir vous offrir des honoraires plus considérables; mais, vous savez, la science n'enrichit pas tout le

monde... Oh! ce n'est pas un reproche que je lui fais, au moins; je me contente de ce qu'elle m'a donné. Mais je tâcherai de vous procurer quelques petits travaux qui puissent vous mettre à l'aise, et tout ira bien : Madame Martineau m'a dit que vous n'aviez pas de goûts de luxe. L'avez-vous remerciée, cette bonne madame Martineau? »

Marcel, ahuri, croyait rêver. Il regarda son hôtesse pour lui demander ce que voulait dire M. Cazal. Madame Martineau lui sourit.

« Tout cela signifie, mon cher enfant, lui dit-elle, que j'ai trouvé moyen de vous procurer un remplaçant, et que vous partez comme secrétaire de M. Cazal.

— Moi!... vous, madame! Mais comment avez-vous fait?... vous n'êtes pas...

— Pas bien riche d'argent, c'est vrai; mais quand on a une maison, on trouve toujours à emprunter une petite somme; ne vous inquiétez pas de cela, et devenez un homme utile... Allons, à table! voici le potage, il ne faut pas le laisser refroidir. »

Ce qui n'était pas près de refroidir, c'était l'enthousiasme de Marcel. Si jamais il y eut au monde un homme heureux, ce fut lui ce soir-là. Exalté par sa joie, peut-être aussi par le vieux vin que lui servait madame Martineau, il causa avec animation sur toutes sortes de sujets, et se montra même plus instruit que ne croyait M. Cazal. Celui-ci était enchanté de son acquisition; il pressa Marcel de régler ses affaires et de venir le rejoindre à Paris.

Marcel ne demandait pas mieux; et la semaine ne s'était pas écoulée qu'il disait adieu à Saint-Benoît-lez-Prés. Il avait remercié du fond de son cœur madame Martineau du prêt qu'elle lui faisait, car il ne voulait considérer ce don que comme un prêt, et il éta

bien décidé à le lui rembourser le plus tôt possible. Ce n'était pas que la reconnaissance lui pesât; mais il ne pouvait supporter l'idée que cette excellente femme s'imposât des privations pour lui.

Il lui avait demandé respectueusement, en la quittant, la permission de lui écrire; et il ne manqua pas de la tenir au courant de sa nouvelle position. Elle sut quels travaux il faisait pour M. Cazal, quels hommes illustres il avait vus, quels encouragements et quelles espérances ils lui avaient donnés, quelle vie il menait, et aussi quel plaisir il avait à penser, quand il était seul le soir, aux deux années qu'il avait passées à Saint-Benoît-lez-Prés, et à ses douces heures d'étude dans la bibliothèque de sa bonne hôtesse. Et il trouvait, pour lui peindre sa reconnaissance, des paroles de tendresse presque filiale. C'était son cœur qu'il soulageait ainsi; mais il ne savait pas quel bien il faisait à sa correspondante. Il ne savait pas comme la main de madame Martineau tremblait d'émotion quand elle prenait une de ses lettres des mains du facteur, et combien de fois elle avait besoin d'essuyer ses lunettes avant d'en achever la lecture. Quand elle avait fini, elle posait doucement la lettre sur la table de feu Martineau, et souriait à travers ses larmes en parcourant du regard les rayons vides de la bibliothèque.

Si Marcel n'eût jamais reçu de Saint-Benoît-lez-Prés d'autres lettres que celles de madame Martineau, il aurait pu ignorer toute sa vie d'où venait l'argent qui l'avait racheté de la conscription. Mais il n'avait pas été sans laisser derrière lui quelques amis qui le regrettaient, ses patrons, ses camarades de bureau, et tous lui avaient promis de lui écrire. Il apprit donc, peu de semaines après son départ, la grande nouvelle qui mettait en branle toutes les langues de Saint-Benoît-lez-Prés.

Madame Martineau avait vendu sa bibliothèque! c'était M. le conseiller honoraire Régimbart qui l'avait achetée; il l'avait fait enlever le lendemain du départ de Marcel. Marcel avait bien fait de partir pour Paris, où il trouvait des livres. Que serait-il devenu à Saint-Benoît-lez-Prés sans la bibliothèque de feu Martineau? Maintenant, pourquoi madame Martineau avait-elle vendu la bibliothèque de son mari? On n'y comprenait rien: on savait qu'elle y tenait comme à ses yeux, et qu'elle avait déjà refusé jadis les offres du conseiller. Lui, qui guettait la bibliothèque depuis qu'il la connaissait, il avait dû jubiler d'une belle façon quand la veuve avait enfin consenti à accepter ses propositions. Pauvre femme! il fallait qu'elle se fût trouvée dans un bien pressant besoin d'argent; peut-être avait-elle perdu le peu qui lui restait de son ancienne fortune? Marcel devait savoir cela, lui qui était si fort de ses amis, etc., etc.

Non, Marcel ne le savait pas, il ne s'en était jamais douté; mais il le devina bien vite. Cet argent qui l'avait sauvé, qui lui avait assuré la carrière qu'il rêvait, c'était presque le prix du sang; c'était la dernière joie, l'unique consolation de la pauvre veuve, qu'elle avait sacrifiées pour lui! Était-ce seulement pour lui? Marcel ne put le croire. Que lui était-il pour qu'elle se dépouillât ainsi pour lui? N'avait-elle pas, par un suprême hommage rendu à la mémoire du mari qu'elle avait tant aimé, voulu donner un continuateur à ses travaux, un héritier à sa science?

Si le savant avait eu un fils, nul doute qu'il n'eût cherché à revivre en lui, en lui faisant partager ses études avec l'espoir qu'il le dépasserait un jour. A défaut de ce fils qui lui avait manqué, et qu'il avait dû regretter souvent, sa veuve n'avait-elle pas voulu lui donner comme enfant d'adoption celui qu'elle en avait

jugé digne, sinon par l'intelligence, du moins par le courage et la bonne volonté? Marcel se persuada qu'il en était ainsi, et, l'adoptant pour sa mère dans le secret de son cœur, il se jura de ne point tromper son espérance.

A quelques années de là, il n'était bruit dans le monde savant que d'un travail adressé à l'Institut par le jeune secrétaire de M. Cazal. On était unanime pour louer l'ouvrage et l'auteur. « Si jeune, disait-on, conquérir sa place parmi les maîtres de la science! A quel avenir était-il réservé! » L'écho de sa gloire parvint jusqu'à Saint-Benoît-lez-Prés, et arriva aux oreilles de madame Martineau, qui remercia Dieu.

A partir de ce jour-là, elle n'évita plus la rue du Chat-qui-Pêche, où elle n'avait pas osé passer depuis cinq ans, de peur d'entrevoir à travers les vitres ses livres bien-aimés, devenus la propriété du conseiller Régimbart. Elle eut même un certain plaisir mélancolique à leur sourire de loin : son sacrifice n'avait pas été inutile

Cependant à Paris le renom de Marcel Garnier s'augmentait d'une certaine réputation de bizarrerie. C'était un singulier homme que ce jeune savant! On le disait économe jusqu'à la parcimonie; on assurait qu'il vivait de pain et d'eau, et qu'il poussait le mépris de l'élégance à un point incompréhensible à son âge; on remarquait qu'il faisait profession de détester les gants, sans doute pour se dispenser d'en acheter; on savait qu'il recherchait avidement les occasions de gagner de l'argent, et on déplorait cette faiblesse. Fallait-il que de si rares talents fussent gâtés par un vice aussi bas que l'avarice! Était-ce bien de l'avarice pourtant? On savait de source certaine qu'il avait refusé plusieurs mariages dont le moins brillant l'au-

rait enrichi tout d'un coup ; il n'avait pas voulu enchaîner sa liberté. Il n'était peut-être pas avare, après tout; mais il était, à coup sûr, fort original. Avec ce mot-là, qui n'explique rien, on explique tout.

Grâce à son originalité, M. Marcel Garnier possédait déjà chez son banquier une somme fort ronde, lorsqu'il reçut d'un de ses correspondants de Saint-Benoît-lez-Prés une lettre qui le fit bondir de sa table de travail à son cabinet de toilette. Il s'habilla à la hâte, en consultant sa montre, jeta quelques vêtements dans une valise, sortit de chez lui, descendit son escalier en courant, sauta dans une voiture et se fit conduire au chemin de fer. Une fois en wagon, il relut la lettre. Elle lui annonçait deux nouvelles qui le touchaient presque également, quoique ce ne fût pas de la même manière : Madame Martineau était malade, et le conseiller honoraire Régimbart venait de mourir.

Si madame Martineau avait eu un fils, ce fils n'aurait pas pu la soigner avec plus de tendresse que ne fit Marcel Garnier pendant sa maladie. La joie qu'elle eut de le revoir contribua sans doute à sa guérison, et quinze jours après l'arrivée du jeune homme, elle put, appuyée sur son bras, faire quelques pas dans sa chambre. Mais, quoiqu'elle se montrât très reconnaissante de ce qu'il avait quitté ses travaux pour venir la soigner, elle paraissait maintenant très pressée de le renvoyer. Dès que la connaissance lui était revenue, le voyant assis près de son lit, elle avait témoigné une vive inquiétude dont elle n'avait pas voulu lui dire le motif. Elle avait alors parlé bas à sa garde, et elle n'avait repris son calme qu'après que la garde lui eut apporté un objet qu'elle avait caché sous son oreiller. Elle eût été moins tranquille si elle eût entendu ce que la garde et Marcel s'étaient dit à la porte de sa chambre.

« Elle me demande la clef de la bibliothèque, avait dit la garde à Marcel, qui l'avait suivie sur le palier. Que faut-il que je fasse, monsieur?

— Allez la lui chercher tout de suite, avait répondu le jeune homme, et trouvez moyen, adroitement, de lui dire que je n'y suis pas entré depuis mon arrivée. »

Et madame Martineau avait caché sa clef, de peur que Marcel n'entrât dans la bibliothèque et ne s'aperçût qu'elle était vide. Et si elle cherchait maintenant à le renvoyer à Paris, c'est qu'elle avait toujours peur qu'il ne lui demandât quelque chose à lire : elle craignait tant qu'il ne devinât ce qui s'était passé!

Elle ne savait pas que Marcel n'avait plus rien à deviner; elle ne savait pas non plus que Marcel, le jour où elle l'avait reconnu, était déjà depuis huit jours à Saint-Benoît-lez-Prés, et qu'il avait mis ces huit jours à profit. Elle ignorait la mort de M. le conseiller Régimbart, arrivée quand elle était déjà alitée, et elle ignorait aussi que ses héritiers, gens plus mondains que lettrés, s'étaient empressés de vendre sa maison et tout ce qu'elle contenait, pour retourner au plus vite à leurs affaires et à leurs plaisirs. Elle ne savait pas non plus que, lorsqu'on lui avait apporté la clef de la bibliothèque, tout y était déjà préparé pour la fête de son rétablissement.

Enfin, madame Martineau fut complètement guérie, et Marcel annonça son départ.

« Avant de vous dire adieu, dit-il à sa vieille amie, j'ai une grâce à vous demander : je partirai demain de grand matin; je voudrais passer une dernière soirée avec vous, comme autrefois, dans la bibliothèque... Ne voudrez-vous pas m'accorder ce plaisir? »

Il souriait en parlant ainsi, comme si ses paroles

n'eussent pas enfoncé un poignard dans le cœur de madame Martineau. Il le savait pourtant : il avait bien deviné tout ce qui se passait dans ce pauvre cœur; mais il ne s'en inquiétait guère : la consolation était si proche! Il entraîna tout doucement la vieille dame vers la bibliothèque, et, s'arrêtant à la porte :

« Vous avez la clef, je crois? Regardez donc un peu par le trou de la serrure pour voir si tout est en ordre! »

Elle fit ce qu'il lui disait, machinalement, sans savoir pourquoi; mais ce qu'elle vit la fit devenir pâle comme un linge, et Marcel fut obligé de la soutenir pendant qu'elle cherchait d'une main tremblante la clef au fond de sa poche.

Marcel la prit, la mit dans la serrure, ouvrit; et, enlevant dans ses bras sa vieille amie presque évanouie d'émotion, il alla la déposer dans le grand fauteuil, et il s'agenouilla devant elle en baisant ses mains ridées.

Madame Martineau pleurait.

« Mon enfant! mon cher enfant! dit-elle quand elle eut retrouvé la parole, vous me l'avez donc rendue! Il me semble que c'est un rêve, ces cinq ans... rien n'est changé... Je suis heureuse, Marcel... je ne sais pas vous remercier, mais je suis heureuse!

— Me remercier! quand je paye à peine ma dette! J'ai pu les racheter, ces chers livres que vous aimiez tant, j'ai pu les remettre à leur place; mais est-ce que je peux effacer la douleur du sacrifice que vous avez fait, et vos cinq années de regrets? Est-ce que je peux payer tout cela? J'ai tout su, j'ai tout deviné; je ne vous en ai rien dit, puisqu'il était trop tard pour empêcher le sacrifice, et que je ne pouvais rien réparer; mais depuis ce temps-là j'ai consacré toutes mes forces à devenir digne de vos bontés et à vous rendre un jour ce que vous aviez fait pour moi. Cet heureux jour est

venu; j'ai pu racheter la bibliothèque aux héritiers de M. Régimbart, et...

— Vous vous êtes privé, vous vous êtes dépouillé pour moi, mon pauvre enfant!

— Pas autant que vous, ma chère amie, ma chère mère... permettez-moi de vous donner ce nom, car vous avez été une mère pour moi. Je vous dois tout; accordez-moi, je vous en prie, les droits d'un fils, et permettez-moi d'en remplir les devoirs. Si j'osais, je vous demanderais de venir partager ma vie... Oh! soyez tranquille, je ne le ferai pas; je sais que le bonheur ne peut être pour vous que dans cette maison; mais j'y viendrai souvent vous revoir et travailler auprès de vous... »

Marcel a tenu parole, et, à plusieurs reprises dans l'année, la lampe au grand abat-jour vert éclaire pendant des semaines les soirées laborieuses du jeune savant; madame Martineau tricote auprès de lui, et s'interrompt de temps en temps pour contempler les rayons bien rangés de la bibliothèque. Elle est bien âgée, madame Martineau, et comme on ne lui connaît pas d'héritiers, on s'occupe déjà à Saint-Benoît-lez-Près de savoir qui possèdera après elle la bibliothèque de feu Martineau. La municipalité de Saint-Benoît-lez-Prés ne serait pas fâchée de l'acquérir; plusieurs villes voisines y prétendent aussi, de même qu'un certain nombre de bibliophiles. Mais nul d'entre eux ne l'aura; le testament de madame Martineau est fait, et celui à qui elle lègue sa maison et sa bibliothèque ne se défera de rien de ce qui aura appartenu à sa mère adoptive. Elle en est bien sûre; et c'est parce qu'elle le considère comme son fils qu'elle accepte les soins et l'aisance dont il entoure sa vieillesse, et qu'elle ne veut laisser qu'à lui la bibliothèque de feu Martineau.

L'ARRÊT DU TEMPS

CONTE PERSAN

O temps, suspends ton vol! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!
Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux.
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent!
Épargnez les heureux!

C'étaient les mêmes pensées, mises en rimes par le célèbre Saadi, il y a quelques centaines d'années, que chantait le beau Mesrour en caressant de sa longue main blanche les cordes de sa guzla.

Un grand soupir de son ami Hafiz interrompit ses chants.

« Hélas! le poète a raison. Qui n'a pas cent fois désiré pouvoir donner dix années de sa vie pour retenir une heure bienheureuse? Mais le temps impitoyable ne s'arrête pas plus sur les roses que sur les cyprès. L'homme est une créature bien misérable! »

Ce disant, Hafiz tira de sa longue pipe une bouffée de tabac parfumé, et leva mélancoliquement les yeux

vers les étoiles qui étincelaient dans le bleu sombre du ciel. Comme on a pu s'en apercevoir, Hafiz philosophait volontiers, lorsqu'il n'avait rien de mieux à faire, bien entendu, car dans une fête on eût difficilement trouvé un plus joyeux compagnon. Ce soir-là il était venu jouir de la belle nuit, en compagnie de son cousin Nasser, chez leur ami Mesrour, le plus riche et le plus brillant des jeunes gens d'Ispahan. Ils étaient tous les trois installés sur la terrasse, couchés sur des monceaux de coussins, et la nuit était si sereine, le vent leur apportait de si douces senteurs, la clarté des étoiles avait quelque chose de si rêveur, que leurs discours avaient insensiblement tourné à la mélancolie.

« Assurément, dit Nasser, commerçant riche et honoré, on serait heureux de pouvoir s'arrêter dans la vie. Ainsi, quand on voit sa fortune faite, quelle joie, quelle sécurité de se dire : Je reste au moment où je suis jusqu'à ce qu'Allah me rappelle dans son sein ; les faillites, les naufrages, la perte des marchandises, la destruction des caravanes, ne peuvent m'atteindre ; la ruine n'est pas à craindre pour moi, tandis que les inquiétudes de l'avenir troublent sans cesse la plus belle destinée ! N'est-il pas vrai, seigneur Hassan ? »

Celui que Nasser interpellait ainsi était un vieux derviche très révéré dans le pays. Comment se trouvait-il sur la terrasse de la maison de Mesrour ? c'est ce que personne ne pouvait dire. On ne l'avait pas vu arriver, et Nasser, en levant les yeux, l'avait trouvé tout à coup devant lui. Ce n'était pas étonnant, du reste, car les esclaves de Mesrour connaissaient le derviche, et aucun d'entre eux n'eût osé s'opposer aux volontés d'un si saint homme.

« L'homme ne sait pas lire dans le livre du des-

tin, répondit gravement le sage : Allah seul sait ce qui convient à l'homme !

— Certainement, Allah le sait, reprit Hafiz ; mais l'homme peut bien aussi avoir son avis là-dessus ; et pour moi, je voudrais pouvoir arrêter ma vie à une heure choisie par moi, et ne plus faire un pas sur la route du temps. Toi qui parles familièrement à Allah, vertueux derviche, tu devrais bien lui demander cette faveur pour son serviteur Hafiz.

— Penses-tu comme lui, Mesrour? et toi aussi, Nasser? Imprudents! vous ne savez pas ce que vous demandez. Mais qu'il soit fait selon vos désirs : votre vie s'arrêtera à l'heure choisie par vous, et cette heure durera jusqu'au moment marqué par Allah pour la fin de votre vie. A vous de bien choisir votre heure. Et toi, poursuivit le sage en s'adressant à l'esclave qui soutenait le narghilé de Mesrour, veux-tu aussi ta part dans le don d'Allah?

— Qu'en ferais-je? dit tristement l'esclave : aucune heure de ma vie ne vaut la peine qu'on s'y arrête. Je ne suis pas libre!

— Et si tu étais libre, que ferais-tu? demanda le derviche.

— J'épouserais Leila, et je gagnerais sa vie et la mienne par quelque honnête métier.

— Eh bien, sois libre ! dit Mesrour à son esclave. Voici une bourse pour t'aider à épouser Leila. Remercions Allah de sa faveur, mes frères, et promettons-nous de nous prévenir mutuellement lorsque nous aurons arrêté notre destinée. Nous verrons lequel de nous quatre aura le premier possédé le bonheur.

— Nous le jurons, » dirent-ils tous les quatre.

Et ils se séparèrent. Le derviche avait disparu.

Ni Nasser le marchand, ni Mesrour le poète, ni Hafiz

le joyeux compagnon, ni Noureddin l'esclave affranchi, ne furent pressés de se servir du don d'Allah. Immobiliser sa vie! la fixer à une certaine heure, si délicieuse qu'elle soit! c'est une décision grave et même quelque peu effrayante à prendre.

Nasser, en rentrant chez lui, ouvrit ses livres et fit le compte de sa fortune. Elle était belle, certainement, et pouvait lui suffire. Il venait de se faire bâtir une maison charmante, et rien ne manquait à son opulence. Mais devait-il s'arrêter en si beau chemin? Il avait quatre vaisseaux en route pour les côtes d'Arabie, quatre vaisseaux bien montés et solidement construits. Quand il aurait reçu les cargaisons de parfums et de denrées précieuses qu'il attendait, il pourrait acheter le grand jardin qui touchait au sien, et dont si souvent, du haut de sa terrasse, il avait admiré les frais ombrages et les eaux murmurantes. La caravane était sur le point d'arriver; ne fallait-il pas l'attendre? Ce n'était que quelques semaines à laisser passer : Nasser attendit.

La caravane arriva, les marchandises furent bien vendues, et Nasser acheta le jardin. Mais un des vaisseaux se perdit. Ne fallait-il pas réparer cette perte? Nasser se lança dans de nouvelles entreprises. Après tout, il était bien jeune pour s'arrêter dans la vie, et sa fortune, si belle qu'elle fût, était loin d'égaler celle de son voisin Ali, le marchand de pierreries. Nasser continua son commerce. Il avait envie de visiter le tombeau du Prophète, comme c'est le devoir de tout vrai croyant, et il ne pouvait faire ce voyage qu'avec une escorte digne d'un homme de son importance. Il fallait donc gagner l'argent du voyage. Parfois Nasser faisait une perte, il jugeait alors indispensable de la réparer. Il ne pouvait pas se condamner à demeurer le reste de ses jours moins riche qu'il n'avait

été. S'il faisait un gain, ce gain trouvait immédiatement son emploi et lui donnait l'envie de gagner encore. Si bien que les années s'écoulaient et que Nasser, tout en guettant sans cesse le moment favorable pour arrêter sa vie, ne l'avait pas encore trouvé.

Hafiz, qui aimait le plaisir, avait tout de suite fait son plan : essayer de tous les plaisirs qu'on peut trouver en ce monde, et s'arrêter au moment où il serait sûr de ne pouvoir rien trouver de mieux. Mais peut-on jamais acquérir une pareille certitude? Hafiz n'y parvint pas; il parvint assez vite à la satiété, et, dégoûté des plaisirs, il s'adonna à l'ambition.

S'il est une passion qui ne permette pas plus à l'homme de s'arrêter que de regarder en arrière, c'est sans contredit l'ambition. Ce qu'on a eu n'est rien; ce qu'on possède est peu de chose; ce qui est souhaitable, ce qui vous inspire des désirs irrésistibles, c'est ce qu'on n'a pas, ce qui est au-dessus de vous, ce qui est difficile, presque impossible à acquérir. Hafiz voulut des emplois, des honneurs; et quand il les eut, il en voulut de plus grands encore. Arrêter sa vie! quand tel ou tel personnage, qui ne le valait pas, était plus élevé que lui en dignité! quand son nom n'était pas célèbre hors des murs de sa ville natale? Il fallait que la Perse entière le répétât, que tout l'Orient le connût; et Hafiz, comme Nasser, laissait les années s'écouler sans profiter du don d'Allah.

« Que ma vie est belle! s'était dit Mesrour. Je suis jeune et beau; je ne connais ni la maladie, ni la souffrance; je suis riche et indépendant, je puis, en étendant la main, soulager la misère sur mon passage, et, dans la salle la plus belle de mon palais, je n'ai qu'à dérouler les feuilles de quelques manuscrits pour converser avec les esprits les plus sublimes de tous

les temps. Quel bonheur est égal au mien, et que puis-je attendre de plus? »

Il se rendit dans sa bibliothèque et y prit un livre. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, a dit le grand Salomon; mais comme toutes les antiquités qui excitaient le dédain du monarque hébreu sont entièrement inconnues à tout homme qui vient en ce monde, il faut nécessairement qu'il ait la peine et le plaisir de faire connaissance avec elles; et cette connaissance étant fort longue à faire, il n'y a, en somme, guère de créatures humaines qui ne trouvent plus rien de nouveau sous le soleil.

Mesrour trouva beaucoup de nouveau dans son livre, ce qui lui donna l'envie d'en chercher encore dans d'autres livres. Puis, comme il avait besoin de sommeil, il alla se reposer en se promettant bien de continuer sa lecture le lendemain, pour apprendre encore quelque chose; et il n'arrêta pas encore sa vie ce soir-là.

L'ambition de la science n'est pas une passion plus accommodante que l'ambition des honneurs; seulement, elle est plus noble et plus saine. Mesrour, une fois qu'il eut donné carrière à la curiosité de son esprit, se sentit dévoré de la soif du savoir. « Lire toujours les mêmes poètes, redire éternellement les ghazels de Saadi, savoir par cœur les récits des anciens sages et les annales de la Perse, connaître toutes les sciences contenues dans mes livres, est-ce assez pour mon âme inquiète? N'y a-t-il point dans les autres pays d'autres poètes dignes d'être aimés, d'autres histoires dignes d'être connues? La science n'a-t-elle pas fait, ne fait-elle pas sans cesse de nouveaux progrès? Je veux apprendre, je veux connaître: l'heure n'est pas venue de profiter du don d'Allah! »

Et Noureddin, le pauvre esclave? Il avait épousé Leila; et, au comble de la joie d'être libre et d'être aimé, il eût volontiers enchaîné toute son existence à l'heure présente. Mais il regarda Leila : elle était vêtue d'une grossière étoffe, et les cailloux du chemin blessaient ses pieds délicats. Souriante, elle s'acquittait des pénibles soins du ménage, et sa taille frêle ployait sous des fardeaux trop lourds. Elle était bien rude, la couche où elle reposait le soir ses membres fatigués! elle était bien pauvre, la cabane que Noureddin avait pu lui offrir! Et il irait la condamner à vivre toujours ainsi? Non! il travaillerait pour elle, et plus tard, quand il aurait pu lui donner l'aisance et le bien-être, alors il serait temps de profiter du don d'Allah!

Le travail à deux est une douce chose, et, avec de l'ordre et de l'économie, on arrive bientôt à sortir de la misère. Au bout de peu d'années, Noureddin et Leila vivaient à l'aise; on commençait même à compter l'ancien esclave parmi les artisans les plus considérés d'Ispahan, et s'il eût conservé l'ancienne modestie de ses désirs, il eût pu fixer là sa destinée. Mais les enfants étaient venus. Était-il possible de renoncer à les voir grandir, à voir la petite fille devenir peu à peu une belle jeune femme comme sa mère, à faire du fils un homme utile à ses semblables? Non! Il fallait continuer à vivre et à travailler pour eux. Et plus tard, quand la jeune fille eut suivi sous son toit l'époux qu'elle avait choisi, quand le jeune homme fut devenu chef de famille à son tour, fallait-il renoncer a la joie de bercer ses petits-enfants sur ses genoux? Non! Noureddin ne pouvait pas profiter du don d'Allah!

Les quatre jeunes hommes, devenus quatre vieil-

lards courbés, se rencontrèrent un jour sous les cyprès du cimetière. Ils se reconnurent et se saluèrent.

« Aucun de nous n'a donc arrêté sa vie? dit Nasser à ses compagnons. Moi, j'ai acquis la fortune la plus considérable de la Perse. Tous mes vaisseaux couvrent les mers, et j'ai des comptoirs dans tous les ports du monde. Si je réussis dans mes dernières entreprises, je veux fonder une ville qui m'appartiendra, à moi seul; j'irai y vivre, et peut-être alors arrêterai-je ma destinée.

— Je suis vizir, je commande au nom du souverain, répondit Hafiz; mais ce n'est pas assez. Le roi n'a pas de fils; il m'aime, il songe à me déclarer son héritier. Quand je serai roi, peut-être penserai-je à arrêter le temps.

— Savoir, apprendre encore, épuiser la coupe des connaissances humaines! étudier encore, et toujours, jusqu'à ce que rien ne reste au monde qui me soit inconnu! Voilà mon vœu. Jusque-là, mes amis, je ne pourrai me décider à profiter du don d'Allah! »

Ainsi parla Mesrour.

« Mon petit-fils bégaye, je veux l'entendre parler; l'enfant de ma fille se roule à terre, je rêve de la voir courir dans les prairies. Comme j'ai vu grandir mes enfants, je veux voir grandir mes petits-enfants! Quand on est père, on ne demande qu'à vieillir, et l'on serait bien fâché d'arrêter sa vie. »

Ainsi parla Noureddin.

Un vieillard sortit d'entre les cyprès. — Me reconnaissez-vous? dit-il.

— Hassan le derviche! s'écrièrent les quatre hommes. Mon père, l'ange de la mort a donc respecté votre tête! Quand nous étions jeunes, vous étiez déjà vieux;

et maintenant que nous voilà ridés et blanchis, vous n'avez pas changé. Allah protège ses saints. »

Le derviche sourit.

« Allah m'a choisi pour vous donner une leçon, dit-il. Comprenez enfin que lui seul est sage, que lui seul sait ce qui convient à l'homme. La félicité est passagère, et c'est un rêve de vouloir l'éterniser sur cette terre où tout passe. Dès que vous avez cru en avoir la puissance, vous n'avez plus voulu en user. Nulle heure dans l'existence de l'homme n'est digne de demeurer éternellement. Le bonheur n'est que dans le sein d'Allah, et toute la joie qui illumina le cours de votre vie terrestre n'était que le reflet de son sourire, qu'il faisait luire sur vous pour vous donner un avant-goût du ciel et vous en inspirer le désir. Nul nomme ne peut enchaîner le temps; et s'il pouvait le faire, il condamnerait tout son avenir aux regrets déchirants de l'inconnu auquel il aurait renoncé par sa faute. Vous avez choisi des routes différentes, et pas un de vous n'a trouvé une heure où il voulût rester toujours! Reconnaissez le néant des rêves de votre jeunesse. Allah est seul sage, Allah est grand; loué soit Allah! »

A ces dernières paroles, le derviche se redressa et parut grandir. Sur son visage les rides s'effaçaient, et les couleurs de la jeunesse remplaçaient la pâleur du vieillard. Une longue chevelure blonde flottait sur son cou, et de ses épaules s'élançaient deux ailes blanches. Il les déploya tout à coup, s'éleva dans l'azur et disparut dans les hauteurs des cieux.

Les quatre vieillards s'étaient prosternés.

« Le Seigneur nous a envoyé son ange! dit Mesrour en se relevant. Allah est le seul sage. Loué soit Allah! »

LES PETITS AMIS DE STURM

« Il faut convenir, se disait Sturm, que les maîtres ont de drôles d'idées! Faire d'un chien de chasse un chien de garde, et sans lui demander sa permission encore! Après tout, je l'aurais peut-être bien donnée, ma permission : quand on ne connaît pas le fond des choses! J'étais quelquefois venu dans cette cour pour faire un bout de conversation avec le vieux Turc, et elle me plaisait, cette cour : on y trouvait toujours des os à ronger. Turc en avait de trop : quand on n'a presque plus de dents, on ne se soucie guère des os; et puis il était bien nourri, Turc; mais moi, qui venais de manger ma méchante pâtée de pain noir trempé dans de l'eau, je trouvais qu'un os était un fameux régal. Les choses de ce monde sont changeantes : Turc est mort hier, et me voilà dans sa niche. J'y ai passé la nuit; on n'y est pas mal pour dormir; bonne litière, maison bien close... Mais à peine venais-je d'en sortir et de m'étirer les quatre pattes au soleil levant, que cet imbécile de Jean, le valet d'écurie, est venu accrocher à mon collier le bout d'une chaîne! C'est très gênant, cette chaîne; je ne l'avais pas remarquée du temps de Turc, mais je trouve à présent que c'est une bien

sotte invention. Il paraît qu'un chien de garde doit se promener la nuit et dormir le jour : c'est le monde renversé. J'ai ouï dire que les hommes se conduisaient comme cela, et que leurs divertissements avaient presque toujours lieu la nuit : à leur aise, si cela les amuse; mais imposer ces façons-là à un honnête chien, c'est un peu fort! »

Et Sturm, ne voyant rien de mieux à faire pour passer le temps, bâilla bruyamment, se retourna deux ou trois fois pour chercher une position commode, et s'endormit enfin, une patte sur le seuil de sa porte, et son museau appuyé sur cette patte.

« Cuic! cuic! cuic! » Une troupe de moineaux bavards, pillards, effrontés comme des... moineaux, descendent à tire-d'aile dans la cour.

Sturm ronflait.

« Il doit y avoir à manger par terre, dit l'un d'eux; j'ai vu hier soir Jean qui changeait la litière du chien. Tant de la paille neuve qu'il apportait que de la vieille qu'il ôtait, il a dû tomber de quoi nous faire un régal.

— Prenez garde au chien, mes enfants, dit une vieille moineaude rendue prudente par l'expérience.

— Oh! il ne nous dit jamais rien, ce bon vieux Turc; il dort d'ailleurs : ne l'entendez-vous pas ronfler?

— Mais... ce n'est pas Turc!

— Voyons! voyons! Un nouveau chien! une nouvelle connaissance à faire! Il faudra se mettre bien avec lui, pour qu'il laisse quelque chose sur ses os...

— Je le connais, moi, dit un moineau aventureux qui aimait les voyages; je l'ai vu, à trois lieues d'ici, avec les chasseurs : il avait une perdrix dans sa gueule.

— O l'horreur! » s'écrièrent deux ou trois petits

pierrots candides qui n'étaient jamais sortis du verger, et qui ne savaient pas ce que c'était que la chasse.

Le moineau aventureux le leur expliqua à sa façon et toutes leurs plumes en frissonnèrent.

« Vous voyez, reprit la vieille moineaude, quels dangers on rencontre à courir le monde. Les chasseurs, il est vrai, n'en veulent qu'aux perdrix, aux cailles et à quelques autres oiseaux; mais si un moineau passe par là, il peut très bien attraper un grain de plomb, et alors...

— Eh! il y a des dangers partout; j'aime autant périr d'un grain de plomb que d'un coup de griffe de chat, comme cela arrive journellement à ceux d'entre nous qui hantent les environs des maisons. Si tout le monde suivait vos conseils, la vieille, les moineaux deviendraient aussi timides et vivraient aussi retirés que des hiboux. Ce serait bien la peine alors que le bon Dieu nous eût donné des ailes! Vivent les voyages et la liberté! »

Les jeunes moineaux étaient, au fond, de l'avis de l'orateur; pourtant la chasse leur semblait un fléau bien redoutable, et ce nouveau chien, qui avait figuré dans des scènes de massacre, leur inspirait une terreur mêlée de respect... et de curiosité aussi, tout comme Mandrin et Cartouche aux gens de leur temps. Ils profitèrent donc de son sommeil pour s'approcher tout doucement, et ils l'observèrent comme des philosophes, cherchant à retrouver dans sa physionomie l'indice de ses instincts sanguinaires.

Or Sturm n'était pas plus sanguinaire qu'un gendarme, et il avait la physionomie la plus débonnaire qu'on pût imaginer. Cela frappa les moineaux, qui ne manquent généralement pas de perspicacité, et l'un d'eux finit par dire : « C'est étonnant comme il a l'air doux, pour un chien de chasse! »

Vrrrr! tous les moineaux s'envolent à la fois et s'en vont se percher à la file sur la gouttière d'un toit voisin. C'est que Sturm a remué; il a assez dormi. Il ouvre languissamment les yeux, les referme, les rouvre définitivement, bâille largement... « Quelle gueule effrayante! » se disent les moineaux sur leur toit... Sturm est complètement réveillé; il pense à sortir de sa niche, à aller ronger un os qu'il voit à trois pas de lui, à faire une petite promenade pour se dégourdir. Mais il n'a pas faim, il a trouvé hier soir trop d'os abandonnés par Turc; il les a rongés, et il en a eu mal au cœur, lui qui n'est pas habitué à cette nourriture succulente. Se promener... où irait-il? à la longueur de sa chaîne? Ce n'est pas la peine, en vérité! Il remet son museau sur sa patte, et reste tranquille, regardant pensivement devant lui.

« Avec tout cela, nous n'avons pas déjeuné, dit un moineau, le plus hardi de la bande. C'est dommage de laisser perdre ces grains et ces insectes, dont la cour est semée..... Ma foi, j'y vais!

— Mais le chien? dit timidement un des jeunes.

— Bah! il est enchaîné; il n'y a qu'à ne pas s'approcher trop près. Et puis, n'avons-nous pas nos ailes? »

La troupe légère redescend dans la cour : Sturm ne bouge pas. Tout d'abord, il a bien l'idée de traiter ces moineaux en gibier, et de les faire lever comme une volée de cailles : mais des moineaux! on lui a appris à mépriser ce gibier-là, et puis, à quoi bon les faire lever, puisqu'il n'y a point là de chasseur pour tirer dessus? On a si peu de distractions dans cette cour! C'en est une de les regarder aller, venir, sautiller, mouler dans le sable leur petit ventre arrondi, picorer un grain par-ci, un ver par-là, se disputer une mouche, s'envoler au moindre bruit pour revenir dès



IL REMET SON MUSEAU SUR SA PATTE ET REGARDE.

que leur frayeur est passée. Oui, c'est une distraction; et puis, ces petits êtres ailés font venir à Sturm des visions de campagne, de grands espaces, de courses haletantes à la poursuite d'autres oiseaux... Pauvre Sturm, ne les verra-t-il plus qu'en rêve désormais?

Les moineaux s'enhardissent : ce chien n'a décidément pas une mauvaise figure; et puis, il n'y a plus grand'chose de bon à prendre au bout de la cour, et ce qui se trouve aux environs de la niche est bien plus tentant. Le chien ne bouge pas. D'ailleurs, avant qu'il soit sorti de sa maison, est-ce qu'on n'a pas le temps de s'envoler? On s'approche donc un peu, puis beaucoup; on en vient à picorer effrontément sous son nez; on ne respecte même pas l'os, où il y avait plus de moelle et de cartilages qu'il n'en faut pour nourrir toute une tribu de moineaux. Et comme Sturm ne réclame point, un petit curieux pousse la hardiesse jusqu'à lier conversation avec lui, en lui demandant s'il est content d'habiter la niche de Turc, et s'il y a bien dormi.

Sturm n'est pas fier, et puis il aime mieux causer avec des moineaux que de ne pas causer du tout. Il répond avec dignité : il parle de sa mission, qui est une mission de confiance; il promet sa protection aux moineaux, car il n'est chargé d'interdire l'entrée de la maison qu'aux voleurs et aux chiens errants : les moineaux n'ont rien à craindre de lui. La vieille moineaude l'engage à faire aussi la guerre aux chats, qui sont des animaux très dangereux. Sturm répond qu'il la ferait bien pour sa propre satisfaction, mais que ce n'est pas dans sa consigne.

Peu à peu, on cause plus familièrement; les moineaux racontent à Sturm une foule de détails sur feu Turc, qu'ils ont beaucoup connu. Sturm parle de sa vie passée : il s'exalte au souvenir des grandes

chasses auxquelles il a pris part. La vieille moineaude l'interrompt.

« Mais, dit-elle, tous ces oiseaux que vous aidiez à tuer, est-ce que vous les mangiez?

— Non, certes, répond Sturm : les chiens de chasse ne mangent jamais de gibier.

— Bah! alors vous étiez bien bon de tant courir pour les attraper : je ne me serai. pas donné tant de peine!

— Et la gloire! » répond fièrement Sturm.

La vieille moineaude ne comprend pas beaucoup. Mais le moineau aventureux, qui devine les regrets de Sturm, d'autant mieux qu'il les éprouverait à sa place, dit tout bas à ses compagnons : « Pauvre diable! il faudra venir souvent causer avec lui pour le désennuyer : ça n'est pas gai la vie qu'il va mener dans cette cour. »

Les jours se passent : Sturm et les moineaux sont bons amis. Sturm s'ennuie beaucoup; mais les moineaux lui sont fidèles. Les petits suivent leur camarade, le hardi compagnon, dans ses courses lointaines, malgré les représentations de la vieille moineaude. Il ne faut pas croire que ce soit par esprit de vagabondage : du tout, c'est seulement pour avoir quelque chose de nouveau à raconter au pauvre prisonnier, pour lui donner des nouvelles des bois, des prés et de tout ce qu'il aime. Ils se sont même, au mépris du danger, approchés d'une chasse, et il a su par eux combien on y avait tué de bêtes de chaque espèce. Les moineaux lui ont dit aussi que c'était son ami Faraud qui avait eu les honneurs de la chasse. Heureux Faraud! Sturm l'envie, mais il se réjouit tout de même de son succès, et comme il a le cœur reconnaissant, il s'attache à ses petits amis qui lui servent de gazette.

La semaine est passée. Le maître de Sturm vient un matin le visiter dans sa niche. Pendant qu'il le caresse, arrive le valet d'écurie.

« Monsieur, dit-il, on amène le nouveau chien de garde.

— Très bien, Jean! Nous allons l'installer tout de suite. Otez la chaîne de Sturm. Pauvre Sturm! tu en as assez de ce métier-là? Nous allons retourner à la chasse ensemble, cela te plaira mieux, n'est-ce pas? »

Sturm est délivré; il saute de joie, et dans un langage expressif il raconte à son maître combien la liberté lui semble douce. Les moineaux, rangés sur la gouttière, le regardent et causent entre eux.

« Il va retourner se fatiguer pour ses maîtres, dit la vieille moineaude.

— Il va courir la campagne, et revoir les champs et les forêts, » dit le moineau aventureux. Les autres lui font chorus.

« Adieu! adieu! » crient-ils tous de leur gouttière à l'heureux Sturm. Sturm s'arrête et leur fait de la tête un salut d'amitié; puis il s'en va, moins gai que tout à l'heure, et se disant dans son honnête cœur :

« Ces bons petits! ils étaient si gentils pour moi! j'espère que je les reverrai... Si je savais ne pas les revoir, je regretterais presque ma prison... Il y a du bien et de bons cœurs partout en ce monde, et ces huit jours-là n'ont pas été du temps perdu! ils m'ont appris ce que peut valoir l'amitié... même celle des moineaux! »

LA MAISON DES BOZÉRIAU

La maison des Bozériau était située à la croix de quatre chemins, ce qui était très avantageux pour les Bozériau, car chacun de ces quatre chemins conduisait à plusieurs villages, sans compter les fermes disséminées çà et là, et tous les habitants de ces villages et de ces fermes avaient plus ou moins affaire aux Bozériau.

Les Bozériau étaient de père en fils, depuis des années, depuis des siècles peut-être, charrons et maréchaux ferrants, et il n'était pas dans tout le pays de cheval ni de charrette qui ne leur eût passé par les mains. Ils s'en faisaient honneur, et chacun d'eux cherchait à égaler son père, son grand-père et son bisaïeul. Le fils aîné était dès son enfance voué au métier paternel : à lui la vieille maison couverte de chaume, que la vigne décorait en été d'une verte guirlande ; à lui l'enclume et les marteaux, les outils du charron et ceux du maréchal ; à lui aussi le soin de ne pas laisser dépérir le beau renom de la famille.

Il comprenait de bonne heure le prix de tout cela ; un haut baron n'eût pas estimé davantage le castel de ses pères, leur bonne épée et leur antique gloire.

Pour les cadets, ils faisaient ce qu'ils voulaient ou ce qu'ils pouvaient; et l'on parlait aux veillées d'hiver d'un grand-oncle qui avait servi sur mer, et dont on gardait précieusement le sifflet de maître d'équipage. Aussi se trouvait-il toujours quelque petit Bozériau qui annonçait sa vocation de marin en faisant des bateaux avec ses sabots, en attendant qu'il parvînt à la haute position du grand-oncle.

Les Bozériau étaient donc charrons et maréchaux de père en fils; on peut ajouter qu'ils étaient heureux de père en fils. Comment eût-il pu en être autrement? La modération et la probité étaient de tradition dans la famille. On savait s'y contenter de ce qu'on possédait et ne rien désirer au delà; et si les lits étaient un peu durs, du moins ceux qui y couchaient n'avaient point de remords qui les empêchassent de s'endormir : une bonne conscience est le meilleur oreiller. Et puis, cette vieille maison au toit inégal, aux murs crevassés, s'embellissait pour eux de tant de souvenirs! Rien n'y manquait de ce qui est nécessaire au bonheur d'honnêtes gens : la mère de famille (les Bozériau choisissaient toujours leur femme parmi les meilleures ménagères du pays) savait y maintenir l'ordre et y faire régner l'abondance; le métier fournissait le pain quotidien et quelque chose de plus, dont on faisait profiter les pauvres gens; enfin, on s'aimait, et on ne voyait rien au monde de plus beau que la croix des Quatre-Chemins et tout ce qui l'avoisinait.

On ne manquait même pas d'amusement ni de distraction; toute la journée on avait à qui parler. C'était un fermier qui venait faire raccommoder sa charrette, et qui restait là à l'attendre en fumant sa pipe; c'était M. le curé, dont la jument s'était déferrée et qui ve-

nait la faire chausser à neuf pour aller visiter ses ouailles; il demandait poliment à la ménagère des nouvelles de ses enfants, et faisait un peu de morale à la petite fille, qui lui était signalée comme préférant sa poupée à son tricot. La pauvrette l'écoutait la tête basse, en suçant son pouce de confusion, pendant que le futur maître d'équipage, tournant son bonnet dans sa main, songeait aux méfaits qui pourraient bien lui valoir, à lui aussi, sa petite réprimande.

L'ouvrage abondait, et les clients apportaient les nouvelles des alentours; la maison des Bozériau était certainement l'endroit où l'on savait le mieux ce qui se passait à dix lieues à la ronde. Vous voyez qu'il n'y avait pas moyen de s'y ennuyer.

Il y eut pourtant un Bozériau qui s'y ennuya, un Bozériau dégénéré, assurément. Il avait nom Jean-Pierre, comme son trisaïeul, fameux pour avoir réparé, il y avait une centaine d'années, le carrosse d'une baronne qui avait versé à un quart de lieue des Quatre-Chemins. L'ouvrage avait été si bien fait, que les charrons de Paris n'avaient jamais pu le distinguer du leur.

Était-ce l'influence du nom, ou autre chose? Jean-Pierre était ambitieux, et lorsque son père, ravi de son habileté précoce, lui frappait sur l'épaule en disant : « Bien, mon garçon! tu seras le meilleur Bozériau qu'on ait encore vu, » l'imprudent rêvait de plus vastes horizons que ceux des Quatre-Chemins, et une grande ville lui semblait le seul théâtre digne de ses talents. Il y pensa tant et si bien, qu'un jour à un éloge de son père il répondit :

« Je serais bien content, père, de soutenir l'honneur de la famille; mais on dit qu'il y a dans le métier des nouveautés qu'on ne peut apprendre que

dans une grande ville, avec des ouvriers qui ont travaillé à Paris. Si vous vouliez, j'irais à Rennes pour les apprendre : ce serait l'affaire d'un an... »

Le père Bozériau secoua la tête. Il soupçonnait autre chose dans l'esprit de son fils que le désir d'apprendre les nouveautés du métier pour les rapporter aux Quatre-Chemins. Mais Jean-Pierre sut si bien revenir toujours à son idée, et il parut craindre tellement l'arrivée de quelque concurrent de la ville qui enlèverait aux Bozériau la clientèle du pays, que son père finit par lui dire en soupirant : « Va donc, et reviens le plus tôt possible. »

Jean-Pierre partit joyeux. Il n'était pas pressé de revenir : il avait entendu parler, il ne savait où, d'ouvriers qui faisaient leur tour de France. Quel voyage! que de belles choses on devait voir ainsi! et quel bonheur de pouvoir, quand on commençait à en avoir assez d'une ville, la quitter, ayant en poche de l'argent bien gagné, et s'en aller à l'aventure chercher de l'ouvrage ailleurs! Dès qu'un lieu vous plaisait, on s'y arrêtait; on entrait chez le premier charron ou le premier maréchal venu. On demandait du travail, et pour montrer son savoir, on saisissait un outil et on faisait de son mieux la besogne qui se trouvait là. On était aussitôt accepté par le maître, cela va sans dire; on allait ainsi de ville en ville, et Jean-Pierre se voyait déjà en idée à l'autre bout de la France.

Il arriva à Rennes; là, il n'eut qu'à se présenter pour être accueilli par maître Lepollec, charron, qui avait connu jadis le père Bozériau, et qui employa son fils en souvenir de lui. Mais Jean-Pierre ne se trouva pas bien à Rennes. Les premiers jours, la nouveauté l'amusa; mais cet attrait fut bien vite usé, et la ville lui sembla triste : on ne s'arrange pas volontiers d'ha-

biter une rue étroite et noire quand on a toujours eu devant les yeux de grands horizons verdoyants. Et puis il y avait trop d'ouvrage chez maître Lepollec pour qu'on pût causer avec les allants et les venants, comme aux Quatre-Chemins; d'ailleurs, ils parlaient de gens et de choses que Jean-Pierre ne connaissait pas, et tout cela ennuyait Jean-Pierre.

Au bout d'un mois il partit pour Nantes; là, ce ne fut que chez le sixième maître à qui il s'offrit qu'il parvint à se faire agréer. Cela lui fit prendre Nantes en grippe, d'autant plus que son nouveau patron était fort brutal et qu'on ne le contentait pas facilement.

Jean-Pierre s'en alla dès qu'il eut amassé quelques écus: ce qui n'était pas chose facile, vu la cherté de la vie et la modicité de son salaire. Il avait entendu dire qu'ailleurs, à Paris surtout, on payait mieux qu'en Bretagne, et il voulait se rapprocher de Paris.

Il remonta la Loire; Tours l'arrêta longtemps, plus longtemps qu'il n'aurait voulu. C'est une question de toilette qui l'y retenait. A Nantes, on avait déjà commencé à se moquer de ses habits bretons; à Tours, les gens se retournaient pour le regarder avec toutes sortes de remarques railleuses, et les enfants lui jetaient des pierres. Il ne pouvait pas vendre ses vêtements pour en acheter d'autres : on n'était pas en carnaval, et personne n'en aurait voulu; il fallait qu'il gagnât de quoi les remplacer. A force d'économie il y parvint, et échangea son grand chapeau contre une casquette et sa longue veste et son *bragou-bras* contre un pantalon et une blouse de toile bleue.

Ce fut ainsi vêtu qu'il partit pour Blois; puis, pour suivant son tour de France, il fit une nouvelle pause à Orléans et s'en vint enfin à Paris.

Il comptait y rester longtemps; qui sait? peut-être

toujours. Quand il aurait fait fortune, quand il serait à la tête d'un grand établissement et de beaucoup d'ouvriers, qu'il serait vêtu, logé et nourri comme un bourgeois, et qu'on l'appellerait monsieur Bozériau, pourrait-il songer à retourner aux Quatre-Chemins pour y ferrer des chevaux de ferme et y raccommoder des charrettes? Non! il ne s'en soucierait pas plus que de se nourrir de farine de blé noir. Ce fut en faisant fi de la Bretagne qu'il entra dans Paris.

Huit jours après, il était bien revenu de ses rêves de gloire. Les ouvriers étaient bien payés à Paris; oui, quand ils trouvaient de l'ouvrage, et Jean-Pierre n'en avait pas encore trouvé.

Il fallait pourtant manger; et comme les choses qui se mangent coûtaient cher dans la grande ville! comme les souliers s'usaient sur son pavé, et quelles sommes exorbitantes il fallait payer pour passer les nuits dans un nid à rats, sur un matelas d'étoupes! Encore si on eût pu marcher nu-pieds et dormir en plein air! Mais Jean-Pierre l'avait essayé en vain; la première tentative lui valut une escorte de gamins facétieux qui le traitaient en paroles comme un débris du carnaval; la seconde fut arrêtée par la police. Le pauvre Jean-Pierre était désespéré.

Il n'était guère plus riche que le Juif errant, lorsqu'il eut enfin la chance de rencontrer une figure de son pays. La figure appartenait à un brave garçon qui rinçait des verres du matin au soir dans un cabaret de la banlieue; il connaissait tout près de son logis un maréchal ferrant qui avait besoin d'un ouvrier. Ce fut à sa protection que Jean-Pierre dut de ne pas mourir de faim sur le pavé de Paris.

Il passa un an chez ce nouveau maître, ferrant les chevaux des maraîchers et réparant leurs charrettes à

l'occasion : c'était bien la peine de quitter les Quatre-Chemins! Il ne faisait guère d'économies, quoiqu'il gagnât plus qu'en Bretagne; il travaillait sans relâche, et ses yeux, au lieu de se reposer sur les arbres et des prairies, n'avaient pour horizon que les fortifications de Paris, entrevues à travers la brume en hiver et la poussière en été.

Jean-Pierre se sentait devenir tout triste et tout découragé; ses illusions s'en allaient une à une, et il aurait bien voulu n'avoir jamais quitté les Quatre-Chemins.

Il ne songeait pourtant pas à y retourner. « Comment me recevrait-on? se disait-il. On se moquerait de moi, sans doute; on n'a pas besoin de moi; le père suffit à l'ouvrage, et le petit frère Michel est déjà d'âge à s'y mettre; ce sera lui qui succèdera au père à ma place. »

A cette pensée il étouffait un soupir; il aurait donné dix ans de sa vie pour revoir la vieille maison et le fer à cheval brillant au soleil qui lui servait d'enseigne, et pour entendre le bruit du marteau paternel et le grincement des lourdes charrettes gravissant le chemin creux. Mais la mauvaise honte le retenait, et il restait.

La Providence eut pitié de lui, et fit entrer dans le cabaret où il était venu, sa journée finie, aider son camarade à rincer les verres, un jeune conscrit breton, tout frais tondu et novice encore dans l'art de manier le fusil. Le jeune conscrit arrivait du pays; il avait quitté, quinze jours auparavant, le village le plus proche des Quatre-Chemins, et il put donner à Jean-Pierre des nouvelles de sa famille.

Les nouvelles n'étaient pas bonnes, et Jean-Pierre, dès le soir, se mit en route pour les Quatre-Chemins. Il n'y revenait pas plus riche qu'il n'en était parti;

mais grâce à l'expérience qu'il avait acquise à ses dépens, il était guéri de son humeur inquiète, et disposé à se contenter du bonheur héréditaire des Bozériau. Son départ l'avait fort écorné, ce bonheur; pourvu que son retour remît toute chose en bon état! Si Jean-Pierre fût resté aux Quatre-Chemins, lui qui était fort il aurait tenu solidement ce cheval rétif qui avait échappé au petit Michel, et qui avait donné au pauvre père Bozériau ce coup de pied dont il ne pouvait pas se guérir. Si Jean-Pierre se fût trouvé là pour faire l'ouvrage, la famille n'aurait pas été réduite à la misère, et il ne serait pas question de vendre la maison, comme l'avait rapporté le conscrit. Vendre la maison, la vieille maison des Bozériau! Jean-Pierre trouvait le chemin de fer bien lent.

Quand il vit de loin le toit de chaume d'où s'élevait une maigre fumée, quand il reconnut les formes des arbres et des talus, le clocher du village et les grands horizons bleus, il sentit son cœur se fondre, et il ne sut pas ce qui l'emportait en lui de la joie ou du remords. Il se mit à courir, et il ne s'arrêta qu'au pied du lit où souffrait son vieux père et où il s'agenouilla en sanglotant.

Il ne restait plus dans la basse-cour qu'une vieille poule. La mère Bozériau la tua ce jour-là pour fêter le retour de l'enfant prodigue.

Dix ans après, Jean-Pierre était renommé dans tout le pays comme « le meilleur des Bozériau »; il avait une femme, une vaillante petite ménagère, qui l'aidait à accroître la fortune de la maison, et il apprenait à son fils aîné à manier les outils, pendant que le père et la mère Bozériau se reposaient, selon la saison, au soleil ou au coin du feu, l'un fumant sa pipe et l'autre filant sa quenouille.

LE HAMEAU

« Ah ! le joli hameau ! — s'écria la jeune marquise en s'arrêtant toute droite devant un groupe de maisons basses, aux toits de chaume tout veloutés de mousse, où se balançait çà et là quelque panache d'herbes folles. Des arbres se penchaient au-dessus, et leur feuillage où se jouait le soleil étincelait comme un bouquet d'émeraudes.

— Très joli en effet ! répliqua le marquis en secouant d'une élégante chiquenaude son jabot où s'étaient arrêtés quelques grains de tabac de sa dernière prise. Il ressemble presque à celui que Sa Majesté vient de faire construire à Trianon : vous le rappelez-vous, ma chère ?

— Un peu... je ne l'ai vu qu'une fois, lorsque j'ai été présentée... et j'ai vu tant de belles choses à ce moment-là, qu'elles se sont un peu embrouillées dans ma mémoire... Mais, j'y pense... il doit y avoir des vaches dans un hameau, et du lait, et de la crème. Regardez donc, messieurs, s'il n'y aurait point par ici quelque laitière qui pourrait nous en servir.

— Les laitières véritables ne ressemblent point à celles de Trianon, madame, et si vous en voyiez une,

vous ne penseriez pas à lui demander du lait, dit un personnage qui n'avait pas encore parlé.

— O philosophe! reprit en riant la marquise. Et comment donc sont-elles faites, les laitières véritables?

— Elles ont le teint hâlé, les mains rouges et rarement propres, la voix rude et les cheveux peu peignés; elles s'habillent de haillons, heureuses encore d'en avoir, et elles mangent du pain noir, des racines, de mauvais fruits, que sais-je? Tous les hivers il y en a qui meurent faute d'avoir quelque chose à se mettre sous la dent.

— Les pauvres gens! murmura la marquise qui ne riait plus. Sa petite main ornée de bagues avait quitté le bras de son cavalier pour aller à la recherche de sa bourse.

— Voyez donc pourtant, je vous prie, monsieur le philosophe, vous qui connaissez si bien les habitants des hameaux, si vous n'en découvririez pas quelqu'un, reprit-elle.

— Je suis à vos ordres, madame, répondit celui qu'elle avait appelé philosophe. Et tenez, un dieu s'empresse à combler vos désirs : voici un naturel, ou plutôt une naturelle du pays, qui vient de ce côté. »

Il fit quelques pas vers la femme qu'il désignait, et qui, le voyant s'approcher d'elle, s'arrêta d'abord, et fit ensuite deux ou trois pas en arrière d'un air craintif.

« N'ayez pas peur, ma bonne femme, et venez ici, lui dit-il. Madame voudrait vous parler. »

La femme s'approcha timidement. Elle avait peut-être bien cinquante ans, à moins qu'elle n'en eût que trente : qui pouvait deviner si c'était l'âge ou les fatigues de la misère qui avaient ridé son visage et courbé



AH! LE JOLI HAMEAU.

son corps maigre et chétif? Elle vint jusque devant la jeune marquise, qui la contemplait avec effroi et pitié, avec confusion peut-être aussi; car, après avoir regardé ces haillons, elle rougit lorsque ses yeux rencontrèrent son propre bras, qui sortait blanc et rond d'un jabot de dentelles précieuses.

« Ma bonne femme, dit-elle de sa plus douce voix, nous avons chaud et soif : ne pourriez-vous pas nous faire trouver un peu de lait à boire?

— J'en ai, madame, j'ai une vache! répondit la paysanne. Si vous vouliez... mais non, c'est trop pauvre chez nous... je vais vous apporter du lait dehors.

— Non pas, j'aime mieux entrer chez vous; je suis fatiguée, je serai bien aise de m'asseoir un peu, dit vivement la marquise.

— C'est par ici, madame. »

Et la paysanne marcha en avant. La marquise était toute triste, et le chevalier, jeune homme très goûté dans les cercles de la ville et de la cour, entreprit de la distraire.

« En vérité, madame, dit-il, vous dépensez votre sensibilité en pure perte. Ces gens-là ne sont pas à plaindre autant que vous le supposez. Vous, sans doute, vous seriez très malheureuse si vous vous trouviez transportée à leur place; mais eux, ils sont habitués à leurs maux, ils ne les sentent même plus.

— Vous croyez cela! » interrompit le philosophe d'un ton de persiflage.

Le chevalier daigna à peine lui jeter un regard : le philosophe n'était pas un homme de cour.

« Mais quand ils voient leurs enfants souffrir de la faim! dit la jeune femme.

— Les affections, reprit le chevalier, sont sans contredit beaucoup moins vives chez eux que chez les

personnes civilisées; il est connu que la sensibilité se développe d'autant plus que le monde où l'on vit est plus perfectionné, plus raffiné, oserai-je dire. Ces gens peuvent perdre des parents, des enfants, sans souffrir comme le feraient des personnes cultivées. Ils n'ont seulement pas le loisir de les pleurer; et puis l'intérêt est là : quelqu'un de la famille qui disparaît, c'est une bouche de moins à nourrir.

— Vous croyez ça! » répéta le philosophe de plus en plus persifleur.

Le chevalier allait cette fois se fâcher; mais la paysanne s'arrêta, et ouvrant une porte :

« C'est ici, madame, » dit-elle.

La marquise entra et ses compagnons la suivirent. Oh! non, la chaumière où ils pénétrèrent ne ressemblait pas à celles de Trianon. Quelle misère dans ces tristes grabats remplis de fougère sèche, dans ces bahuts vermoulus, dans ce sol inégal, dans ces vêtements en lambeaux que portaient les enfants, et dans ce pain dur et noir sur lequel ils attachaient leurs yeux avides, pendant que la grand'mère leur en coupait des morceaux, hélas! moins grands que leur appétit.

La marquise avait le cœur serré. Elle s'assit sur un banc que son hôtesse avait soigneusement essuyé avec son tablier, et resta muette. Les enfants, serrés les uns contre les autres, s'étaient blottis dans un coin et oubliaient en la regardant de mordre dans leur pain noir.

La paysanne apporta une jatte de lait frais et des tasses de faïence à fleurs, qu'elle était allée emprunter chez une voisine riche : elle ne possédait que des écuelles de bois. Elle servit la marquise, qui trouva le lait excellent, aussi bon, meilleur même que celui de Trianon.

Un éclat de rire argentin retentit tout à coup au fond de la chambre : la marquise se retourna.

« C'est le petit, dit la paysanne : il rit toujours comme cela quand il s'éveille. Attends, mon gars, attends, mon chéri ; je vais te prendre, mon bijou. »

Elle alla prendre dans la barcelonnette de bois le poupon enveloppé d'un mauvais lange. Mais qu'importait que ce lange fût mauvais? ses trous laissaient voir les pieds les plus roses, les jambes les plus dodues qui aient jamais fait la gloire d'une nourrice. Sa mère l'embrassa à pleine bouche en lui prodiguant les noms les plus tendres. La marquise pensa à son plus jeune fils, le petit vicomte, qu'elle n'avait pas vu depuis deux jours, parce que les fêtes et les devoirs du monde avaient absorbé tout son temps. Il n'avait d'ailleurs pas besoin d'elle, ayant pour lui tout seul une nourrice et une gouvernante. La marquise rencontra le regard du phi losophe, et baissa la tête. « Qui aime le plus son enfant, de cette femme ou de moi? » se demanda-t-elle.

Cependant les grands frères et les grandes sœurs, sortis de leur coin, s'empressaient autour du nourrisson; c'était à qui lui ferait le plus de caresses. Il était si beau! et en le voyant si gras et si frais, on se demandait pourquoi les autres étaient pâles et maigres.

« Quel bel enfant vous avez là! dit la marquise à la paysanne.

— Oh! oui, madame, dit celle-ci flattée du compliment. Les autres ne sont pas si beaux, les pauvres petits... mais lui, il n'a pas encore eu le temps de pâtir; il n'a besoin que du lait de sa mère, et il y en a toujours assez, n'est-ce pas, mon gros? »

Le poupon comprit apparemment, car il cessa de rire et se tourna vers sa mère en s'agitant avec impatience. La paysanne s'empressa de lui servir son repas.

« Tous ces enfants sont-ils à vous? lui demanda la marquise.

— Tous, excepté le petit brun qui est là dans le coin, et encore c'est comme s'il était à moi. Il n'avait plus de père, et sa pauvre mère ne pouvait pas se consoler de mourir et de le laisser tout seul; alors je lui ai promis de le prendre quand elle n'y serait plus. C'est pour cela que j'ai six enfants au lieu de cinq.

— Quelle brave femme vous êtes! s'écria la marquise les larmes aux yeux. Mais vous devez avoir bien de la peine à élever tout cela? »

La paysanne soupira.

« De la peine, oh oui! ils ne mangent pas tous les jours leur content... Si encore on pouvait travailler tant qu'on veut... Mais aujourd'hui, par exemple, mon homme avait notre orge à couper : eh bien, on l'a pris pour une corvée, et s'il vient un orage cette nuit, l'orge sera perdue. La vie est dure au pauvre monde, madame. »

La marquise s'était levée.

« Tenez, dit-elle en glissant de l'argent dans la main de la paysanne, voilà de quoi leur acheter du pain. »

La paysanne regarda.

« Oh! ma bonne dame! s'écria-t-elle, il y a là de quoi nous faire passer les mauvais jours d'hiver. Ah! ma pauvre Marie! »

Elle s'arrêta, et ses yeux se remplirent de larmes.

« Qui est-ce, Marie? demanda la marquise.

— Ma fille aînée, madame... une enfant qui avait tant de cœur! Elle avait quatorze ans, elle grandissait, elle aurait eu besoin de se nourrir... eh bien, tout l'hiver, elle donnait de son pain aux petits qui criaient la faim; cela fait qu'elle s'est affaiblie peu à peu, et au printemps nous l'avons conduite au cimetière. »

La marquise pleurait tout de bon. Elle pensait à un convoi pompeux qui était un jour sorti de son hôtel, et à un petit lit drapé de soie et de dentelles qui était resté vide dans l'appartement de ses enfants. Et serrant dans ses petites mains délicates la grosse main rugueuse de l'autre mère, elle lui dit :

« Moi aussi j'ai perdu un enfant...

— Ah ! madame, que je vous plains ! s'écria la paysanne. Qu'on soit riche ou pauvre, allez, c'est toujours le même chagrin. »

. . . .

Le reste de la promenade fut silencieux. Le chevalier eut beau arrondir son bras pour l'offrir à la marquise, elle ne fit pas semblant de le voir et prit celui du philosophe. J'ai ouï dire que depuis ce jour-là les bonnes amies de la marquise ont très fort exercé leurs langues sur son avarice, qui la portait à mettre trois fois la même toilette et à ne pas renouveler ses dentelles ni ses bijoux ; mais j'ai ouï dire aussi que sur ses terres personne n'était plus jamais mort de misère et de faim.

L'ONDÉE

« Alons, Jeannette, vite debout ! il est l'heure de conduire les bêtes aux champs ! » a dit la fermière. Et Jeannette a jeté à la hâte sa mante brune sur ses épaules, elle a mis dans sa poche le pain de son déjeuner, et elle est allée ouvrir la porte de l'étable. La mère vache l'accueille avec un beuglement de satisfaction; elle sait ce que présage la visite de Jeannette à cette heure matinale : une promenade au grand air, et des rameaux tendres et de l'herbe verte à brouter. Elle sort, et son petit veau la suit en chancelant un peu sur ses jambes encore faibles. L'herbe est un peu dure pour lui, et il lui préfère le lait maternel; mais l'univers lui paraît un spectacle bien merveilleux, et il ne se lasse pas de le contempler de ses grands yeux étonnés. Quant au mouton, qui marche auprès d'eux, il tond par-ci par-là sur sa route quelques brindilles, sans penser à rien, comme c'est l'habitude des moutons.

Le ciel est bleu, l'air est léger; les rameaux allongent leurs minces réseaux noirs entre les feuilles transparentes, les premières feuilles du printemps, qui forment comme un brouillard de verdure autour des branches.

« Quelle belle journée ! » se disent les habitants de la ville, heureux de s'en aller à leurs affaires sans avoir besoin de se charger d'un parapluie.

« Quelle sécheresse ! pense en soupirant la fermière debout sur le seuil de sa porte. Si cela continue, comme les foins vont être maigres, et comme les blés vont sécher sur pied ! »

Quelques flocons blancs paraissent à l'horizon ; ils montent, grandissent, se groupent, s'amoncellent ; les voilà qui deviennent gris, puis noirs, et qui cachent le soleil. Le citadin sorti sans parapluie les regarde d'un air soupçonneux, et murmure entre ses dents : « Nous pourrions bien avoir de l'eau. » — « Quelle bénédiction ! voilà une bonne ondée, » s'écrie la fermière, dont le visage s'épanouit.

De larges gouttes tièdes tombent de plus en plus pressées ; le jeune feuillage plie sous leur poids et gémit avec un doux bruit. La pluie augmente, raye au loin le ciel et voile tout le paysage ; la terre sèche et poudreuse des champs la boit avec avidité ; les herbes se relèvent et reverdissent à vue d'œil, et les bourgeons, qui n'osaient pas s'entr'ouvrir sous les brûlants rayons du soleil, se développent et déplient leurs petites feuilles satinées. Le voilà rempli d'eau, le sentier par où Jeannette conduit ses bêtes ! La vache lève lentement ses pieds lourds et choisit son chemin ; par moments elle dresse la tête et dilate ses naseaux pour aspirer la fraîcheur. Le veau enregistre dans sa cervelle une merveille de plus, et le mouton trouve que l'herbe a meilleur goût qu'avant l'ondée. Le sentier descend, sinueux et rocailleux, vers la prairie ; l'eau y ruisselle comme un torrent : chaque creux forme un petit lac, chaque pierre une cataracte en miniature, et tout cela brille comme des diamants, quand le soleil

se montre entre deux nuages. Jeannette se coiffe de sa mante et cherche à garantir sa tête et ses épaules. Précaution inutile ! Sous la pluie persistante, la mante sera bientôt transpercée ; mais Jeannette ne se plaindra pas. Pendant que le citadin, grelottant sous la porte cochère où il a cherché un abri, maugrée et maudit l'averse, la pauvre fille des champs la supporte gaiement. Elle sait ce que promet cette pluie : la récolte abondante, l'aisance et la joie à la ferme, du blé plein les greniers, du foin en hautes meules entassées ; le pain de l'année assuré pour toute la maison, et pour elle, la petite bergère, un beau fichu rouge et des sabots neufs pour danser le dimanche sur la place du village. Car la fermière est généreuse quand elle a le cœur content, et elle aime à voir autour d'elle des visages joyeux.

Jeannette pense à tout cela, et elle ne se plaint pas de la pluie ; elle sait supporter un petit mal pour un grand bien. Combien de gens, qui se croient très raisonnables, n'ont pas la sagesse de Jeannette.

LES ORPHELINS

La diligence roulait cahin-caha depuis quelque temps, et le conducteur était déjà descendu plusieurs fois de son siège pour tâter d'un air inquiet les roues, les ressorts et les essieux, ce qui n'avait rien de bien rassurant pour les voyageurs. Tout à coup, un craquement, un choc, une chute; la voiture se couche sur le côté et ne bouge non plus qu'un bateau ensablé; et les voyageurs, culbutés pêle-mêle, tâchent d'ouvrir les portières pour se tirer de là avec le moins de dommage possible. Les chevaux font grand bruit avec leurs pieds sur les cailloux de la route; les femmes crient, les hommes apostrophent le conducteur et le postillon, qui jurent après la voiture, la route et les chevaux, comme si cela servait à quelque chose. Après un quart d'heure de confusion, tout s'arrange; les chevaux sont dételés, les voyageurs sont tous hors de la voiture : on se compte, on s'examine : personne de mort! Mais il y a beaucoup d'éclopés, et une petite pharmacie ne serait pas de trop. Où la trouver? et qu'allons-nous devenir à présent?

« Ah! répond le conducteur, nous n'avons qu'à aller *de notre pied* au village, pour chercher le charron et

mettre les chevaux à l'écurie; vous y trouverez bien aussi de quoi vous faire des compresses. »

On se mit donc en marche, chacun s'apitoyant sur son propre sort et se plaignant, qui de son pied, qui de son bras, qui de sa tête. L'aubergiste du lieu s'empressa au-devant de la dolente caravane, et mit à notre disposition tout ce qu'il possédait en fait de souper et de gîte, savoir une soupe aux choux et au lard, et une grande chambre à quatre lits.

« Est-ce qu'il n'y a pas ici un médecin, un pharmacien?

— Nenni, le plus proche est à trois lieues.

— Il faut aller chez mademoiselle Jenny, dit la petite servante de l'auberge, elle a de tout chez elle, et elle ne demande pas mieux que de donner aux gens qui ont besoin. C'est tout près, sa maison; je vous y conduirai, si vous voulez. »

Je partis à la suite de la servante, en boitant un peu, car j'avais reçu un gros sac de nuit sur le pied, au moment de la chute de la voiture.

Réellement, mademoiselle Jenny ne demeurait pas loin, et au bout de cinq minutes j'étais chez elle, dans une grande salle bien claire et bien propre, meublée tout simplement de bancs et de tables de bois blanc, ce qui m'étonna un peu, car le costume de mademoiselle Jenny et son air distingué n'étaient pas en rapport avec la rusticité de son mobilier. C'était une petite femme d'environ cinquante ans, vêtue d'une robe de soie brune et d'un col éblouissant de blancheur. Ses boucles grises s'allongeaient symétriquement le long de son visage blanc et à peine ridé, et je n'ai jamais rencontré de regard plus bienveillant que celui qu'elle fixa sur moi à travers ses grandes lunettes.

La petite servante expliqua notre mésaventure.

« Quel accident ! dit mademoiselle Jenny. Pourvu qu'il n'y ait rien de grave ! Si l'on a besoin de médecin, il n'y aura rien de plus facile que d'en avoir un ; je l'enverrai chercher par un exprès, et il sera ici avant la nuit. Mais, en attendant, nous allons panser les blessés. Voyons : il y a des contusions, des coupures, un poignet foulé.... Voilà ! j'ai ce qu'il me faut. »

Tout en parlant, elle avait ouvert une grande armoire, y avait fait un choix et avait placé avec soin dans un cabas de paille une demi-douzaine de fioles et de petits paquets. Elle ouvrit la porte et marcha lestement jusque chez l'aubergiste. En un clin d'œil elle se rendit compte de l'état de chaque blessé, offrit à chacun précisément ce qui lui fallait, rassura les inquiets, caressa les enfants ; et tout allait pour le mieux, lorsque le conducteur apporta une terrible nouvelle. Le charron demandait vingt-quatre heures pour réparer la voiture ! Des cris de désespoir et de rage répondirent aux paroles du conducteur. Mademoiselle Jenny, sans s'émouvoir, questionna le pauvre homme ; puis se tournant vers nous :

« Nous allons tâcher que vous ne soyez pas trop malheureux en attendant. Ces messieurs seront obligés de se contenter de la chambre à quatre lits qui est là-haut, et je prierai les dames de vouloir bien accepter mon hospitalité : j'ai de la place pour toutes. »

Nous fûmes bientôt installées chez mademoiselle Jenny, dans des chambres claires et gaies, aux grandes fenêtres ouvrant sur les plus riants paysages.

Pendant le dîner, j'examinais notre hôtesse avec curiosité. Ses manières avaient cette distinction que donne toujours une parfaite simplicité ; elle était évidemment instruite. Elle n'était peut-être pas beaucoup

sortie de son village, mais rien de ce qui avait passé sous ses yeux n'avait dû échapper à son observation. Elle m'intéressait beaucoup, mademoiselle Jenny, et je cherchais toutes sortes de raisons plus ou moins plausibles de sa retraite à la campagne.

Le lendemain matin, comme je me levais, j'entendis dans la cour un grand bruit de sabots. Je mis la tête à la fenêtre, et je vis des enfants, des femmes, quelques hommes qui paraissaient malades, des vieillards, des infirmes : tout cela arrivait à la file et entrait dans la maison. Je sortis de ma chambre, et me trouvai face à face avec mademoiselle Jenny.

« Déjà debout! me dit-elle. Qu'on dise qu'il n'y a que les campagnards pour se lever matin! La nuit aurait-elle été mauvaise?

— Très bonne, au contraire. Mais que se passe-t-il donc? est-ce encore un accident?

— Ah! c'est ma faute, cela! J'aurais dû faire dire à mes visites de venir deux heures plus tard, pour ne pas vous réveiller ; mais cela n'aurait pas été bien commode pour ces pauvres gens : ils ont besoin de leur temps.

— Ah! ce sont vos visites!

— Oui... Voulez-vous m'aider à les recevoir? cela vous occupera un instant : la diligence n'est pas encore prête. »

Je la suivis dans la grande salle où j'étais entrée la veille. Les visiteurs étaient assis sur les bancs. Mademoiselle Jenny fit le tour de la salle, parlant à chacun, conseillant les uns, blâmant les autres, encourageant tout le monde.

Quand elle eut congédié une partie de ses hôtes, elle prit dans l'armoire une quantité de fioles, de pots et de petits paquets qu'elle rangea sur la table; puis

elle alla de l'un à l'autre des gens qui restaient, pansant une blessure, une brûlure, mettant une compresse, et expliquant clairement à chacun ce qu'il devrait faire pour achever de guérir. Quand ce fut fini, elle leur dit : « A demain, » et sortit de la salle, non sans avoir distribué quelques bonbons aux enfants et quelques pincées de tabac aux vieillards.

« Comme vous êtes bon médecin! lui dis-je émerveillée.

— Je ne suis pas médecin du tout : infirmière tout au plus. Je fais venir le médecin du bourg une fois par semaine, et le reste du temps je fais suivre ses ordonnances : voilà tout. Voulez-vous m'accompagner? j'ai encore quelques malades à visiter, et comme ceux-ci ne peuvent pas marcher, il faut que j'aille chez eux.

— Volontiers; laissez-moi seulement remonter pour prendre ma bourse...

— Non, non, c'est inutile; il ne faut pas donner d'argent. C'est bon dans vos grandes villes, où la misère est telle qu'on est bien obligé d'aller au plus pressé et d'empêcher d'abord les gens de mourir de faim, sauf à les moraliser après. Ce que je donne, par exemple, ce sont les choses qu'on ne pourrait pas se procurer par soi-même : les médicaments, les soins, de bons conseils, un peu d'instruction...

— Vous êtes maîtresse d'école aussi!

— Oui, à mes heures, ou plutôt aux heures de mes élèves. Je prends les uns le matin, les autres le soir, selon que leurs travaux leur laissent du loisir.

— Et que leur enseignez-vous?

— A lire; à écrire, quand cela se peut; je leur donne beaucoup de notions sur la manière de se conduire dans les villes où ils pourront aller, les garçons comme apprentis, les filles comme servantes. Je leur

apprends aussi à soigner leurs bêtes, et à se soigner eux-mêmes, comme vous l'avez vu. »

Notre conversation était interrompue de temps en temps par une visite à quelque malade. Nous reprîmes le chemin de sa maison. Je me taisais; je calculais tout le bien qu'elle avait dû faire à l'âge qu'elle avait, et je trouvais presque toutes les autres vies de ma connaissance bien vides en comparaison de la sienne.

« Vous ne dites rien? vous êtes attristée? me dit-elle tout à coup. Je vous demande bien pardon de la matinée que je vous ai fait passer, en vérité!

— Je ne suis pas attristée; au contraire, jamais la souffrance ne s'était présentée à moi sous un aspect aussi peu triste. Mais je pensais à vous, à votre vie si bien remplie.

— Oh! pour remplie, c'est bien vrai : je n'ai pas un instant d'ennui ni d'oisiveté.

— Vous avez donc toujours vécu ainsi?

— Toujours! c'est long, toujours... ma foi oui, toujours, depuis que je me connais, c'est-à-dire depuis l'âge de dix ans. Avant cet âge-là, j'aurais voulu vivre à la ville, j'avais envie de tout ce que je n'avais pas, et j'affligeais mes parents, qui n'avaient jamais quitté la campagne et qui étaient pourtant tout près d'aller s'enfermer dans une ville pour me contenter. Ils y seraient morts d'ennui! Heureusement que j'ai trouvé de bons instituteurs... Mon histoire ne vous ennuie pas, au moins?

— Non! non! Quels instituteurs?

— Deux petits agneaux abandonnés. C'est un jour de novembre que je fis leur connaissance. Je venais de passer devant l'auberge, et dans la diligence arrêtée pour changer de chevaux, j'avais vu entre les mains d'une petite fille une poupée qui m'avait semblé la

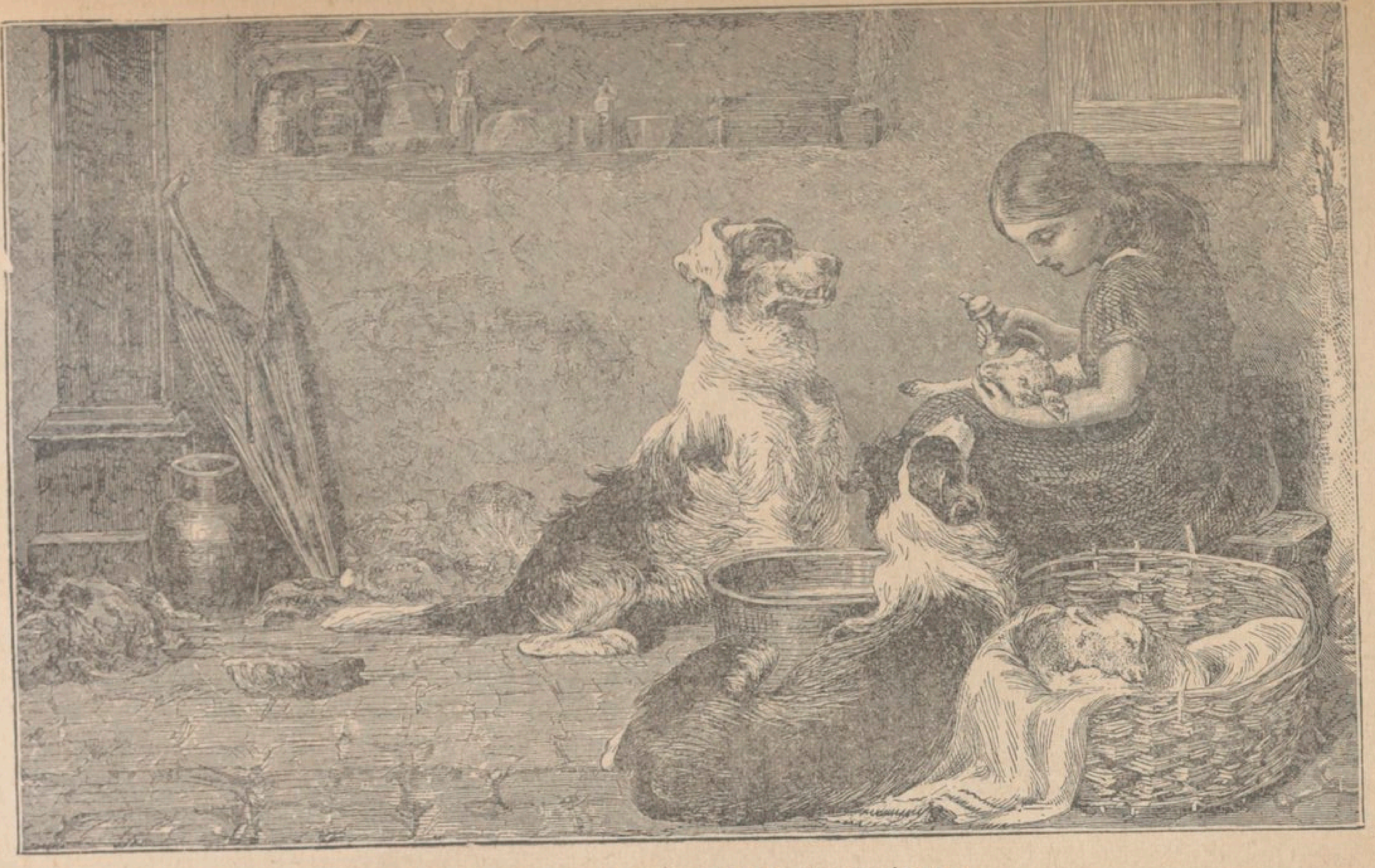
plus belle chose du monde, si bien que j'étais de très mauvaise humeur de ne pouvoir me procurer à l'instant même une pareille poupée. En longeant la bergerie que vous voyez là-bas, j'entendis une voix d'homme dire d'un ton fâché : « Allons! encore deux de mortes! autant dire que leurs agneaux sont perdus. Jette-les dehors, Pierre.

— Mais, répondait Pierre, est-ce qu'on ne pourrait pas les élever à boire?

— Bah! cela demande trop de soin, on les perd presque toujours, et puis nos femmes n'ont pas le temps de s'en occuper. Jette-les, ce sera plus tôt fait. »

« La porte s'entrouvrit, et quelque chose vint tomber presque à mes pieds en poussant des gémissements. C'étaient deux petits agneaux qui pouvaient bien avoir huit ou dix jours; deux jolies petites bêtes toutes blanches, avec un petit museau rose, un poil frisé, fin comme de la soie, et un petit air si innocent, si doux, si malheureux, que j'en eus envie de pleurer. Je les pris et j'essayai de les mettre debout sur leurs pattes; mais ils ne purent se tenir, et retombèrent avec un bêlement plaintif. Il me sembla qu'ils me priaient de ne pas les abandonner : je les mis dans mon tablier, et je les emportai bien vite. La poupée ne me faisait plus envie : des petits agneaux, quelles gentilles poupées vivantes! On pouvait les élever à boire, le fermier l'avait dit; les filles de la ferme n'avaient pas le temps de s'en occuper, mais je l'avais, moi, et certes je ne laisserais pas manquer de soins mes petits orphelins. J'allai droit à la laiterie, où je m'enfermai.

« Les pauvres petits grelottaient. Je leur fis un nid dans un grand panier, avec une couverture de laine;



LE CHIEN MIGNON AVAIT GRAND'FAIM.

je pris ensuite une tasse et je leur présentai du lait; mais, hélas, ils ne savaient pas boire! Comment faire, donc? Nos deux chiens, qui s'étaient glissés à ma suite dans la laiterie, me regardaient tout étonnés, et se pourléchaient en ayant l'air de dire : Comme nous saurions bien le boire, nous autres! Je me rappelai tout à coup que mon petit frère, quand on l'avait sevré, n'avait point bu dans une tasse ou un verre comme les grandes personnes, mais qu'on l'avait fait boire au biberon pendant plusieurs mois. Peut-être que mes petits orphelins boiraient au biberon! me dis-je, et j'allai à la recherche de la bienheureuse bouteille. Je l'eus bientôt trouvée; je me rappelai alors que c'était du lait chaud qu'on y mettait pour mon petit frère, et je mis vite un petit pot de lait au feu.

« De retour dans la laiterie, je m'assis pour être bien à mon aise; je pris un de mes agneaux sur mes genoux, et après plusieurs essais je parvins à introduire le bout du biberon entre ses petites lèvres roses. Le cher mignon avait grand'faim; il se mit tout de suite à sucer, tant et tant qu'il finit par s'endormir repu sur mes genoux, comme aurait fait un petit enfant. Et pendant que je le tenais là, tout faible, confiant comme si j'avais été sa mère la brebis, je sentis que je l'aimais comme si j'avais été vraiment sa mère. Et ne riez pas : tout être qu'on soigne, qui a besoin de vous, qui est plus faible que vous, on n'a qu'à s'en approcher pour l'aimer comme son enfant, quand ce serait un vieillard paralytique qu'on soulève dans ses bras pour l'aider à se traîner au soleil. Du jour où j'ai ramassé mes petits agneaux sur la route, il est né en moi un cœur de mère; et Dieu sait combien d'enfants j'ai aimés depuis ce jour-là, quoique je n'en aie jamais eu à moi.

« Mes petits orphelins buvaient donc très bien. Oui, le jour · mais s'ils avaient soif la nuit? Je me couchai le plus tard possible, non sans avoir fait en cachette une visite à la laiterie; puis je remplis la bouteille de lait chaud, et je la couchai avec moi, dans mon lit, pour l'empêcher de se refroidir. Au milieu de la nuit, quand tout dormait dans la maison, je me levai sans bruit, pieds nus, et je me glissai jusqu'à la laiterie.

« Les pauvres petits tremblaient du froid de la nuit, et leurs mères n'étaient plus là pour les réchauffer. Je les pris, je les emportai, et le lendemain, quand la vieille Catherine, étonnée de ne pas me voir sortir de ma chambrette, vint me réveiller, elle trouva trois têtes sur mon oreiller, la mienne et celle de mes orphelins. Elle appela ma mère qui sourit, tout émue, et me fit raconter mon aventure. Les agneaux ne couchèrent plus dans mon lit, mais leur grand panier fut apporté dans ma chambre, et ils y furent élevés jusqu'au jour où il leur devint nécessaire de brouter un peu d'herbe tendre. A partir de ce moment-là, ils échappèrent à ma tutelle, mais j'avais pris l'habitude de soigner des êtres vivants, et je ne l'ai jamais perdue depuis.

— La voiture est réparée, mesdames, nous cria de loin le conducteur qui nous cherchait : le temps de déjeuner, et nous partons.

— Je trouve maintenant que c'est trop tôt ! » dis-je en serrant avec respect la bienfaisante main de mademoiselle Jenny.

BERTHE ET CHRISTINE

Cette année-là, je commençais à grandir beaucoup, et comme j'étais un peu languissante, on jugea qu'il m'était absolument nécessaire de respirer pendant quelque temps l'air de la campagne. Mes parents ne pouvaient pas quitter Paris; des amis, qui habitaient l'Anjou, offrirent de se charger de moi, et, par un beau jour de juillet, on m'expédia au château de Gizay, où je fus accueillie à bras ouverts.

Je connaissais madame de Gizay, qui venait tous les ans passer l'hiver à Paris; je connaissais aussi ses enfants, quatre démons qui me donnaient bien de l'inquiétude à cause du danger où ils mettaient continuellement, par leurs mouvements peu mesurés, et même par leur seule présence, les meubles, les glaces et les statuettes de notre salon. Je dois dire qu'à la campagne, où l'espace ne leur manquait pas, ils me parurent beaucoup plus aimables. Mais il y avait là, dans la maison, une personne qui m'était inconnue, et qui me fit l'effet d'une reine déchue, tant il y avait de majesté dans sa tristesse et dans ses attitudes langoureuses. Madame de Gizay l'appelait Berthe, et les étrangers mademoiselle de Sory. Toute la maison était à ses ordres; on évitait de

faire du bruit le matin avant qu'elle eût sonné; on ne faisait rien sans avoir pris son avis, et j'entendais dire sans cesse, quand elle n'était pas là : « Il faut éviter tel sujet de conversation, qui ferait de la peine à Berthe ; il ne faut pas dire ceci, qui pourrait blesser Berthe, etc. »

Décidément Berthe était une sensitive. Elle sentait même si vivement, à ce qu'il me parut, qu'il ne lui restait plus de force pour agir. Tout le monde s'occupait d'elle, et elle ne faisait rien pour personne; elle tenait les discours les plus découragés sur toutes choses et son refrain était toujours : « Quand on a tant souffert, — quand on s'est vue abandonnée, — quand, on est réduite à vivre d'aumônes ! »

Et elle concluait apparemment de toutes ces circonstances désastreuses qu'elle avait le droit d'être insupportable, car elle usait largement de ce droit.

Un jour qu'elle m'adressa d'amers reproches, parce qu'après lui avoir fait la lecture pendant deux heures j'avais témoigné le désir d'aller prendre l'air dans le jardin, je sortis du salon les larmes aux yeux. Madame de Gizay me suivit pour me consoler, et me dit :

« Que veux-tu, ma pauvre Jeanne! il faut bien avoir un peu d'indulgence pour elle : elle a été si malheureuse!

— Malheureuse? repris-je d'un air incrédule.

— Oui, vraiment malheureuse. Elle a perdu brusquement sa fortune au moment où elle allait se marier, ce qui a fait manquer son mariage, et voilà vingt-cinq ans qu'elle ne vit que des dons de quelques parents riches : tu comprends que c'est une situation fort pénible. L'hiver, elle habite Angers, et pendant toute la belle saison elle passe un mois chez l'un, un mois chez l'autre. Je la garde toujours assez long-

temps : elle se trouve bien chez moi. Je l'ai connue jeune fille, et elle peut me parler de sa jeunesse. Elle a été si belle! Cela commence à passer, et c'est encore un de ses chagrins. »

Madame de Gizay fut interrompue par un tapage infernal.

Une voiture entrait dans la cour et le bruit de ses roues se perdait presque dans un chœur de cris qui exprimaient la joie la plus délirante. La clameur monta l'escalier du perron, pénétra dans le vestibule, et l'on commença à distinguer, au milieu des éclats de rire, des applaudissements et des embrassades, le nom de Christine, répété par les quatre enfants :

« Cousine Christine! bonne cousine Christine! Vive la cousine Christine! »

A ce nom, le visage de madame Gizay rayonna.

« Ma chère Christine! » s'écria-t-elle en ouvrant la porte du boudoir et en s'élançant au-devant du groupe qui arrivait.

Les enfants s'écartèrent pour laisser leur mère embrasser la visiteuse à son tour. La chère cousine était une petite femme d'environ quarante-cinq ans, avec une longue figure à nez busqué, chargée, grimée, qui faisait deviner, hélas! la bosse qu'elle portait sur le dos. Je la trouvai bien laide, et ma pensée se reporta involontairement sur la belle taille souple et la figure régulière de mademoiselle de Sory. Ce ne fut qu'un éclair : madame de Gizay me présenta, et « cousine Christine » me tendit la main avec un air si amical, un sourire si gai et un si bon regard, que je me dis aussitôt : « A celle-là je crois que je ferai la lecture tant qu'elle voudra.

— Une jeune fille à promener et à amuser, dit-elle en serrant ma main dans les siennes; c'est mon affaire. Quel âge avez-vous, mon enfant? Bientôt quatorze ans?

C'est l'âge où il est bon de courir dans les bois au grand air, dans la rosée. Si vous voulez, je vous emmènerai dès le matin; je connais tous les chemins creux des environs, et je vous ferai voir les plus charmants paysages. Cela vous va-t-il? »

A ces mots je fis comme les enfants : je sautai au cou de la cousine Christine.

« Voilà qui est bien, dit-elle. Tu vois, ma chère, ajouta-t-elle en se tournant vers madame de Gizay, que nous sommes déjà une paire d'amies.

— Cousine Christine, tu nous emmèneras? disaient les enfants.

— Tu nous feras un cerf-volant?

— Tu nous conduiras dans les fermes où on mange de la crème?

— Tu nous feras danser le soir?

— Tu nous raconteras des histoires? »

Elle riait et répondait oui à tout.

« Nous abusons de toi, lui dit enfin madame de Gizay. Viens te reposer dans ta chambre; je vais t'envoyer Mariette pour défaire ta malle.

— Ne dérange pas Mariette; je ne suis pas lasse et je déferai ma malle moi-même. D'ailleurs je parie que j'aurai des aides. N'est-ce pas, les petits?

— Oui! oui! » crièrent les enfants, qui grimpèrent l'escalier de toute la vitesse de leurs jambes.

Quand nous arrivâmes à la chambre, ils avaient déjà débarrassé la caisse de sa corde et ils réclamaient la clef.

Dès que la caisse fut ouverte, ils se rangèrent à l'entour et attendirent en silence quelque évènement mystérieux.

Mademoiselle Christine leur remit à tous des cadeaux : quelques joujoux, des livres, des bagatelles qui les

ravissaient. Ils ne manquaient pourtant pas d'objets bien plus beaux que ceux-là ; mais tous ses dons étaient si bien choisis, si bien appropriés au goût de chacun, que rien n'aurait pu leur plaire davantage.

« Et la pauvre Berthe, comment se porte-t-elle ? demanda Christine en déballant avec le plus grand soin une charmante coiffure de blonde et de tulle ornée de rubans bleus. Voici une parure qui lui ira très bien, j'en suis sûre ; je l'ai copiée sur la plus jolie de toutes celles qui se trouvaient dans la corbeille de mon élève. Elle aime toujours la toilette, n'est-ce pas ? C'est bien naturel, quand on a été si jolie !

— Certainement, elle sera très contente. Elle se porte bien, mais elle n'est pas gaie ; elle n'a pas pu prendre le dessus. Il faut avoir pitié d'elle. Ah çà, puisque ton élève est mariée, te voilà libre ?

— Libre comme l'air ! Je ne chercherai pas d'autre éducation à faire. J'ai de quoi vivre à présent ; il me faut si peu ! Et puis mes quarante-cinq ans effaroucheraient peut-être la jeunesse.

— Alors je te garde à perpétuité. Tu ne peux pas me refuser ; j'ai absolument besoin de toi pour élever mes enfants. Tu vois quels tapageurs ! Et la fille est aussi terrible que les garçons, à force de vivre avec eux. Il n'y a que toi qui puisses m'en faire une femme.

— Je tâcherai d'en faire une femme comme toi : je trouve que je t'ai très bien élevée, dit Christine en souriant à madame de Gizay.

— Puisque Christine va rester avec nous, dit la petite Emma (celle dont il s'agissait de faire une femme), c'est une grande fête aujourd'hui, et je vais dire à la cuisinière de faire un très bon gâteau pour dîner. »

Elle partit en courant, et les autres la suivirent. Je les entendis parler d'elle, annoncer la bonne nouvelle au cocher, à Mariette et au jardinier, qui, disaient-ils, aimaient tous cousine Christine.

Qui ne l'aurait aimée? C'était la sérénité même. Il n'y avait pas jusqu'à Berthe qu'elle ne réussît à dérider, et elle avait pour cela des façons qui n'étaient qu'à elle. Elle ne lui témoignait jamais de pitié, elle ne lui parlait jamais de ses chagrins, mais elle les lui faisait oublier; elle trouvait moyen de l'en distraire et de l'amener à penser à autre chose qu'à elle-même. Les quatre enfants étaient fous de cousine Christine, qui maintenait sans effort la paix et la joie parmi eux; et moi je la considérais comme une créature d'un ordre supérieur. J'étais émerveillée de tout ce qu'elle savait, de ses talents, de sa bonté et surtout de sa gaieté. Être gaie et bossue! Il me semblait qu'à sa place j'aurais été plongée dans un perpétuel désespoir. J'eus là-dessus un jour une parole de compassion pour elle en parlant à madame de Gizay. Celle-ci me regarda avec étonnement, et me dit :

« Mais, Jeanne, tu te trompes; Christine a toujours été gaie, et je t'assure qu'elle n'est pas malheureuse du tout. Je la connais depuis longtemps, puisque c'est elle qui m'a élevée : mes parents l'avaient recueillie à la mort de sa mère, ainsi que son frère et sa sœur. Jamais je ne l'ai connue autrement qu'elle n'est aujourd'hui; tu es bien la première personne qui se soit avisée de la plaindre. »

Je ne sais pas si Christine nous avait entendues, ou si madame de Gizay lui fit part de mes sentiments à son égard; mais le lendemain, comme j'étais courbée sur un livre, elle passa derrière moi et me prit par les épaules en me disant : « Allons, mignonne, tenez-vous

droite ; quand on se courbe à votre âge, on court risque de devenir bossue, et ce n'est pas beau. »

Je rougis jusqu'aux oreilles en entendant ce mot dans sa bouche. Elle se mit à rire.

« Oh ! ma chère enfant, ne rougissez pas à propos de moi, ce n'est pas la peine. Pour ce qui me regarde, il y a longtemps que j'en ai pris mon parti ; et d'ailleurs, à tout âge j'ai fait contre mauvaise fortune bon cœur. »

Et elle me laissa réfléchir là-dessus. Je n'eus pas le loisir de réfléchir longtemps. Madame de Gizay entra avec une figure consternée. Elle s'assit près de moi, me prit les mains, m'appela chère petite, pauvre petite, et finit par me remettre une lettre de ma mère qui m'annonçait d'assez fâcheuses nouvelles. Mon père avait fait des pertes d'argent ; il était forcé de recommencer à construire sa fortune : pour cela, il quittait Paris et s'en allait diriger une usine située dans le midi de la France ; c'était un changement de vie complet. A quatorze ans, les changements, quels qu'ils soient, ne déplaisent pas, et l'imagination prête volontiers des charmes à l'inconnu. Il est donc probable que j'aurais facilement pris les choses par le bon côté, comme me le conseillait ma mère, sans la pitié intempestive qui me fut témoignée, un peu par madame de Gizay et beaucoup par mademoiselle de Sory, qui ne se fit pas faute de comparer mon sort au sien, et qui tira de cette comparaison, avec beaucoup de lamentations sur son passé, les plus fâcheux pronostics pour mon avenir. Le soir, les visiteurs habituels du château, instruits de l'événement par des chuchotements qui parvenaient tous à mon oreille, eurent des airs mystérieux et parlèrent bas autour de moi comme autour d'une malade. Il résulta de tout cela que, rentrée dans ma chambre, je me montai la tête toute seule, que je me trouvai la

plus malheureuse créature du monde, et que je passai une partie de la nuit dans les larmes.

Le lendemain, quand j'ouvris les yeux après quelques heures d'un sommeil entrecoupé de sanglots, j'aperçus en même temps les deux choses les plus réconfortantes que je pusse voir : un rayon de soleil, et le regard de la cousine Christine attaché sur moi.

Christine me sourit et m'embrassa, et, sans paraître faire attention à mes yeux rougis et à ma figure marbrée par les larmes :

« Voyez, ma chère Jeanne, me dit-elle, comme il fait beau ce matin! Voulez-vous venir déjeuner à la ferme, au bord de la rivière? C'est un peu loin, mais nous ne préviendrons pas les petits, et nous ferons une bonne promenade à nous deux. »

Elle m'aida à m'habiller, elle m'emmena à l'office où elle remplit mon panier de gâteaux, et passant mon bras sous le sien, elle m'entraîna dans le bois.

Comme le bois était frais et riant ce matin-là! comme la mousse était douce aux pieds! comme le soleil, pénétrant à travers le feuillage, traçait sur les sentiers de gais treillages de lumière et faisait étinceler les gouttes d'eau suspendues à la dentelle légère des toiles d'araignée! Les insectes bourdonnaient, les oiseaux gazouillaient et se croisaient d'un arbre à l'autre avec un frou-frou d'ailes, et l'on entendait au loin un ruisseau qui coulait à petit bruit sur les cailloux. Toute cette beauté sereine m'apaisait, et je sentais mon cœur redevenir léger, quand nous arrivâmes sous un couvert de grands pins dont la sombre verdure ne laissait passer aucun rayon. Là, plus d'oiseaux ni de lumière : ce silence, cette quasi-obscurité me rendirent toute ma tristesse. Je me laissai tomber sur la mousse, et je fondis en larmes.

Christine me regarda pendant quelques instants sans rien me dire, puis elle m'entoura de ses bras caressants et me serra contre son cœur. Enfin, écartant mes cheveux de mon front, comme elle aurait fait à un petit enfant :

« A présent, ma mignonne, me dit-elle, vous allez me conter vos chagrins. Je ne vous ai pas parlé hier; il y avait trop de gens autour de vous, et j'ai pensé que vous n'auriez rien à me dire; mais à présent nous sommes seules, et vous avez confiance en moi, n'est-ce pas?

— Oh oui! et cela me fait du bien que vous ayez pitié de moi, vous aussi. J'étais trop triste de penser qu'il n'y avait que vous qui ne me plaigniez pas...

— Je vous plaindrai si vous le désirez, Jeanne; mais voyez vous-même si vous vous trouvez à plaindre. Quel est votre chagrin? Regardez-le en face, je vous prie. »

Je la trouvais un peu sévère; pourtant je n'osai pas me remettre à pleurer, et je répondis :

« Quitter Paris! toutes mes amies! tout ce que j'ai connu depuis que je suis au monde! tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'ai admiré!

— Oui, c'est un chagrin; mais partout en ce monde on trouve à aimer et à admirer, soyez-en sûre; il suffit de ne pas fermer son cœur et de ne pas s'obstiner dans les regrets inutiles. Et puis, vous suivez vos parents; l'avez-vous oublié, Jeanne?

— Mes pauvres parents! comme ils vont être malheureux! C'est sur eux que je pleure bien plus que sur moi-même, je vous assure.

— Et pendant ce temps-là, ils s'affligent à cause de vous, ma pauvre enfant. Tout cela fait bien des larmes perdues. Vous êtes plus heureuse qu'eux,

puisqu'il est en votre pouvoir de les consoler. S'ils vous voient gaie et courageuse, ils oublieront bien vite leurs revers, et les répareront plus facilement que si vous leur enlevez leur présence d'esprit par votre tristesse. Je n'étais pas contente hier soir de toute cette pitié qu'on vous témoignait : ce n'était bon qu'à vous amollir, quand il aurait fallu vous fortifier. Vous n'avez pas l'âme lâche; je crois vous bien connaître, et je suis sûre que vous êtes capable de comprendre le devoir. Dans toutes les peines de la vie, voyez-vous, mon enfant, l'accomplissement du devoir est la meilleure consolation. »

Mon pauvre cœur agité se calmait peu à peu à mesure qu'elle parlait.

« Merci, lui dis-je en me serrant contre elle; vous me faites plus de bien que mademoiselle Berthe. Hier soir, je l'ai trouvée très bonne; mais à présent que j'y pense, il me semble qu'en s'apitoyant sur moi elle n'était occupée que d'elle-même. Après tout, je ne lui en veux pas; elle a été si malheureuse, à ce qu'on dit.

— Oui, très malheureuse; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle ne peut s'en prendre qu'à elle, » dit gravement la cousine Christine.

Je la regardai, étonnée de ce jugement sévère; c'était la première fois que je l'entendais blâmer quelqu'un.

« Ceci a besoin d'explication, ma petite, reprit-elle en se levant. Continuons notre route; il fait un peu frais ici pour vous. Berthe a été une beauté célèbre; elle a eu une voix merveilleuse et un talent d'artiste, et tous ces dons ont fait son malheur. Je l'ai connue enfant, et enfant gâtée; rien n'était assez beau ni assez bon pour elle; sa pauvre mère était assez folle pour céder à son désir de paraître et de briller. Dès l'âge de

quinze ans elle allait dans le monde et moissonnait tous les jours des gerbes de compliments; cela lui tourna la tête. Puisqu'elle était si fêtée pour sa beauté et pour son chant, à quoi bon s'encombrer l'esprit de connaissances bonnes pour les pédants? Malgré les représentations de son père, malgré les observations timides de sa mère, Berthe n'apprit rien; et comme la solitude n'a pour les ignorants que de l'ennui, elle en arriva avec les années à ne pouvoir se passer un seul jour de fêtes et de société. Pour fournir aux dépenses de sa femme et de sa fille, M. de Sory se lança dans des spéculations imprudentes. Il espérait s'arrêter bientôt. Berthe, à vingt-deux ans, était demandée en mariage par un jeune médecin de grand avenir. Je pense qu'il l'aimait; peut-être aussi la dot était-elle pour quelque chose dans sa recherche. Mais M. de Sory, qui comptait se retirer des affaires et vivre simplement dès qu'il aurait marié sa fille, ne vit point l'avenir qu'il rêvait. Un coup de bourse le ruina; il en mourut de chagrin.

— Et le jeune médecin se retira? interrompis-je avec indignation.

— Il ne se retira pas tout de suite; il dut faire de tristes réflexions quand il vit Berthe, plus désolée de sa ruine que de la mort de son père, disputer à sa mère le peu qui leur resta après la vente de leurs biens. Il vit Berthe refuser de se plier à sa nouvelle position, laisser à sa pauvre mère, accablée de chagrin et de remords, tous les soins et tout le travail de leur petit ménage; il l'entendit parler de la vie qu'elle comptait mener quand elle serait mariée, et du monde où elle voulait reparaître. Il n'était pas riche; il ne se sentit pas le courage de lutter contre un avenir aussi périlleux : il se retira. Tous les

hommes ne sont pas des héros, ma pauvre Jeanne! »

Je me taisais; je n'avais plus la force de condamner le jeune médecin. Christine continua :

« Beaucoup de personnes s'intéressèrent à madame de Sory et à sa fille. De tous les côtés on suggéra à Berthe l'idée de donner des leçons de chant; elle était sûre, en utilisant ce talent si admiré, de retrouver pour elle et sa mère une partie de leur ancienne aisance. Elle ne le voulut pas; cette vie lui semblait trop pénible, et puis c'était déroger, à ce qu'elle trouvait. Comme la famille de sa mère était nombreuse et riche, on ne la pressa pas de travailler, et on leur fit à toutes deux une pension suffisante pour leur entretien. Elles vécurent l'hiver à Angers, le reste de l'année à la campagne, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre de leurs nombreux parents. On les plaignait beaucoup, parce qu'elles se plaignaient elles-mêmes. Madame de Sory est morte il y a quelques années; sa fille a continué seule le même genre de vie. Vous avez dû voir qu'on a toujours les plus grands égards pour elle, à cause de ses malheurs passés; mais vous soucieriez-vous d'inspirer une pareille pitié?

— Jamais! m'écriai-je. Me voilà guérie; je me sens gaie et vaillante, et je vous promets que vous serez contente de moi. Je vais écrire à ma mère en rentrant. Pauvre mère! c'est la première chose que j'aurais dû faire hier; et j'étais si occupée de moi-même, que je n'y ai pas pensé.

— C'est une première faute, mon enfant : heureusement que ce sera la dernière. Votre chagrin vous a aussi empêchée de dîner; vous en souvenez-vous? Ce serait à propos, car nous voici à la porte de la ferme. »

Si j'ai jamais déjeuné de bon appétit, c'est certainement ce matin-là. Il est vrai que la crème de la fer-

mière était particulièrement bonne, ou qu'elle me parut telle, assaisonnée par les plaisanteries de mademoiselle Christine. Nous revînmes par le même chemin : le soleil avait séché les gouttes d'eau, et les fleurettes penchaient leurs têtes alanguies par la chaleur. Je restais silencieuse, et ma compagne s'en inquiéta.

« Êtes-vous fatiguée ou malade, petite? me dit-elle; ou bien êtes-vous déjà en train de manquer à nos conventions?

— Je pensais à vous, lui répondis-je. Vous aussi, n'est-ce pas, vous avez eu dans votre vie... votre part de chagrin? »

Je ne sais pas où je pris l'audace de lui parler ainsi. Elle se recueillit un instant, puis, relevant la tête :

« Je n'aime pas beaucoup à parler de moi, mais je crois que mon histoire pourra vous être utile. Elle n'est pas longue ni compliquée, et elle vous fera comprendre qu'on peut toujours être heureux.

« J'étais fort jolie dans mon enfance, du moins je l'entendais dire tout autour de moi; cela me faisait plaisir. C'est un plaisir qu'on devrait bien ne pas donner aux enfants. Mon père était un fonctionnaire d'un rang assez élevé. Nous n'avions pas d'autre fortune qu'une petite rente viagère qui appartenait à ma mère mais les appointements de mon père nous faisaient vivre largement. Mes parents étaient très bons, et j'avais une sœur et un frère plus jeunes que moi de plusieurs années. A treize ans, j'eus mon premier chagrin, et il fut grand : mon père mourut. Tant qu'on garde ceux qu'on aime, voyez-vous, il ne faut pas se plaindre du reste.

« Ma sœur avait six ans, mon frère quatre. Ma pauvre mère, en se passant de domestique, en faisant tous nos vêtements, en étant notre seule institutrice, réussit à

nous faire vivre dans deux mansardes au cinquième étage; heureusement elles étaient au soleil. Tout alla passablement pendant un an; j'aidais ma mère tant que je pouvais, et je travaillais avec ardeur pour passer des examens dès que j'aurais seize ans, afin de gagner au moins ma vie. Mais au bout d'un an je m'aperçus que ma mère me regardait souvent d'un air inquiet. Un jour, elle fit monter un homme âgé, qui m'examina, me tâta les épaules, et sortit en disant : « Cela ne sera rien ! » Ma mère le reconduisit jusqu'au bas de l'escalier. Elle tarda beaucoup à remonter, et je vis qu'elle avait pleuré. Huit jours après, elle me dit que ma taille commençait à tourner, qu'il fallait remédier à cela tout de suite, et qu'elle allait me conduire dans un établissement orthopédique où l'on me guérirait. Je me laissai faire; j'obéis à tout ce qu'on me commanda. Je restai un an dans cette maison, soumise à un traitement douloureux qui n'amena aucun résultat. J'en sortis bossue et laide : la souffrance avait déformé mes traits. Quand on me ramena à ma mère, qui n'avait pas pu venir me voir — c'était trop cher et trop loin, — elle se mit à pleurer. J'aurais bien eu lieu de pleurer aussi, mais je ne voulus pas lui laisser voir combien je la trouvais changée. Elle avait travaillé au delà de ses forces pour gagner de quoi payer ma pension; elle avait économisé sur sa nourriture, elle s'était privée de sommeil, elle se mourait. J'eus beau faire, j'eus beau la soigner et travailler à sa place, ma chère Jeanne, je me trouvai à quinze ans orpheline et mère de famille : Louise et Lucien n'avaient plus que moi. Une cousine de mon père, qui habitait Tours, nous recueillit : c'était la mère de madame de Gizay, qui était alors une enfant. Je me remis au travail sans perdre mon temps à penser

à ce qui était irréparable, et je me forçai à être gaie pour qu'on ne me plaignît pas : cela m'humiliait. Ma cousine était bonne, mais son mari laissait quelquefois voir que trois enfants étrangers étaient pour lui une lourde charge. Cela me blessait, plus encore pour les deux petits que pour moi, car je me sentais capable de rendre des services dans la maison. Je me hâtai de passer mes examens, et quand ce fut fait, je demandai à me charger de l'éducation de ma petite cousine, pour gagner l'entretien de ma sœur et de mon frère. On accepta, et pendant huit ans je partageai mes soins entre elle et Louise. J'étais fière de mes deux élèves et heureuse d'être utile. Lucien avait obtenu une bourse dans un lycée ; mais je songeais aux frais qu'il faudrait faire quand son éducation serait achevée, et dès que notre cousine eut marié sa fille à M. de Gizay, je cherchai une place qui me mît à même de faire entrer Lucien à l'École polytechnique. Deux ans après il y fut reçu et vint chez nos parents passer ses dernières vacances. J'y vins aussi : on m'accueillit mieux que jamais; c'était à qui ferait mon éloge. Il y avait là, presque tous les soirs, un professeur de la ville qui prit peu à peu l'habitude de causer surtout avec moi, et cette habitude m'était douce. Là-dessus, Louise, qui était allée passer quelques semaines chez madame de Gizay, revint à Tours, et ce ne fut plus avec moi que causa le professeur...

— Ah! ma chère, chère amie! m'écriai-je.

— Que voulez-vous, ma pauvre Jeanne, c'était tout simple : Louise était si jolie, si gracieuse, si bonne et si instruite! Instruite par moi, s'il vous plaît! Je vous prie de croire que je me rappelai bien vite que j'étais bossue ; et le jour où M. Auvray me fit demander la main de ma sœur, je fus aussi joyeuse que ma

mère aurait pu l'être. Mais, décidément, je n'avais pas de bonheur... (Ici la voix de Christine trembla un peu.) La pauvre enfant est morte loin de moi ; Lucien est mort aussi : un boulet l'a emporté en Italie. Je suis seule !

— Non, pas seule ! pas seule ! m'écriai-je en pleurant, non plus sur moi, mais sur elle ; vous n'êtes pas seule ! les cœurs de tous ceux qui vous aiment sont avec vous ; et ceux qui vous aiment, ce sont tous ceux qui vous connaissent ! Vous ne serez jamais seule, cousine Christine, non, jamais !

— C'est ce que je me dis, reprit-elle en passant sa main sur mes yeux ; et puis, dans tout ce que j'ai souffert, il n'y a pas de ma faute : c'est une consolation. »

. . . .

Deux ans après, ma mère obtint que la cousine Christine viendrait nous voir à notre nouvelle résidence. Elle me trouva occupée à faire lire les enfants des ouvriers de l'usine ; je lui montrai la fabrique, à laquelle j'avais pris un vif intérêt. Je la promenai aux environs pour lui faire admirer le pays ; je lui racontai que tout allait bien, que mon père réussissait au delà de toutes ses espérances ; que ma mère était rassurée et satisfaite, et que je n'avais plus aucune envie de retourner à Paris.

« De sorte que vous êtes consolée, Jeanne? me demanda-t-elle en souriant.

— Bien mieux que cela : je suis heureuse ! »

LA FÊTE DE SAINT MARTIN A DUNKERQUE

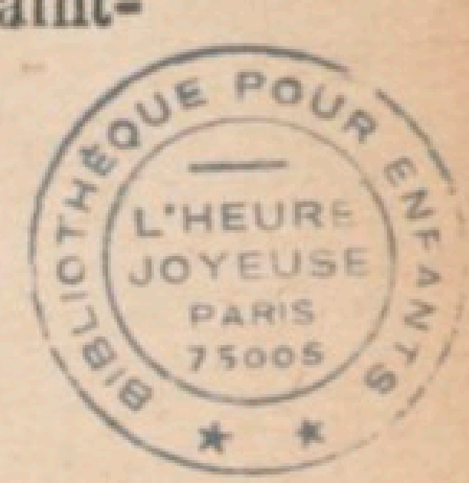
Les villes de Flandre ont toutes leurs fêtes populaires; d'abord les foires, kermesses ou ducasses, communes à tous les centres de population, grands ou petits; mais, de plus, chaque ville a sa solennité particulière. Lille a Notre-Dame de la Treille, qui se célèbre tous les cent ans; Douai a ses géants célèbres, Gayant et sa famille; Dunkerque a son géant Reuze, rival de Gayant; et de plus, elle a la fête de saint Martin.

Pour ce qui est de Reuze, on ne le voit pas souvent. Il y a quelques années, on le sortit de la tour du carillon, seule demeure qui soit assez haute de plafond pour lui. On lui fit une grande toilette, et on le mena en cérémonie au-devant de M. et madame Gayant qui venaient lui faire une visite. Il y eut de grandes réjouissances; mais il paraît que la carcasse d'osier qui forme sa vaste personne fut endommagée ce jour-là, car Reuze est rentré dans sa tour et n'en est plus sorti. Pour saint Martin, c'est différent, et tous les ans, le 11 novembre, on célèbre sa fête à la tombée du jour, et l'on se raconte la légende qui a donné lieu à cette fête

Il paraît que le vénérable évêque, étant de son vivant venu à Dunkerque, s'égara dans les dunes, un jour qu'il était allé, monté sur son âne, visiter des pauvres et des malades aux environs de la ville. La nuit venue et le froid avec elle, saint Martin était fort embarrassé. Heureusement que les enfants de Dunkerque s'étaient aperçus de son absence : ils avaient pris des lanternes et s'étaient mis à sa recherche. Ils le trouvèrent et le ramenèrent en triomphe, les uns guidant son âne, les autres éclairant la marche, tous célébrant les louanges du bon évêque.

En mémoire de cet évènement, on fait encore faire aujourd'hui aux enfants une promenade aux lanternes. Dès que la nuit est venue, les enfants, petits et grands, sortent des maisons, portant au bout d'un bâton une lanterne allumée. On se croirait à Venise. Quelle variété de lanternes! Il y en a en verre de couleur; il y en a en papier, ornées, enjolivées de dessins, de peintures, de découpures, de franges de toutes sortes; il y en a qui représentent une fleur ou bien une tête d'animal; c'est à qui aura la plus belle ou la plus étrange. Les petits enfants pauvres, qui n'ont pas pu dépenser quelques sous, ne sont pas privés de ce plaisir : une betterave ne coûte presque rien; on en choisit une très grosse, on la creuse jusqu'à ne plus laisser qu'une peau mince et transparente; on l'attache au bout d'un bâton, on y installe un bout de chandelle, et voilà une belle lanterne, à feu rouge comme celui des locomotives. Toutes ces lanternes vont et viennent dans les rues, s'éteignent, se rallument, s'enflamment quelquefois, mais l'incendie est vite éteint, et les marchands circulent avec des lanternes de rechange, prêts à réparer les accidents.

Il n'y a pas de limite d'âge pour célébrer la Saint-



Martin; les petits enfants qu'on porte au cou sont munis de leur lanterne tout comme le grand frère ou la grande sœur qui sont déjà hauts comme père et mère. Tout cela se presse autour de la statue de Jean Bart, et circule dans la rue des Capucins en chantant à tue-tête la chanson de saint Martin, dont le refrain est : Donnez-nous des croquandouilles!

Quelle énorme consommation de croquandouilles on fait ce jour-là! Les marchands ne savent plus à qui entendre : qui n'en achète pas pour soi-même en achète pour distribuer aux enfants qui en demandent à tout venant. La croquandouille est une pâtisserie de la forme et de la grosseur d'une boule de loto, à peu près aussi dure et qui n'a guère plus de goût; on la trouverait détestable en tout autre jour de l'année, mais elle fait partie de la fête, et il faut y goûter le 11 novembre. Pourquoi? je l'ignore. Peut-être les enfants qui ont ramené le bon saint Martin lui en ont-ils offert pour le restaurer : cela ne m'étonnerait pas, car c'est une pâtisserie assez mérovingienne.

J'ai ouï dire que de très grands personnages, arrivant à Dunkerque le soir de la Saint-Martin, se crurent victimes d'un charivari préparé à leur intention, et qu'on eut beaucoup de peine à leur faire comprendre que cette fête enfantine n'avait rien que de très innocent. C'est un grand tapage, mais un tapage gai, comme tous ceux que font les enfants. Longue vie donc à la fête de saint Martin!

ENSEIGNEMENT MUTUEL

Ce jour-là, vers quatre heures après midi, madame Hermond pressait le pas pour arriver chez elle. Elle était sortie en grande toilette d'été, fraîche et pimpante, sans prévoir la pluie; et maintenant un orage subit menaçait de réduire à néant le joli chapeau de tulle blanc et rose que sa petite ombrelle ne savait protéger que contre le soleil. Elle avait encore pour quelques minutes de chemin, lorsque les premières larges gouttes de pluie commencèrent à tomber. Effrayée, la jeune femme prit sa course vers la petite porte qui s'ouvrait au bout du mur de son jardin, s'imaginant trouver un refuge dans la cabane où l'on serrait les râteaux, les bêches et autres outils; mais la porte était fermée. Madame Hermond frappa du pied avec impatience. La pluie redoublait.

« Allons, mon chapeau sera perdu ! dit-elle, et je ne pourrai pas en avoir un autre pour demain. Comment faire ? »

Et, regardant autour d'elle, elle avisa, de l'autre côté de la rue déserte, une porte d'allée. Elle y courut; là du moins elle serait à l'abri. Triste abri, du reste : un corridor étroit, sombre, traversé par un ruisseau

d'eau sale, et tapissé de toiles d'araignée; mais au moins il n'y pleuvait pas.

Elle était là, attendant la fin de l'averse, lorsque des voix s'élevèrent tout près d'elle, dans une chambre dont la séparait une vieille porte mal jointe.

« Va-t'en donc au cabaret, ivrogne! glapissait une voix de femme; va-t'en boire le pain de tes enfants! va donc!

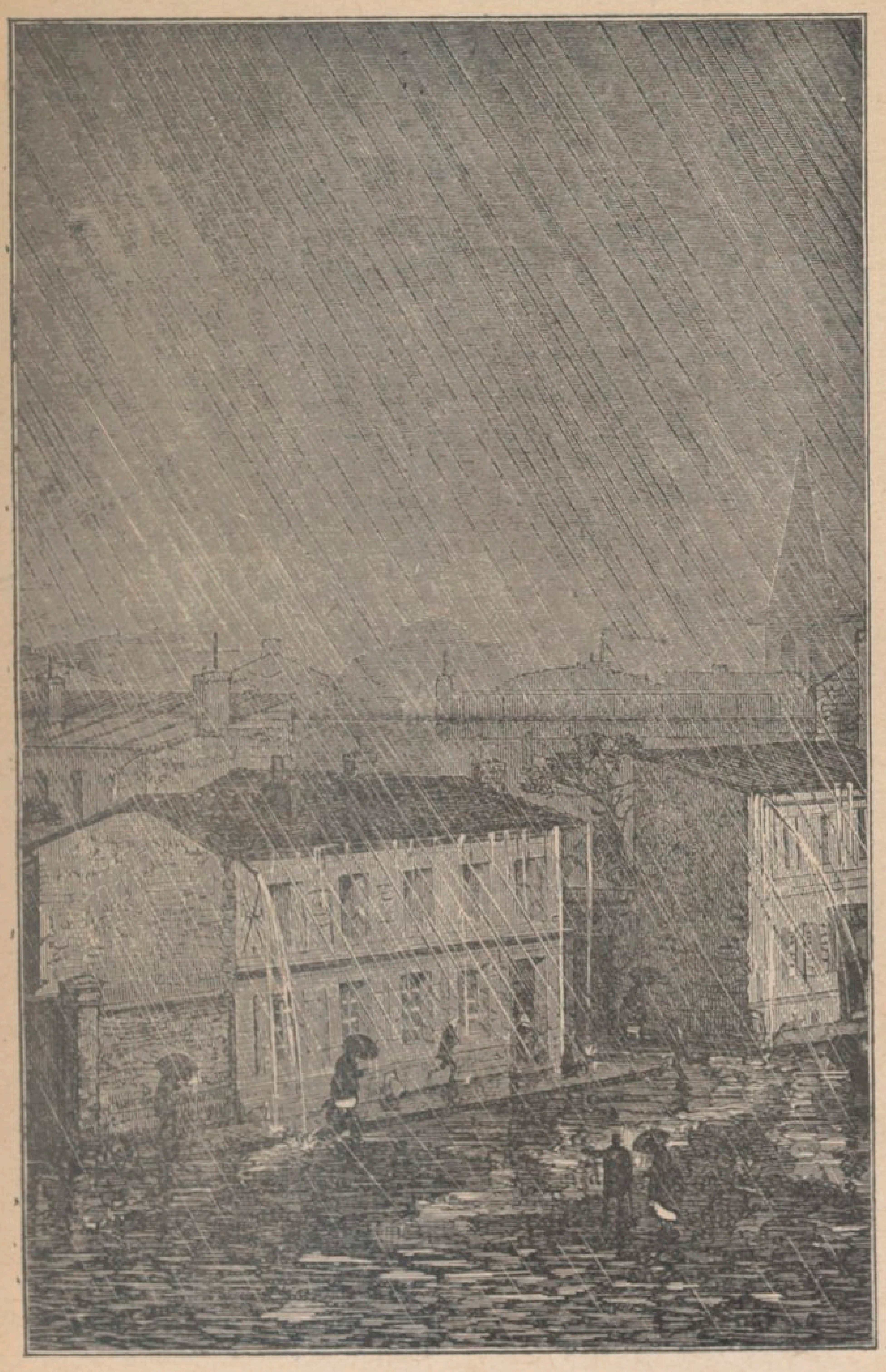
— Oui, j'irai! répondait l'homme. j'irai, et je ne reviendrai que lorsque je n'aurai plus ma tête, et que je ne verrai plus ce qui se passe ici. C'est ce qu'on a de mieux à faire, de boire, quand on a le malheur d'être le mari d'une femme sans cœur comme toi!

— Sans cœur! c'est toi qui n'en as pas; si quelqu'un est malheureux ici, c'est moi.

— Qui est-ce qui m'a chassé de la maison? Est-ce que je n'étais pas un bon mari et un bon ouvrier? Mais toi, tu n'as jamais été qu'une fainéante. Est-ce que tu es seulement capable de prendre une aiguille? Tous mes vêtements sont pleins de trous, et les enfants n'ont que des guenilles sur eux. Quand je rentre ici, je trouve tout en désordre; rien de propre, rien de bien fait; tu n'as seulement pas le courage de soigner la soupe ni de balayer la maison. Ce n'est pas étonnant si je m'en vais pour ne pas voir tout cela.

— Eh bien, va donc! cria la femme exaspérée par ces reproches. Ah! le premier de nous deux qui s'en ira au cimetière sera débarrassé de l'autre. Je voudrais que ce fût moi! »

L'homme sortit malgré la pluie, et madame Hermond le vit s'éloigner. Il était encore jeune, et d'une figure plutôt flétrie par la tristesse qu'abrutie par la boisson. Ses vêtements étaient en mauvais état, quoiqu'on pût reconnaître dans la façon dont il les portait la trace



ELLE ÉTAIT LA, ATTENDANT LA FIN DE L'AVERSE.

d'anciennes habitudes d'ordre et de bonne tenue.

« Ils sont tous les mêmes, ces ouvriers, se dit madame Hermond; ils s'en vont boire leurs journées au lieu de nourrir leur famille. Que je plains leurs pauvres femmes! »

Mais au même moment trois enfants, qui sortirent après leur père et se mirent à patauger dans la boue de la rue, sans que leur mère s'occupât de les rappeler, tournèrent d'un autre côté les sévérités de la jeune élégante. Ils étaient si sales, si mal peignés, si déguenillés, si affreux, qu'on les aurait pris pour des orphelins.

« Décidément, l'homme avait raison; les premiers touts ne sont pas de son côté, » se dit madame Hermond.

Et comme elle n'avait rien de mieux à faire, car la pluie continuait toujours, elle glissa un regard par la porte entr'ouverte et regarda dans la chambre.

L'aspect de cette chambre était repoussant. Les lits n'étaient pas faits, et l'on devinait qu'ils n'avaient pas l'habitude de l'être souvent; un balai gisait à terre, parmi des poteries ébréchées; l'armoire ouverte laissait voir des loques malpropres; tout était noir de poussière jamais essuyée, et la maîtresse du logis, assise sur la pierre de l'âtre, les deux coudes sur ses genoux et le menton dans ses mains, regardait nonchalamment un chat endormi le plus près possible d'un reste de feu. Madame Hermond se sentit prise d'un dégoût profond.

« Allons, se dit-elle, c'est la femme qui est la plus coupable. C'est dommage qu'il y ait des enfants dans ce ménage-là! »

Puis, comme la pluie avait cessé et que le soleil commençait déjà à sécher les pavés, elle sortit de

l'allée, fit le tour de son mur de jardin et gagna la porte de sa maison.

« Monsieur est-il rentré? demanda-t-elle à sa femme de chambre qui vint lui ouvrir.

— Oui, madame; mais il est ressorti en disant qu'il reviendrait à l'heure du dîner, et il a recommandé à la cuisinière d'être exacte, parce qu'il était attendu au cercle à huit heures précises.

— Toujours le cercle! pensa la jeune femme. Autrefois il ne me quittait pas ainsi. Le cercle, pour nos maris, c'est comme le cabaret pour les gens du peuple. »

Sans compléter le parallèle, madame Hermond, débarrassée du chapeau sauvé de l'orage, congédia sa femme de chambre et s'assit toute songeuse. Il y a dans la vie des moments où, sans qu'on sache pourquoi, sans qu'on les ait appelés, les souvenirs ensevelis depuis longtemps dans la mémoire se réveillent tout à coup et semblent revivre. Madame Hermond, dans sa rêverie, assistait à la résurrection de son passé. Elle se vit, huit ans auparavant, entrant, parée du bouquet d'oranger, dans la maison de son mari, tout heureuse et toute fière de porter le nom de l'homme de bien, du médecin dévoué et courageux, du savant estimé et respecté qui l'avait choisie pour réjouir sa vie laborieuse. Elle revit ses premières années de mariage, la naissance de ses enfants, ses bonheurs de mère quand elle avait saisi leur premier sourire, entendu leur première parole, tremblé à leurs premiers pas. Elle se rappela tout cela, et soupira. Pourquoi? Tous ces souvenirs n'étaient-ils pas pleins de joie? Aucun deuil n'était venu attrister sa vie; et pourtant madame Hermond trouva je ne sais quelle amertume à ce passé si doux, et murmura tout bas :

« J'étais heureuse dans ce temps-là ! Et maintenant... »

Elle se mit à songer. Depuis ces belles années, quelque chose avait changé ; une ombre était venue, qui avait grandi et obscurci peu à peu toutes ses joies. En se reportant aux jours où son mari et elle, unis dans une même volonté, n'avaient qu'une pensée à deux, elle sentit avec effroi que maintenant elle était seule. Le compagnon sur qui elle s'appuyait jadis, avec qui elle marchait confiante sur la route de la vie, s'était séparé d'elle. Où ? quand ? Elle ne savait ; mais elle voyait bien qu'ils s'étaient quittés ; qu'il suivait sa voie et qu'elle suivait la sienne, et que ce n'était pas la même. A quoi cela pouvait-il tenir ? et comment son mari, autrefois si assidu auprès d'elle, en était-il venu à ne passer que le moins de temps possible à la maison ? Il aimait pourtant ses enfants, et il se plaisait, le soir, à les prendre sur ses genoux et à leur raconter mille plaisantes histoires ; mais dès que la femme de chambre venait les prendre pour les mettre au lit, il prenait sa canne et son chapeau et se rendait au cercle s'il n'avait pas de malades à visiter, et c'est là qu'on allait le chercher quand on avait besoin de lui. Sa femme, de son côté, allait passer la soirée chez des amis; quand la soirée se trouvait être un bal, le docteur l'y conduisait et revenait l'y chercher, mais c'était tout. Entre eux, plus d'intimité, plus de pensées communes, plus de conversations attachantes et prolongées ; ils vivaient séparés tout en habitant la même maison. D'où cela pouvait-il venir ?

Madame Hermond en cherchait vainement la cause, s'en prenait au cercle, à tels ou tels amis, à telle ou telle société où son mari se plaisait ; elle cherchait partout,

mais, comme il arrive d'ordinaire en pareil cas, elle oubliait de regarder en elle-même.

Des petites voix la tirèrent de sa rêverie. Dans la chambre voisine, ses enfants se querellaient. Le petit Louis, en essayant sa marche chancelante, s'était accroché, pour se soutenir, à la robe de sa sœur Claire, occupée à parer sa poupée. La coquette, trouvant que l'enfant la chiffonnait, l'avait frappé et repoussé rudement. Le pauvre petit était tombé, et Georges, l'aîné des deux frères, prenant le rôle de vengeur, avait arraché la poupée des mains de la petite fille et l'avait jetée dans les cendres. Les trois enfants criaient, et les deux aînés s'injuriaient avec des mots que certes leurs parents n'avaient jamais prononcés.

« Catherine n'est donc pas avec eux? se dit madame Hermond. Que fait cette fille? »

Elle regarda dans la rue, et aperçut Catherine en grande conversation avec deux ou trois bavardes.

« Elle laisse les enfants seuls! Cela arrive peut-être souvent quand je n'y suis pas. Ces petits pourraient se jeter par la fenêtre! »

Elle entra dans la chambre des enfants pour faire cesser la querelle; mais elle n'y réussit pas facilement, non plus qu'à leur faire comprendre que le langage dont ils se servaient n'était pas conforme aux lois de la politesse. Elle en prit de l'humeur, et n'épargna pas une verte semonce à Catherine, qui revint quand elle eut fini de causer. Celle-ci répondit à l'énumération des accidents possibles par cet argument victorieux:

« Il n'arrive jamais rien aux enfants, et pourtant madame n'a pas l'habitude de venir s'en occuper. »

Madame Hermond eut bien envie de lui donner son congé; mais elle songea qu'il faudrait se donner la peine d'en chercher une autre et elle sortit de la

chambre en lui recommandant plus de vigilance.

Le soir, quand son mari fut sorti et ses enfants couchés, elle se trouva bien seule. Pourtant elle ne demanda point sa voiture; elle ne se souciait d'aller nulle part. Elle prit un livre et le rejeta, une tapisserie et y fit trois points; elle s'accouda à la fenêtre, et bâilla en regardant les étoiles de la plus belle nuit qu'on pût voir.

Que je m'ennuie! se dit-elle. Autrefois ce n'était pas ainsi : je passais presque toutes mes soirées auprès de la table de travail de mon mari, et je ne m'ennuyais pas. C'est sa faute aussi ; il ne reste plus jamais avec moi le soir. »

Elle referma sa fenêtre et s'assit, boudeuse, au coin du canapé, avec l'intention de s'y endormir pour passer le temps. Mais, au milieu de ce silence, troublé seulement par la calme respiration des petits enfants endormis, une voix s'éleva dans le cœur de la jeune femme, une voix qu'elle ne trouvait pas le temps d'écouter dans le tourbillon où s'écoulaient ses journées :

« Tu te plains de ton mari, disait cette voix; mais lui, qui ne se plaint pas, crois-tu qu'il n'avait pas rêvé dans la compagne de sa vie une femme plus sérieuse, plus attachée à son foyer, plus attentive à rendre heureux ceux qui l'entourent? Tu ne fais pas de mal, sans doute; mais quel bien fais-tu? Et ne pas faire tout le bien qu'on pourrait, n'est-ce pas déjà presque faire du mal? Tu regrettes vos douces soirées de travail mêlé de causeries, qui vous élevaient l'âme à tous les deux; mais n'est-ce pas ta faute si ton mari a peu à peu déserté la maison? C'est toi qui l'as mené sans cesse dans le monde; et tu savais bien que, quand il t'accompagnait dans un bal, il eût mieux aimé rester au logis, et qu'il sacrifiait ses goûts à tes plaisirs. Mais

tu ne voulais pas le comprendre; à force de courir de fête en fête, tu as perdu et tu lui as fait perdre l'habitude du *chez soi;* et c'est ce qui fait que ce soir tu t'ennuies, parce que tu n'as pas à continuer l'ouvrage ou la lecture des jours précédents. Quand même ton mari serait là, de quoi pourriez-vous causer? On ne sait parler que de ce qui vous occupe ordinairement l'esprit, et le tien n'est plus rempli que de bagatelles. Crois-tu que M. Hermond prendrait grand intérêt à des questions de toilette, de loteries, de promenades, de petites médisances, d'aventures arrivées à telle ou telle personne? Non, sans doute; il s'en irait bientôt chercher ailleurs une conversation plus intéressante. Tu ne peux par échanger avec lui des idées, car tu ne fais rien qui puisse entretenir des idées dans ton esprit. Tu ne peux pas lui parler de tes lectures, puisque tu n'as jamais le temps d'ouvrir un livre; ni de tes enfants, de murs progrès, de leur éducation, de leur caractère, car tu les laisses aux soins de leur bonne, sans penser que c'est à toi de les instruire, dès qu'ils sont capables de comprendre et d'aimer, à aimer le bien et à comprendre le beau! Tu es toujours si occupée d'inutilités, que tu négliges les choses nécessaires, et que, jusqu'à ce jour, tu n'as pas encore trouvé le temps de t'apercevoir que tu n'es pas heureuse! Ta vie se consume dans une activité sans résultat. Est-ce là le devoir? Est-ce là le bonheur?

Attristée par ces réflexions, madame Hermond se leva, passa dans la chambre de ses enfants et les regarda dormir. Le petit Louis lui parut mal couché : elle le souleva dans ses bras et arrangea son oreiller; puis, avant de le quitter, elle l'embrassa. « Ma bonne! » murmura l'enfant dans son sommeil. Ce mot blessa

le cœur de la mère. Pourquoi n'avait-il pas dit : « Maman ! »

Le lendemain, la jeune femme voulut assister à la toilette de ses enfants, les faire causer, s'occuper d'eux. Elle ne se troubla pas des sourires étonnés et malveillants de la femme de chambre ; mais ce qui l'affligea, ce fut de voir ses enfants aussi gênés avec elle qu'avec une étrangère. Puis, leur caractère se ressentait déjà du manque de direction. Claire était volontaire, capricieuse, préoccupée par-dessus tout de sa toilette et de l'effet que produisaient ses charmes de sept ans ; Georges était brutal, grossier dans ses propos, et prompt à inventer un mensonge pour cacher une sottise ; de plus, toujours en querelle avec sa sœur. Berthe observa tout cela avec tristesse, et les enfants si mal peignés de la voisine lui revinrent en mémoire.

« Les miens ont meilleur air parce que je suis plus riche, se dit-elle ; mais sont-ils mieux élevés ? »

Elle alla choisir dans des vêtements devenus trop petits ceux qui pouvaient se donner à des pauvres, et, ce paquet sous son bras, vêtue d'un simple peignoir et coiffée de son chapeau de jardin, elle se dirigea vers la petite porte, pressentant vaguement qu'il était heureux que la veille elle ne l'eût pas trouvée ouverte. Elle traversa la rue et entra chez la femme de l'ouvrier.

Tout était dans le même désordre que le jour précédent. Annette — ainsi se nommait la pauvre femme — fut très contente du présent de madame Hermond, et appela aussitôt ses enfants pour leur mettre ce qu'elle appelait de beaux habits neufs.

« Mais il faudrait les débarbouiller auparavant, dit madame Hermond ; n'avez-vous point d'eau ici ? »

Annette alla en chercher, et la jeune femme lava elle-même ces petits visages qui n'osaient pas, devant

une si belle dame, être rebelles à l'eau froide. La mère la regardait faire.

« Peignez-les à présent, » dit Berthe.

Et une fois le peigne trouvé à grand'peine sur la planche aux assiettes, les enfants, vite habillés, eurent la plus jolie mine du monde.

« Mais la robe est trop longue, les blouses sont trop larges; il faut arranger tout cela, ma bonne femme.

— Oh! cela ira bien tel que c'est, dit Annette d'un air nonchalant.

— Non pas; vous l'arrangerez, ou je ne vous donne plus rien, entendez-vous? Que ce soit fait demain, et je vous apporterai autre chose. Votre mari sera content de voir les petits mieux soignés, et cela l'empêchera peut-être d'aller au cabaret, » hasarda madame Hermond, à qui la pauvre femme avait déjà conté ses doléances sur la conduite de son mari.

Annette secoua la tête. Elle était comme anéantie par la misère et les reproches, et n'avait pas le courage d'essayer de se tirer de là.

Madame Hermond rentra chez elle. A table, elle conta son aventure à son mari.

« Oui, dit le docteur tristement, on en voit beaucoup, du haut en bas de l'échelle, de ces femmes qui éloignent leur mari de la maison! Si tu peux faire une conversion chez nos voisins, ma chère Berthe, ce sera une bonne œuvre; et si je peux t'y aider, je suis à ta disposition. »

Il resta un peu plus longtemps que de coutume après le déjeuner, et tout en jouant avec sa fille, il demanda à Berthe quand on la mettrait en pension.

« A sept ans passés, dit-il, il serait temps qu'elle apprît à lire.

— Je vais m'en occuper dès aujourd'hui, répondit

Berthe, et lui apprendre ses lettres, ainsi qu'à Georges, qui a bientôt cinq ans.

— Comment! toi-même? reprit M. Hermond surpris et ravi. Et tes visites, tes loteries, tes réunions, que sais-je?

— Je n'en ai pas cette semaine, repartit Berthe, à qui il coûtait de convenir qu'elle avait un peu trop usé de toutes ces choses, et j'en profiterai pour commencer. »

Le docteur sourit, baisa le front de sa femme et alla voir ses malades. Berthe prit un alphabet. La leçon fut pénible : les enfants n'avaient pas l'habitude d'être contraints, et la mère fut bien des fois tentée de jeter le livre et de renvoyer les écoliers à leurs jeux. Pourtant elle s'arma de courage et de douceur, et finit par obtenir un peu d'attention de ses petits élèves. Ensuite, au lieu d'aller promener le joli chapeau de tulle rose, elle parcourut sa maison, y vit bien des choses irrégulières qui ne semblaient pas redouter l'œil du maître, œil toujours absent, et fit des projets de réforme. En passant dans l'escalier, au-dessus de la porte d'entrée, elle entendit sonner. Elle s'arrêta et regarda avec précaution par la fenêtre. Deux jeunes gens causaient.

« Si M. Hermond n'est pas chez lui, ou s'il ne te donne pas sa parole de lire ta brochure ce soir, disait l'un, porte-la chez le docteur X... Il a la parole moins brillante, mais il est plus travailleur et on peut compter sur lui. »

La porte s'ouvrit, et les jeunes gens se séparèrent. Berthe descendit précipitamment, et se trouva comme par hasard devant le visiteur au moment où, sur la réponse du domestique, il faisait un mouvement pour se retirer. A la vue d'une femme, il s'arrêta et s'inclina respectueusement.

« De quoi s'agit-il, monsieur? lui demanda-t-elle.

— Madame, je venais prier M. le docteur Hermond de jeter un coup d'œil sur cette brochure dont je suis l'auteur. Il est question d'une découverte importante que j'ai faite, et qui doit être examinée demain devant une commission dont M. votre mari fait partie. Je voulais le prier de prendre ma cause en main; mais on me dit qu'il n'est pas chez lui, et qu'on ne sait quand il rentrera...

— Il rentrera bientôt, monsieur, et je crois pouvoir vous assurer que ce soir il lira votre brochure, » dit la jeune femme en s'emparant du papier.

Le jeune médecin salua et partit. Berthe entra dans le cabinet de son mari. La table était couverte de mémoires, de journaux de médecine ni coupés, ni dépliés, et la plupart encore sous bande.

« Autrefois ce n'était pas ainsi! se dit-elle; il travaillait, il se tenait au courant de tout, et maintenant... voilà déjà qu'on l'accuse de n'être pas laborieux. Oh! ce maudit cercle! Mais c'est ma faute aussi. »

Le soir, après la retraite des enfants, M. Hermond vit avec étonnement sa femme, en peignoir blanc, avec un gracieux petit bonnet, enfoncée dans un fauteuil sans paraître songer à le quitter.

« Est-ce que tu ne vas pas t'habiller, Berthe? lui demanda-t-il. Je n'ai pas oublié que je dois te mener au bal.

— Je n'ai pas envie d'aller au bal ce soir. J'ai quelques petits vêtements à arranger pour nos pauvres voisins; la mère en est incapable. Ainsi donc, si tu me le permets, je vais emporter mon ouvrage dans ton cabinet, et je coudrai près de toi pendant que tu liras une brochure qu'on doit examiner demain. L'auteur te prie

de la défendre, et je lui ai promis que tu t'en occuperais.

— Oui! il faut donc que je travaille ce soir? Moi qui comptais me reposer! Au fait, si tu me donnes l'exemple, je peux bien le suivre. A l'ouvrage! »

La soirée passa vite. Le lendemain, le jeune médecin remerciait chaleureusement M. Hermond, et tous ceux qui l'avaient entendu parler louaient sa science profonde et l'éloquence de sa parole. Berthe, pendant ce temps-là, se rendait chez Annette. La pauvre femme avait essayé d'ajuster les vêtements à la taille de ses enfants; mais maladroite, défiante d'elle-même, et cherchant toujours à se donner le moins de peine possible, elle y avait fort mal réussi. Madame Hermond lui montra comment elle devait s'y prendre, et le mal fut bientôt réparé. Comme elle allait sortir, le mari rentra. Il eut d'abord un regard joyeux pour ses enfants bien vêtus, bien lavés et bien peignés, puis, haussant les épaules :

» Des habits de princes dans une étable à pourceaux! » grommela-t-il d'un ton bourru.

Et il s'en alla.

» Vous voyez, avec lui ce n'est pas la peine de bien faire, dit Annette dépitée.

— Essayez encore, reprit Berthe, qui comparait dans son cœur la rudesse de cet homme et la bienveillance avec laquelle son mari avait accueilli son essai de retour à la vie de famille. Essayez; nettoyez un peu la chambre, vous verrez qu'il grondera moins. »

Elle lui montra ce qu'il fallait faire. Le lendemain, quand elle revint, les lits étaient en ordre et les ustensiles lavés. Il manquait encore bien des choses à cette chambre pour en faire un lieu habitable; mais le pauvre Baptiste, à ce qu'il paraît, se contentait de

peu, car sa femme dit à madame Hermond qu'il ne l'avait pas battue en rentrant, et qu'il n'était pas allé le soir au cabaret.

Les semaines se passèrent. Berthe avait pris à cœur la régénération de cette pauvre famille. Annette, qui était indolente, mais non pas stupide, n'avait pas tardé à comprendre qu'il valait mieux travailler que d'être battue. Puis elle avait peu à peu pris goût à l'ordre et à la propreté, ainsi qu'au bien-être que lui procuraient les dons de madame Hermond. Celle-ci, tout en s'occupant de ses pauvres voisins, n'avait pas négligé sa propre maison. Elle avait mis ordre aux mille petits gaspillages que se permettent toujours les domestiques qui ne se sentent pas surveillés. Elle sortait peu, lisait pour pouvoir donner la réplique à son mari qui causait volontiers littérature; et les sonates de Mozart, que le docteur aimait, avaient remplacé sur le piano les quadrilles et les valses, sa seule musique depuis longtemps. Ses enfants ne la quittaient plus guère. D'abord un peu gênés avec leur mère, ils s'étaient bientôt apprivoisés, et préféraient maintenant sa société à celle de leur bonne. Berthe causait avec eux, étudiait leur caractère, et sentait qu'elle les aimait davantage à mesure qu'elle se rapprochait d'eux. Elle leur apprenait à lire. Claire était vive et intelligente; en lui faisant honte de son ignorance, sa mère en obtint bien vite de l'application, et quand elle fut en état d'enseigner aux autres le commencement de sa petite science, Berthe l'emmena chez les voisins et la chargea d'apprendre à lire aux enfants d'Annette. Claire se recula d'abord avec dédain au seuil de cette pauvre demeure; mais quand elle vit sa mère s'asseoir sur le banc maintenant soigneusement lavé, et prendre sur ses genoux les petits enfants bril-

lants de santé et de fraîcheur, elle daigna s'approcher et faire connaissance avec eux.

Tout avait changé dans la maison de l'ouvrier : chaque objet était à sa place ; ni trous, ni taches nulle part, et le soleil pénétrait gaiement par les vitres claires. Baptiste s'adoucissait peu à peu, et enfin, un jour Annette toute joyeuse annonça à madame Hermond que la veille il lui avait remis sa paye de la semaine sans en distraire un centime. Comme elle disait cela, l'ouvrier entra, embrassa les deux petits enfants qui coururent à lui, pendant que l'aîné, immobile, n'osait quitter Claire qui lui donnait sa leçon de lecture ; et tout en regardant tendrement sa femme, embellie et rajeunie par le courage, le travail et la bonne volonté :

« Vous êtes un ange du bon Dieu, madame, dit-il à Berthe, et je vous souhaite tout le bonheur possible dans votre ménage, pour vous récompenser du bien que vous avez fait chez nous. »

Berthe rentra chez elle le cœur content, tenant par la main sa fille, qui ne parlait plus de sa toilette, mais qui calculait en sautant combien il lui faudrait d'argent pour habiller tous les petits pauvres du voisinage.

Quand elle raconta à son mari ce qui venait de se passer :

« Je savais, dit le docteur d'une voix émue, que les hirondelles peuvent bien raser la terre du bout de l'aile, mais qu'elles n'y restent pas et remontent vite aux cieux. »

Berthe rougit, mais elle serra la main de son mari. Elle se sentait remontée aux cieux, et elle était décidée à y rester.

LE RETOUR A LA FERME

Le fermier et la fermière rentrent chez eux; elle, serrant son petit enfant contre sa poitrine; lui, portant fièrement sa faux neuve; car le bon laboureur ne perd jamais son temps, et il a profité de son voyage en ville pour s'acheter un bon outil; puisse-t-il faucher une bonne récolte!

Le chemin est rapide, la montée est rude; les chevaux s'allongent en tendant le jarret avec effort, et leurs sabots ferrés font parfois jaillir des cailloux de la route une étincelle qui brille comme un éclair dans la demi-obscurité du crépuscule.

Le ciel est encore clair et se colore en rose à l'horizon, mais l'ombre envahit peu à peu la terre; il est temps d'arriver à la ferme, car la nuit va venir. Et les bons chevaux, qui sentent l'écurie avec son râtelier plein de foin odorant et sa litière de paille fraîche, se hâtent d'eux-mêmes, sans avoir besoin que le fermier les excite.

Il est pressé d'arriver, lui aussi; depuis l'aube il est absent : comment l'ouvrage s'est-il fait, loin de l'œil du maître? Et puis, qu'on ait passé sa journée en travail ou en fête, il est toujours doux de rentrer chez soi;

rien ne vaut le logis familier qui vous a vu grandir, où vous pouvez marcher les yeux fermés, tant vous en connaissez bien les plus petits recoins, dont vous entretenez la prospérité par votre travail, où vous avez fondé une nouvelle famille...

Aussi le fermier est-il heureux de voir apparaître là-bas le petit groupe d'arbres qui entoure sa demeure; et il se voit déjà assis au coin de l'âtre, sa pipe à la bouche et un pot de bière devant lui, pendant que sa chère femme démaillotera le petit pour lui faire étendre ses jambes dodues à la douce chaleur d'une flambée de broussailles.

Et la fermière, à quoi pense-t-elle? Elle repasse dans son esprit la bonne journée qui vient de s'écouler, depuis sa joie du matin, quand elle parait son enfant de son plus beau bonnet et l'enveloppait de ses langes les plus blancs pour lui faire sa toilette de voyage.

Car c'est son premier-né, et c'était la première fois qu'elle allait le présenter à ses grands parents. « Ils vont le trouver beau! se disait-elle avec orgueil, en regardant son petit corps ferme et rose; il se porte si bien! il est si gai! il rit déjà aux éclats quand on lui fait des caresses.

« Je suis sûre que là-bas, *chez nous*, ils ne pensent qu'à notre visite depuis qu'ils sont éveillés; que mes petits frères sont déjà à nous attendre sur la route; et que la grand'mère, qui ne peut pas marcher, a fait mettre son fauteuil devant la fenêtre pour nous voir arriver. »

Elle pensait ainsi, et elle ne se trompait point: toute la maisonnée était dès le matin en préparatifs pour recevoir la fille chérie. Son absence n'a pas amené l'oubli, oh non! Elle l'a bien vu quand son père l'a prise dans ses bras pour la faire descendre de

cheval : il avait, lui un homme d'âge, des larmes plein les yeux.

Comme il l'a embrassée, et, après elle, son petit enfant!

Comme sa mère paraissait heureuse, et comme, tout en s'empressant aux soins du ménage pour fêter de son mieux ses chers hôtes, elle ne quittait pas du regard la jeune mère et son nourrisson!

Et la sœur, et les petits frères, comme ils étaient joyeux tous, sautant autour d'elle et criant : « Marguerite! Marguerite! nous avons retrouvé notre Marguerite! » Quel bonheur de se sentir aimée! Marguerite n'oubliera jamais cette journée-là.

Elle n'oubliera pas non plus que la grand'mère, après avoir regardé d'un air attendri le petit enfant qu'on avait posé sur ses genoux, a étendu sur le front de l'innocent ses vieilles mains tremblantes, et qu'elle lui a dit : « Que Dieu te bénisse, mon cher petit, pour que tu grandisses et que tu deviennes honnête et laborieux comme on a coutume de l'être dans tes deux familles! »

Ce que la grand'mère a dit là, Marguerite le conserve soigneusement dans son cœur, et elle y songe pendant qu'elle entoure son nourrisson de ses bras pour le préserver de la fraîcheur du soir.

Oui, il faut qu'il devienne honnête et laborieux comme on l'est dans ses deux familles. Cet héritage d'honneur, de travail et de vertu, il ne faut pas qu'il dépérisse entre ses mains. Il faut qu'il accroisse ce trésor de bonne renommée qu'il a reçu et qu'il doit transmettre à ses enfants; car, si Dieu lui prête vie, il sera à son tour père de famille, ce cher petit!

Elle sourit à cette idée, et se promet d'être dans ce temps-là une bonne grand'mère. Mais, en attendant,

c'est elle qui est chargée d'en faire un homme, de cet enfant qui dort dans ses bras.

Le nourrir, guider ses premiers pas, lui apprendre son premier langage, ce n'est rien; mais ouvrir peu à peu sa petite âme à l'idée du devoir, lui enseigner le courage, la justice et le dévouement, n'est-ce pas là la vraie tâche d'une mère?

Tout cela, elle n'y avait pas encore réfléchi : la parole de l'aïeule le lui a fait comprendre. Elle regarde son mari et se réjouit de pouvoir dire à son fils : Suis l'exemple de ton père!

Elle regarde la ferme qui s'approche et grandit, et il lui semble qu'elle l'aime d'un nouvel amour. Quelquefois, quand elle s'y trouvait seule, pendant que le maître était allé travailler aux champs, il lui est arrivé d'étouffer un soupir au souvenir de la maison paternelle. Cela ne lui arrivera plus; son cœur se tourne désormais tout entier vers la maison où elle verra grandir son enfant. C'est là qu'est sa vie, c'est là qu'est son avenir, et elle remercie Dieu qui lui a fait le devoir si doux.

A QUI L'HÉRITAGE?

Le vieux Louis Gauvrès et sa sœur la vieille Gertrude étaient assis, une table entre eux deux, dans la cuisine de leur vieille maison ; quand je dis maison, d'autres auraient pu dire grotte ou caverne, car le père ou le grand-père des habitants actuels avait profité d'un creux dans la montagne pour s'épargner des frais de construction et ne bâtir que deux murs au lieu de quatre. Même, au lieu de faire sauter les blocs de rochers qui perçaient çà et là le sol, il les avait utilisés en manière de tables ou de bancs, et leurs descendants trouvaient que c'était très bien.

« Il faut savoir tirer parti de tout, » c'était la devise de la famille; et à force de la mettre en pratique, le vieux Gauvrès et sa sœur étaient parvenus à une aisance relative. Cette aisance faisait leur orgueil : on a le droit d'être fier du bien qu'on a gagné honnêtement; elle faisait aussi leur souci, car à qui irait-elle après eux? Ils se le demandaient souvent, ils se le demandaient encore ce soir-là, en comptant leur petite fortune. Louis devait partir le lendemain de bon matin pour aller toucher leurs rentes à la ville, et comme

c'était un homme d'ordre, il aimait à savoir d'avance, tout au juste, ce qui devait lui revenir.

« Cela fera six cent douze francs et trente centimes, dit-il en ôtant ses lunettes et en tendant à sa sœur le papier où il venait d'écrire ses calculs. Nos rentes augmentent, sais-tu ?

— Oui, répondit Gertrude en soupirant. Quand on n'a rien à dépenser! et justement il n'y a presque pas de pauvres dans le village. Ah! si mon cher petit Pierre n'avait pas été tué à la guerre, il y a quinze ans, il se serait marié, et nous aurions toute une troupe de petits-neveux à qui donner notre argent.

— C'est vrai ; pauvre Pierre! quand je pense que tu as refusé de te marier pour élever cet enfant-là quand notre mère est morte. C'était bien la peine !

— Oh ! ma peine, je ne la regrette pas; j'étais si heureuse de le soigner, de le voir grandir, d'entendre sa petite voix m'appeler toute la journée. « Sœur Gertrude ! ma sœur Gertrude ! » Je me serais mariée, que je n'aurais pas pu aimer davantage mes propres enfants.

— C'est égal, c'est dommage que tu ne te sois pas mariée ; nous ne serions peut-être pas tout seuls à l'heure qu'il est. Je ne puis pas me faire à l'idée que notre argent et notre maison iront à je ne sais qui : des gens qui ne penseront jamais à nous après notre mort, des étrangers, le gouvernement, peut-être bien. »

Gertrude se leva.

« Que veux-tu? dit-elle. Nous n'y pouvons rien, tâchons de ne pas trop y penser. Voilà qu'il est tard, et il faut que tu sois prêt de bonne heure demain pour prendre la voiture qui passe à cinq heures. Bonne nuit, Louis.

— Bonne nuit, Gertrude. »

Et le frère et la sœur se séparèrent.

Il faisait encore grand jour le lendemain, lorsque Louis Gauvrès revint de la ville. Il n'avait pas voulu attendre le passage de la voiture, qui ne l'aurait mis chez lui qu'à la nuit close, et comme il faisait beau temps et qu'il s'ennuyait à la ville, il s'était mis en route à pied dès que ses affaires avaient été finies. Il fut bien étonné quand, arrivé à quelques pas de sa maison, il entendit des rires d'enfant là où aucun enfant n'avait ri depuis l'enfance du petit Pierre. Il pressa le pas, et, s'arrêtant debout devant la porte ouverte, il regarda.

Était-ce bien sa maison? Sans doute, puisque Gertrude était là, assise sur sa petite chaise, avec son petit banc sous les pieds; puisque les gros blocs de pierre qui perçaient le sol, le rosier qui ornait la fenêtre, les bottes d'oignons qui pendaient au mur et les poêles accrochées à leurs clous se trouvaient toujours à la même place. Mais pourquoi l'ancien berceau de Pierre avait-il quitté le grenier, et que faisait là cette fillette ébouriffée, assise sur le berceau, tout près de Gertrude? Et Gertrude, où avait-elle pris ce poupon qu'elle enveloppait de langes avec toute la dextérité d'une mère?

Gertrude leva la tête et aperçut son frère.

« Viens voir, Louis, le bel enfant! » dit-elle en lui tendant le petit qui gigottait et brandissait en riant un chien de carton monté sur des roulettes, un ancien joujou de Pierre conservé comme une relique.

Louis entra, et l'enfant, effrayé par cette figure nouvelle, se mit à crier, ce qui empêcha le brave homme de demander des explications : avant de s'enquérir d'où vient un enfant qui crie, il faut d'abord le faire taire. Louis se mit donc à sourire à l'enfant, à lui chanter une petite chanson, à lui faire toutes sortes

de petits compliments. Le petit s'apaisa, et, rassuré, tendit les mains vers le bonnet de fourrure qui coiffait le vieillard, et qui lui semblait sans doute quelque animal curieux. Louis ôta son bonnet, le fit caresser par l'enfant, et finalement le lui mit sur la tête, ce qui provoqua une explosion de rires à laquelle s'associa la fillette assise sur le berceau.

Gertrude riait aussi, et pourtant elle essuya une larme. « Il me semble que je tiens mon petit Pierre, dit-elle à son frère. Mais comme tu as chaud! tu es donc revenu à pied? Tu dois avoir grand'soif... Petite, va chercher dans l'armoire une bouteille et un verre, et apporte-les... Bien. Verse à boire, à présent... C'est cela! Allons, tu feras une bonne petite ménagère. »

Louis but en souriant à la petite fille, sans oublier de lui dire : « A votre santé, mignonne! » Elle se tint droite devant lui, attendant qu'il eût fini; et, quand il déclara qu'il en avait assez, elle alla serrer la bouteille, lava le verre, l'essuya, le remit dans l'armoire vivement, lestement, sans faire plus de bruit qu'un oiseau ou qu'une souris.

« La bonne petite fille! dit Louis. Mais d'où vient-elle?

— De la grande route. Tu venais de partir quand j'ai entendu des voix d'enfants qui pleuraient et qui criaient. J'ai été voir, naturellement. Il y avait là, sur la route, un orgue de Barbarie traîné par un chien, un grand caniche; le petit enfant que je tiens était couché sur l'orgue, dans des oreillers, et la petite fille tâchait de faire revenir à lui un garçon de douze ou treize ans qui était couché tout de son long par terre, évanoui et pâle comme un mort. Tu penses bien que je ne me suis pas amusée à leur demander ce qu'ils fai-



LOUIS OTA SON BONNET ET LE LUI MIT SUR LA TÊTE.

saient là; j'ai enlevé le garçon malade, et j'ai dit aux autres de me suivre : la fille et le chien sont venus tout de suite. Les pauvres enfants avaient faim, surtout l'aîné, qui s'était privé pour les autres jusqu'à en tomber de faiblesse. Je leur ai donné du lait, je leur ai fait de la soupe, et puis j'ai fait un lit au garçon, qui avait besoin de repos, et j'ai été chercher le berceau de Pierre pour le petit. La fillette m'a aidée ; elle est très adroite et très complaisante, cette enfant-là, et nous nous entendons très bien : n'est-ce pas, Marie? »

La petite fille leva sur Gertrude un regard brillant de reconnaissance, et sourit.

« Mais est-ce qu'ils n'ont pas de parents? demanda Louis.

— Il les ont perdus, le père l'an dernier, la mère il y a trois mois; le petit n'avait pas encore un an. C'étaient des gens qui gagnaient leur vie à jouer de l'orgue et à vendre un peu de mercerie dans les villages, et des paniers que les enfants faisaient. L'aîné a voulu continuer le métier de ses parents, et nourrir les autres de cette façon-là; mais ils ne gagnent pas assez, les pauvres petits, et voilà l'hiver qui vient... »

Une porte s'ouvrit, et le jeune garçon entra. Il avait repris ses pauvres habits, et, quoique pâle encore, il paraissait remis de sa fatigue.

« Eh bien, mon garçon, ça va-t-il mieux? lui dit Louis.

— Merci, monsieur, vous êtes bien bon. Je suis guéri à présent, je suis reposé; aussi je me suis levé. Je crois que je n'ai pas remercié cette bonne dame ce matin : j'étais si malade que je n'étais pas capable de parler; mais je la remerciais bien au fond de mon cœur. Je ne voudrais pas qu'on me prît pour un ingrat.

— Oh! bien sûr que Jacques n'est pas un ingrat, s'écria la petite fille en prenant les deux mains de son frère pour les serrer contre son cœur. Il est si bon, notre Jacques! »

Et, confuse d'avoir parlé, elle rougit et baissa la tête. Le petit enfant paraissait être de son avis sur Jacques, car il lui souriait et lui tendait les bras. Jacques le prit et l'embrassa.

Les deux vieillards étaient émus.

« Qu'allez-vous faire maintenant, mon pauvre garçon? lui dit Gertrude.

— Nous allons tâcher de gagner la ville; dans les villes on nous donne plus que dans les campagnes. Je voudrais amasser de quoi acheter une petite pacotille de mercerie, comme ma mère en avait une, que je n'ai pas pu renouveler. Je ne peux pas faire voyager les petits en hiver, ils souffriraient trop; je tâcherai de les mettre chez de braves gens en payant leur pension, et plus tard, si je puis, je leur ferai apprendre un métier pour qu'ils soient toujours sûrs de gagner leur vie. »

Le frère et la sœur se regardèrent.

« Louis?... murmura Gertrude.

— Gertrude? » dit Louis.

Et tous deux, se tournant vers les orphelins, reprirent ensemble :

« Voulez-vous être nos enfants? »

Jacques et Marie les regardèrent ébahis; ils n'osaient pas comprendre.

« Oui, dit Gertrude, être nos enfants, demeurer ici, nous aider à notre ouvrage, aller à l'école, apprendre un métier, voilà ce que nous vous demandons. Nous nous plaignions hier soir de vieillir tout seuls, de n'avoir personne pour soigner nos derniers jours et

pour hériter de notre bien ; le bon Dieu vous a envoyés, il faut lui obéir. Voulez-vous êtres nos enfants ? »

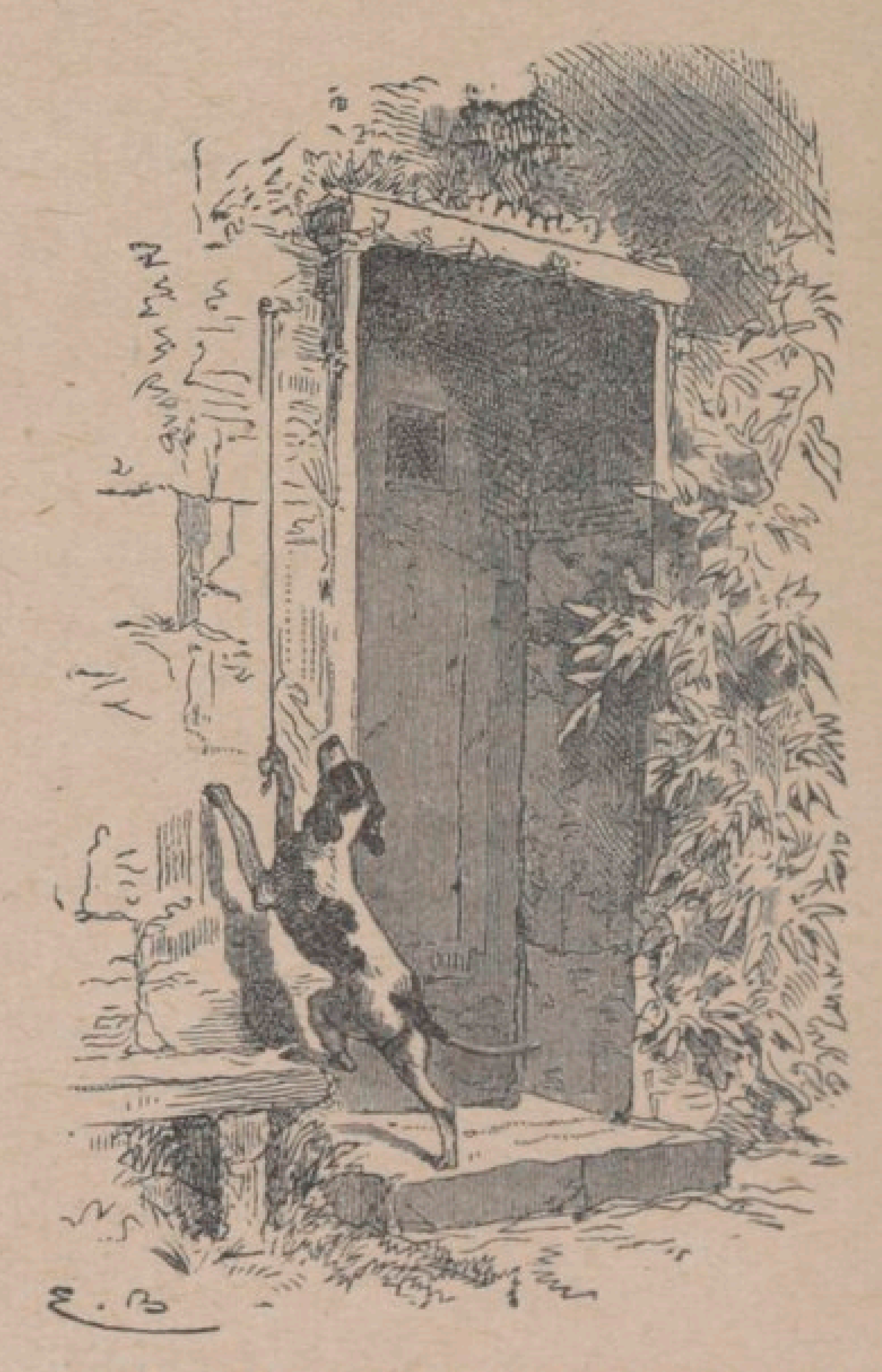
Jacques et Marie ne répondirent qu'en se jetant dans les bras des deux vieillards.

INSTINCT OU RAISONNEMENT?

On a beaucoup parlé de l'intelligence des chiens; mais le sujet n'est pas épuisé, et chacun pourrait, je crois, en fouillant dans ses souvenirs, y trouver quelque chien digne de passer à la postérité. Voici quelques anecdotes parfaitement authentiques sur trois de ces animaux.

Un médecin qui habitait une petite ville avait une chienne nommée Flore: les noms mythologiques étaient alors à la mode. Flore était d'humeur vagabonde, et sortait souvent seule; mais elle n'aimait pas à attendre à la porte quand il lui prenait la fantaisie de rentrer. Elle remarqua sans doute comment les gens s'y prenaient pour se faire ouvrir, et un jour la domestique, accourant à un vigoureux coup de sonnette, fut fort étonnée de ne trouver que Flore toute seule. On crut d'abord que quelque passant charitable lui avait rendu le service de sonner pour elle; mais le même fait s'étant renouvelé, on finit un beau jour par surprendre Flore, debout sur ses pattes de derrière, appuyant ses pattes de devant contre la porte, et tirant avec ses dents le cordon de la sonnette. Était-ce de l'instinct ou du raisonnement?

Son maître profita de la découverte. Quand il avait oublié chez lui quelque objet dont il avait besoin, il écrivait le nom de l'objet sur un billet ; il attachait le billet au collier de la chienne, qui l'accompagnait dans toutes ses courses, et il l'envoyait le lui chercher. Flore



FLORE TIRE LE CORDON DE LA SONNETTE.

courait à la maison, sonnait, présentait son billet, et revenait porter à son maître l'objet demandé.

Un jour qu'on lui avait enlevé ses petits et qu'elle les cherchait partout, elle déterra dans un fumier quelques petits chiens nouveau-nés sur lesquels on avait fait des expériences. L'un d'eux respirait encore : elle l'emporta, le lécha, l'allaita, et le soigna si bien qu'elle

le fit vivre. Elle l'adopta, et l'éleva comme sien. Ici, n'était-ce pas de l'instinct plutôt que du raisonnement?

Un autre chien, élevé dans la même famille bien des années auparavant, avait donné les preuves d'une intelligence extraordinaire. Il se nommait Jupiter : c'était un chien de très grande taille, aussi redoutable aux maraudeurs que doux aux gens de la maison. Ses maîtres habitaient pendant l'été une maison de campagne assez éloignée de la ville où l'on allait, les jours de marché, faire les provisions de viande et d'épicerie. La servante avait habitué Jupiter à lui porter et rapporter son panier. Le bon chien connaissait l'heure du départ : aussi le voyait-on toujours arriver, de cet air affairé qu'ont les chiens, au moment juste où Jeannette ajustait sa coiffe et prenait son tablier pour sortir, et il trottait joyeusement à côté d'elle en remuant la queue, l'anse du panier entre les dents. Certainement il comprenait l'importance de sa mission.

Un matin cependant, Jeannette, à l'heure du départ, appela en vain Jupiter. Où était-il? qui pouvait le retenir? On ne l'a jamais su. Le fait est que Jeannette fut obligée de se charger elle-même de son panier, et de se passer de compagnon de route.

Elle était déjà loin quand Jupiter, se sentant en retard, accourut tout haletant. Il va, vient, rôde dans la cuisine, dans la cour, dans la chambre de Jeannette ; il va regarder sur la route, il revient dans la maison : elle n'est nulle part. Serait-elle partie sans lui? Dans ce cas, il n'y a qu'une chose à faire : c'est d'aller la rejoindre avec le panier; et Jupiter cherche le panier. Point de panier! Jupiter ne pourra cependant pas rapporter les provisions sans panier! Une idée lui vient: il prend délicatement un torchon sur une pile de linge

qui se trouvait là, l'emporte et court à toutes pattes sur le chemin de la ville. Si Jeannette fut surprise de le voir arriver à la halle, bondissant à travers les rangées de marchandes pour parvenir plus vite jusqu'à elle, et si elle lui fit fête, il n'est pas besoin de le dire. Le torchon que Jupiter avait pris si judicieusement pour remplacer le panier ne servit qu'à recouvrir la marchandise, et le chien revint fièrement avec sa charge accoutumée.

Il ne fallait pourtant pas qu'on le chargeât trop : il avait le sentiment de la justice; et s'il consentait à rendre service aux gens en portant leurs paquets, il n'aimait pas qu'on abusât de sa complaisance. Ainsi, un jour de partie de campagne, Jupiter trouva trop lourd le fardeau qu'on lui avait donné. Il n'en dit rien, resta un peu en arrière, et, quand toute la société fut réunie au rendez-vous, on vit arriver Jupiter la gueule vide. On le pria, on le gronda; peine inutile. Il fallut prendre son parti de la perte du paquet.

Mais le soir, comme on s'en revenait, et qu'on était très près de la maison, tout à coup Jupiter s'élance, saute par-dessus une haie, court dans un champ, et se met à gratter la terre à un certain endroit. On le suit, on regarde. Il creuse, creuse, rejetant la terre avec ses pattes, de l'air assuré de quelqu'un qui sait bien ce qu'il fait. En un instant, le paquet perdu apparaît : le chien le reprend, sort du champ, et marche sur la route en avant de la société. Il n'avait pas voulu, cet honnête chien, faire tort à ses maîtres de leur propriété, mais seulement se débarrasser d'un poids trop lourd, et, qui sait? peut-être leur donner une leçon. — Était-ce de l'instinct ou du raisonnement?

Une petite chienne avait perdu un œil dans un combat contre un chat. Il y avait bien longtemps de cela, et

Stella (c'était son nom), rendue pacifique par l'âge et par les infirmités, avait complètement renoncé à toute idée guerrière, lorsqu'un jour, furetant dans un jardin, elle arriva sans penser à mal à la porte d'une cabane où la chatte de la maison élevait ses petits. Minette, pour qui tout chien est un ennemi, quitte ses nourrissons et s'avance menaçante. Stella, rassurée par la pureté de ses intentions, ne se hâte point de fuir. Minette prend son calme pour de l'insolence et lui saute à la tête. Alors la pauvre Stella, trop faible pour pouvoir se défendre, se couche sur le dos, et, se rappelant sans doute que les griffes des chats sont particulièrement redoutables pour les yeux, met une de ses pattes de devant sur l'œil qui lui reste, comme pour le garantir. C'est ainsi qu'on la trouva quand on vint à ses cris et qu'on l'arracha aux griffes et aux dents de la chatte furieuse. Elle était criblée de blessures, mais elle avait su préserver son œil. Était-ce de l'instinct ou du raisonnement?

IL FAUT S'ENTR'AIDER

J'avais travaillé fort tard dans la nuit : il s'agissait d'une recherche archéologique très importante, et je n'avais pas voulu quitter mes textes avant d'être arrivé à une solution que je sentais venir. Je l'avais trouvée enfin! et je m'étais endormi dans ma gloire.

Ce fut elle aussi, je pense, qui me réveilla au moment où le soleil se levait. Au lieu de rester au lit paresseusement à jouir de mon succès avant d'attaquer une nouvelle difficulté, je me hâtai de chasser un reste de sommeil, en me répétant à moi-même que c'était fini, achevé, trouvé, et que je n'avais rien laissé à faire aux gens qui auraient la fantaisie de traiter la même question. Il faisait un temps superbe; je me levai, je passai devant ma table de travail sans y jeter un regard : j'avais assez d'archéologie pour le moment, et l'idée qui me possédait, c'était d'aller dans mon jardin retourner une plate-bande. Je fus bientôt installé à ma besogne, donnant de grands coups de pioche, égalisant à mesure la belle terre noire et légère où je ne laissais pas un caillou, allant plus vite que deux jardiniers, et pensant, avec une pitié mêlée de mépris, aux pauvres gens qui ne connaissaient pas le bonheur de bêcher une plate-bande à cinq heures du matin.

Tout à coup, en relevant la tête, j'aperçus de l'autre côté de la haie le père Rochereau qui me regardait.

Le père Rochereau a bien soixante-dix ans, à moins qu'il n'en ait quatre-vingts ou même davantage; car voilà vingt ans que je le connais, et il n'a pas changé; et de fait, il n'y a rien en lui qui puisse changer. Je défie ses cheveux de blanchir, son dos de se voûter, ses joues de se creuser, son teint de se hâler et ses membres de maigrir. Tout cela ne l'empêche pas de travailler sans cesse, d'aller au bois et d'en revenir chargé d'un fagot qui fait dire aux petits enfants : « Le père Rochereau ressemble au bonhomme qui est dans la lune. » D'autres fois il décharge du foin, ou il bat du blé, ou il fend du bois; ce jour-là, il labourait le jardin de mon voisin, et il s'était arrêté pour me regarder avec le fin sourire du paysan vendéen.

« Bonjour, père Rochereau! lui criai-je. Qu'est-ce que vous avez donc à me regarder comme cela? Est-ce que je ne m'y prends pas bien!

— Bonjour, monsieur! Vous vous y prenez très bien, et vous feriez un fameux jardinier, si seulement vous alliez un tantinet moins vite. De ce train-là, vous serez bientôt fatigué; et ce n'est pas tout que d'aller vite, il faut pouvoir aller longtemps quand on veut travailler la terre du bon Dieu.

— Bah! quand j'en aurai assez, je m'en irai, voilà tout; vous trouverez bien une journée à me donner pour faire le reste.

— Oh! pour ça oui, monsieur... mais, s'il n'y a pas d'indiscrétion, pourquoi donc que vous, un monsieur riche, qui pourriez rester chez vous à ne rien faire, vous vous fatiguez à remuer la terre? C'est bon pour les pauvres gens. Moi, si je n'étais pas obligé de faire

ça pour gagner ma vie, je ne toucherais pas à un outil, bien sûr. »

Il me vint à l'esprit je ne sais combien de citations de Virgile et d'autres qui ont célébré le bonheur de l'homme des champs; mais je pensai avec raison qu'elles ne prouveraient rien du tout pour le père Rochereau, et je m'abstins de lui en faire part. Je lui répondis simplement :

« Je bêche pour me reposer. »

Il ouvrit toute grande sa bouche de Vendéen — et elles ne sont pas petites, — et resta muet.

« Pour vous reposer! dit-il enfin. Vous voulez vous moquer de moi, monsieur! Tenez, vous êtes déjà tout en sueur, et vous appelez ça vous reposer! Je suis trop vieux pour croire de pareilles choses, moi!

— C'est comme je vous le dis. J'ai travaillé très tard, cette nuit, à de... (je renfonçai au fond de mon gosier le mot barbare d'archéologie), dans des livres très difficiles à comprendre; j'en avais la tête tout alourdie; voilà pourquoi je suis venu bêcher au grand air. Cela fatigue les bras, je le veux bien; mais, vous me croirez si vous voulez, père Rochereau, cela repose la tête. »

Le père Rochereau reprit sa bêche et ne me répondit point. Il était trop poli pour me contredire, mais, évidemment, il n'avait pas compris. Un instant après on l'appela : il planta son outil dans la terre et s'en alla lentement en se balançant d'une jambe sur l'autre.

Je continuai mon travail. Je crois bien qu'il avait raison et que je me dépêchais trop, car au bout d'une demi-heure non seulement j'étais en nage, mais le dos commençait à me faire mal et j'avais des ampoules aux mains. Je tenais pourtant à finir ma plate-bande; mais je jugeai nécessaire de m'accorder un repos de quelques minutes. Au moment où je quittais ma pioche,

j'entendis un gros soupir de l'autre côté de la haie, et j'aperçus la mèche bleue d'un bonnet de laine à une hauteur qui m'indiqua que le porteur du bonnet était assis sur un banc. Je me penchai et je regardai. Le père Rochereau était là, tenant à la main un papier qu'il ne quittait pas des yeux. Il suait à grosses gouttes.

« Eh bien, père Rochereau, lui dis-je, il paraît que vous êtes aussi fatigué que moi?

— Faites excuse, monsieur... ce n'est pas l'ouvrage, c'est ce maudit papier... Je connais bien mes lettres pourtant dans un livre; mais dans l'écriture ça n'est plus pareil; et puis il faut épeler les mots... enfin, je ne peux pas m'en tirer... J'irais bien chercher ma petite fille Jeanie pour me lire ça, mais je connais d'où la lettre vient, et il ne faut peut-être pas qu'elle la lise... Si vous vouliez, monsieur... »

Et il me tendait la lettre.

« Très volontiers, père Rochereau : c'est mon affaire, l'écriture. C'est très bien écrit; écoutez :

« Monsieur et cher père Rochereau,

« La présente est pour vous faire assavoir que je quitte le régiment la semaine prochaine avec les galons de sergent-major; que mes chefs sont très contents de moi, si bien qu'ils m'ont recommandé au préfet de la Vendée pour une place de gendarme, pour m'être instruit dans la lecture et les écritures depuis que je suis au service. Si bien donc qu'on vient de recevoir la réponse, et que je suis nommé gendarme dans le canton de la Châtaigneraye : c'est ce qui me retarde d'arriver au pays, parce que je veux y rentrer avec ma nouvelle tenue. A présent, père Rochereau, si Jeanie se souvient encore de tous les seaux d'eau que j'ai tirés pour elle et de tous les coups de pioche que j'ai donnés dans

votre jardin, et si vous voulez bien me la donner pour femme, je serai le gendarme le plus heureux du département, et vous pourrez vous reposer sur vos vieux jours. Répondez-moi bien vite, je vous en prie, et que je puisse signer ma prochaine lettre :

» Votre petit-fils respectueux,

» Jacques BERTHOMÉ,

« Gendarme à la Châtaigneraye (Vendée). »

Le vieux Rochereau pleurait à chaudes larmes.

« Le brave garçon! un sergent-major! un gendarme! penser encore à ma petite Jeanie, et me promettre du repos pour mes vieux jours! Oh! pour cela, il n'y a pas de risque que je leur sois à charge, les pauvres enfants, tant que j'aurai un brin de force! Je m'en vas retourner tout de suite à la maison porter ça à Jeanie... Mais tenez, la voilà qui vient m'apporter ma soupe... Jeanie! viens vite, ma fille! lis cette lettre-là! »

Et il la lui tendait d'une main tremblante. Elle posa la soupière sur le banc, prit la lettre en rougissant — elle reconnaissait l'écriture — et la lut tout bas, lentement, en levant de temps en temps les yeux au ciel comme si elle priait Dieu. Quand elle eut fini, elle s'agenouilla auprès du vieillard, l'entoura de ses bras et baisa ses vieilles mains calleuses.

« Je suis heureuse, grand-père, murmura-t-elle. Jacques sera un bon fils, et vous pourrez vous reposer entre vos deux enfants. »

Le père Rochereau hocha la tête comme quelqu'un qui a son idée et qui la garde; mais il ne voulut pas contredire Jeanie. Et puis, pour secouer son émotion sans doute, il se retourna vers moi et me dit d'un air gouailleur :

« Eh bien, monsieur, vous êtes fatigué tout de même, hein? Si vous voulez bien m'ouvrir la porte de votre jardin, je vais aller vous finir votre plate-bande en remerciement de ce que vous m'avez lu la lettre.

— J'accepte, père Rochereau. Mais, dites donc, il me semble que tout à l'heure, en épelant cette bienheureuse lettre, vous étiez tout aussi fatigué que moi?

— Ah! que voulez-vous? quand on sort de son métier! Mais savez-vous ce que cela prouve, monsieur? C'est qu'il est bien heureux que dans le monde il y ait des gens qui lisent et des gens qui bêchent : un seul homme ne peut pas tout faire, et en s'aidant les uns aux autres, cela revient au même que si chacun savait tout.

— Bien dit, père Rochereau! Je vais vous ouvrir ma porte, et avant de finir la plate-bande, vous et Jeanie vous me dicterez une réponse pour le gendarme : il ne faut pas le faire attendre. »

APRES LE DINER

« Monsieur Anselme Pigoux? » dit, en s'arrêtant sur le seuil d'un atelier de serrurerie, un homme un peu poudreux, un peu hâlé, qui porte un paquet d'une main et un bâton de l'autre.

Un des ouvriers lève la tête :

« C'est moi, monsieur... Eh! comment, c'est toi! »

Il laisse là son ouvrage, franchit tous les obstacles à grandes enjambées, et va se jeter dans les bras du nouvel arrivant.

« Mon cher Anselme!

— Mon bon Jacques!

— Comment es-tu venu me chercher ici?

— Ton portier m'a dit que tu étais à ta journée et m'a donné l'adresse de ton patron; je suis venu te trouver.

— Sans entrer te reposer! On t'aurait bien reçu à la maison. Nous allons y retourner ensemble; la journée est presque achevée. Viens t'asseoir auprès de moi, et attends que je finisse... Que je te regarde!... un peu pâle!

— Oh! je vais bien à présent; mais j'ai été malade, il m'a fallu aller à l'hôpital. Une fois guéri, j'ai été pris

d'une envie de te revoir, de connaître tes enfants... enfin me voilà. Je trouverai bien de l'ouvrage par ici?

— Certainement! mais tu vas te reposer quelques jours; mes femmes te soigneront... Je dis mes femmes, parce qu'il y en a quatre à la maison, toutes très bonnes pour soigner un malade... Là, voilà mon travail fini, juste au moment où l'heure sonne; je range mes outils et je suis à toi.

— Tu les emportes, tes outils?

— Oui : il faut que j'arrange quelque chose qui ne va pas au lit de fer de la petite. Je soigne toute la ferraille de la maison à mes moments perdus. Allons, en route! nous avons un bout de chemin à faire pour gagner notre dîner.

— C'est vrai, dit Jacques en allongeant le pas à côté de son frère; tu t'es logé loin de ton patron.

— Oh! j'ai des jambes, et un homme a besoin d'exercice. D'ailleurs il fallait que la petite sœur ne fût pas trop loin de sa maîtresse couturière, et que ma belle-mère fût près du marché pour les provisions; et puis là nous sommes en bon air, c'est utile pour la santé; et nous ne payons pas trop cher de loyer. Tu verras, nous sommes au large; la preuve, c'est que nous pourrons te loger.

— Mon brave Anselme! que je suis donc heureux de te voir gai et bien portant, moi qui craignais tant de te trouver fatigué, malade, gêné... Tu dois avoir bien du mal à faire vivre ta famille... déjà deux enfants! »

Anselme se mit à rire.

« Oh! à l'âge qu'ils ont, ça ne coûte pas bien cher; c'est encore tout plaisir. Avec une vieille jupe à leur mère ou à leur tante, on les habille tous les deux, et ils ont bonne mine. Si tu voyais ma petite Louison,

comme elle est gentille, avec ses yeux vifs, ses joues roses et ses cheveux frisés : et gaie, et douce, et alerte! une vraie petite ménagère : elle sait déjà mettre tout en ordre, apporter ce qu'on demande, rendre une quantité de petits services. De mes quatre femmes, ce n'est pas celle qui te soignera le moins bien, tu verras. Et le petit : un bijou, tout le portrait de sa mère !

— Oui, elle était bien jolie, ta femme, quand vous vous êtes mariés, et bien bonne aussi. Elle va bien ?

— Oh ! très bien, et son vieux père aussi, et la mère Suzon, et la petite sœur... Attends un peu que j'entre ici... Là, voilà de quoi nous régaler à dîner; c'est fête aujourd'hui, puisque tu es revenu. Et toi, je ne t'ai pas encore demandé si tu es heureux?

— Heureux... est-ce que je sais ? Ça n'est pas toujours amusant, la vie. Travailler toute la journée; aller le soir à l'estaminet, où l'on boit sans avoir soif et où l'on entend dire beaucoup de sottises au milieu de la fumée de tabac; revenir dans sa chambre froide et en désordre, se coucher tristement, pour recommencer la même vie le lendemain : non, ça n'est pas toujours amusant.

— Je le crois, mon pauvre Jacques... Tu aurais mieux fait de te marier.

— Et la misère ? Je ne sais pas comment je fais, mais je dépense tout ce que je gagne... Si j'avais une femme et des enfants, je les verrais pâtir, bien sûr. Je ne peux pas comprendre comment tu t'y prends, toi.

— Je m'y prends comme tout le monde. D'abord, nous vivons en famille ; chacun apporte ce qu'il gagne, et cela nous met à l'aise. Le père Tardy travaille encore comme un jeune homme. Sa femme fait le ménage et la cuisine, savonne, raccommode ; elle a de quoi s'occuper. Ma femme ne peut plus aller en journée depuis

qu'elle a ses enfants à soigner; mais elle a appris à piquer des bottines, et elle s'y met à tous les moments qu'elle a de libres; elle gagne encore quelque chose comme cela. La petite sœur, qui va sur ses dix-huit ans, travaille chez une couturière; elle est bien payée, parce qu'elle est très adroite, et elle nous donne la moitié de son gain; le reste est pour sa toilette et pour sa dot, car il faudra penser à la marier d'ici à quelques années; le soir, elle coud pour habiller toute la maisonnée. Comme cela, nous ne manquons de rien; nous mettons même de temps en temps quelque chose à la caisse d'épargne. »

Jacques regardait son frère avec admiration.

« A la caisse d'épargne! s'écria-t-il; moi qui n'y ai rien mis depuis cinq ans que je suis parti. Ce qui se gagne d'un côté se dépense de l'autre : la crèmerie, les garnis, l'estaminet me mangent tout.

— Ça n'est pas étonnant, frère : une chambre garnie se paye plus cher qu'une chambre vide, c'est tout naturel; la cuisine de la crèmerie ou du cabaret coûte plus que celle qu'on fait chez soi, et quant à l'estaminet... ma foi, quand on est heureux au coin de son feu, on ne songe pas à aller là dedans... Oh! ça n'est pas pour dire du mal de la pipe; j'ai la mienne, et je la fume à la maison, et tu fumeras la tienne, toi aussi; mais deux ou trois pipes, ce n'est pas à comparer à cinquante, sans compter les cigares, et les odeurs du rhum, d'eau-de-vie, d'absinthe, que sais-je, moi? Rien que d'y penser j'en ai mal au cœur... Là! nous voilà arrivés. C'est au quatrième; une belle vue! »

La famille était déjà réunie quand Jacques et Anselme firent leur entrée. Marianne, la femme d'Anselme, ses vieux parents, sa jeune sœur, reçurent le voyageur comme l'enfant prodigue. Marianne était

fière de lui présenter ses deux beaux enfants, fière aussi de lui montrer le bien-être dont jouissait Anselme. Elle n'eut pas besoin que celui-ci lui dît : C'est fête aujourd'hui ; elle alla bien vite chercher une nappe blanche dans la grande armoire, et orna la table du souper de ses plus belles assiettes à fleurs. Elle cherchait ce qu'elle pourrait ajouter au repas, quand Anselme posa au milieu de la table un pâté et une bouteille de liqueur. La petite Louison battit des mains, et son petit frère, qui ne comprenait pas, en fit autant par esprit d'imitation.

A table ! la mère Tardy apporte la soupière fumante. La bonne soupe ! Le ragoût aussi est excellent : ce ne sont peut-être pas des morceaux de choix, mais ils sont si bien accommodés ! On fait fête au pâté, on s'égaye, on rit; on fait raconter à Jacques tous ses voyages, et Jacques est très étonné de voir que ses hôtes connaissent aussi bien et souvent mieux que lui les villes où il a travaillé.

« Vous n'êtes pas allés là pourtant ! » dit-il.

Anselme rit de bon cœur :

« Et les livres donc ! On sait lire ; il y a dans le quartier une bibliothèque populaire, et on va le dimanche chercher des livres pour sa semaine. Et le soir, quand les enfants sont couchés, l'un de nous fait la lecture pendant que les autres travaillent. Tu n'as pas l'idée de tout ce qu'on apprend avec une heure de lecture par jour. Nous aimons beaucoup les voyages ; et puis, quand tu nous écrivais de Tours, ou de Besançon, ou de Lyon, nous allions tout de suite dire au bibliothécaire : « Monsieur, donnez-nous un livre sur Tours, ou sur Besançon, ou sur Lyon. » Ça nous rapprochait de toi, tu comprends. »

Jacques avait les larmes aux yeux.

« Oui, je comprends, » murmura-t-il en serrant la main de son frère.

Le souper était fini; les trois hommes allumèrent leurs pipes, et les femmes s'occupèrent à desservir. La petite Louison s'agitait autant que les autres; elle faisait même beaucoup plus de tours, car on ne lui permettait de porter qu'une assiette ou qu'un verre à la fois. Quand il ne resta plus sur la table que la nappe blanche, Jeanne, la jeune sœur de Marianne, prit le poupon, qui était son filleul, et se chargea de l'amuser pendant que la mère Tardy lavait la vaisselle et que Marianne l'essuyait. Pour Louison, elle promena d'abord sa poupée dans un petit chariot auquel elle avait attelé un âne en carton monté sur quatre roulettes; mais l'âne tombait, le chariot versait, la ficelle qui les tenait ensemble se détachait. Louison fut bientôt lasse de ce jeu. Elle laissa là l'âne et le chariot, jeta sa poupée sur le grand tabouret où elle s'asseyait à table, et vint tirer son grand-père par la manche, en lui disant d'un air mutin :

« Grand-père, Louison veut danser; fais la musique.

— Oui, oui, c'est cela, dit aussitôt Anselme; grand-père, faites danser Louison! Donne le violon du grand-père, Marianne. »

Marianne alla chercher le violon, pendu au mur dans un sac de serge verte, et resta là, penchée en avant et s'appuyant d'une main sur la table, pour voir plus à son aise. Le père Tardy sortit le violon du sac, l'accorda, et commença à jouer; et Louison, s'écartant un peu de la table, prit des deux mains son tablier blanc et se mit à danser.

Elle était vraiment gracieuse, la petite Louison, gracieuse comme une enfant qui danse pour son plaisir et non pour celui des autres; elle s'amusait de tout son

cœur et ne songeait point à se faire admirer. Elle tournait, sautait, riant et secouant sa jolie petite tête frisée, et ses joues devenaient rouges comme des cerises, et ses yeux brillaient de gaieté. Le vieux Tardy la regardait du coin de l'œil, se disant à part lui : « Est-elle mignonne ! » Et il jouait de son mieux, pour que la musique fût digne de la danseuse. La mère Tardy ne lavait plus la vaisselle ; elle laissait son chaudron sur le feu et se redressait à demi en se tournant vers sa petite-fille, et sa vieille figure se ridait d'un rire joyeux. Anselme avait l'air du bonheur en personne, et Marianne, regardant tour à tour sa fille et son mari, remerciait Dieu de la vie qu'il lui avait faite. Pour le petit Jean, il était aisé de voir que, dès qu'il pourrait se tenir sur ses jambes, il servirait de partenaire à Louison : il dansait sur le bras de sa marraine, riant, criant de joie, agitant sa tête, ses bras, ses pieds. « Il n'est pas malade, le gaillard ! » disait son père avec fierté.

Pour Jacques, était-il content? était-il fâché? Il devait être content, bien sûr ; pourquoi donc ne riait-il pas? pourquoi donc une larme coulait-elle de temps en temps sur sa joue et venait-elle se perdre dans sa moustache? Ah ! c'est que les airs du père Tardy lui résonnent jusqu'au fond du cœur : il les reconnaît, ce sont toujours les mêmes, ceux que le brave homme jouait pour faire danser sa fille Marianne, quand elle était un peu plus grande que Louison, et que Jeanne n'était pas encore née. Au son du violon, tous les enfants de l'étage accouraient sur le palier ; les plus hardis frappaient à la porte, et un chœur de petites voix demandaient : « Peut-on entrer, père Tardy? » Le père Tardy criait : « Entrez ! » La mère Tardy ouvrait, rangeait sa table et ses chaises pour faire de la

place, et on dansait, oh! comme on dansait de bon cœur!... Jacques revoit en quelques instants toutes les années écoulées : la mort de ses parents, la bonté du père Tardy, qui a recueilli son frère et lui, et s'est occupé de les placer et de les mettre en état de gagner leur vie. Ils sont devenus d'habiles ouvriers; et un beau jour Anselme lui a dit:

« N'est-ce pas que Marianne est belle et bonne?

— Oh! oui, a-t-il répondu.

— Alors, ça ne te déplairait pas qu'elle fût ta sœur?

— Bien sûr que non.

— Eh bien, frère, embrasse-moi et fais-moi tes compliments : le père Tardy veut bien me la donner pour femme. »

Il a embrassé son frère, il a assisté à la noce; après cela, comme il s'est trouvé trop seul dans leur logement quand Anselme l'a eu quitté pour aller demeurer chez les parents de sa femme, il s'est ennuyé, il a eu envie de voir du pays, et il est parti... Comment a-t-il pu partir? il ne le comprend plus maintenant.

La danse est finie; le père Tardy remet son violon dans le sac de serge verte, et Louison fait le tour de la table pour dire bonsoir à toute la compagnie. Quand elle arrive à Jacques, il la saisit et l'embrasse comme s'il voulait la manger; et l'enfant, levant sur lui ses beaux yeux naïfs, lui dit :

« Tu as pleuré, oncle Jacques! qui est-ce qui t'a fait du chagrin? Je t'aime bien; ne pleure pas, oncle Jacques. »

Sa mère l'emmène, et Jacques, par la porte restée entr'ouverte, l'entend qui fait sa prière et qui remercie Dieu de ce que l'oncle Jacques est revenu.

On fait la lecture, on cause; douce soirée! il y a longtemps que Jacques n'en avait eu une pareille. Il

trouve cela si bon qu'il ne peut presque plus vivre hors de la famille.

Le temps passe, et au bout de six mois Anselme prend à part le père Tardy et lui parle quelque temps d'un air très sérieux. Le père Tardy l'écoute si bien qu'il en laisse éteindre sa pipe ; puis il répond :

« J'en parlerai à ma vieille... à la petite aussi. Pour moi, cela m'irait assez... Un bon ouvrier, honnête, habile, rangé... et puis, ce serait gentil, les deux frères avec les deux sœurs... Mais il faudra attendre le bout de l'année, pour être bien sûr qu'il n'a plus envie de voyager. »

L'INVALIDE

Personne, sûrement, n'aurait pu prétendre que le vieux Bernhart n'était pas un homme heureux. Il n'avait à s'inquiéter ni de la nourriture, ni du logement, ni de la tenue (c'est ainsi que militairement parlant il appelait ses vêtements) : le gouvernement lui fournissait tout cela en échange de sa jambe gauche, qui était restée en Afrique; il avait bon sommeil et bon appétit, et, n'étant pas naturellement gourmand, il n'aurait pas échangé contre la table d'un ministre ou celle d'un banquier l'ordinaire de l'hôtel des Invalides. Ils se portait fort bien, sauf quelques douleurs, aux changements de temps, dans la jambe qu'il n'avait plus; et comme il était fort adroit de ses mains, il gagnait à faire des cartonnages plus d'argent qu'il ne lui en fallait pour son tabac et ses menus plaisirs.

Il y avait pourtant une ombre sur le bonheur du vieux Bernhart. Ce qui produisait cette ombre, c'était, faut-il le dire? l'orgueil, et un orgueil mécontent. Bernhart était de l'avis de César, quoiqu'il n'eût jamais ouï parler de ce grand capitaine : il pensait qu'il vaut mieux être le premier dans un bourg que le second dans Rome. Or, il était loin d'être le premier

dans Rome, c'est-à-dire à l'hôtel des Invalides, quoiqu'il en fût, depuis un an déjà, le doyen ; et, dans son idée, c'était là une grande injustice. Quand Bernhart n'était encore qu'un nouveau pensionnaire, et que l'hôtel possédait des vétérans de l'empire et même de glorieux débris des grandes guerres de la république, il trouvait tout simple de rester au dernier rang, lui dont les premières armes ne dataient que de la prise du Trocadéro; mais aujourd'hui ne devrait-il pas, par rang d'ancienneté, marcher en tête de ses compagnons? Eh bien, oui, cela aurait dû être; mais cela n'était pas, et dans les groupes qui se chauffaient au soleil pendant les beaux jours ou qui se serraient autour du poêle en hiver, ses récits de l'expédition d'Espagne ou de la guerre d'Afrique, que tout l'hôtel savait depuis longtemps par cœur, pâlissaient à côté des histoires de Crimée, d'Italie et des dernières guerres. Certes Bernhart n'était pas insensible aux belles actions de ses successeurs; et une fois hors de l'enceinte des Invalides, il n'aurait pas fallu qu'un insolent quelconque, qu'il fût civil ou militaire, vînt lui dire qu'on ne s'était pas bien battu à Malakoff, à Magenta ou à Reichshoffen. Mais on a beau être patriote, c'est dur d'écouter toujours les récits des autres sans pouvoir se faire écouter à son tour; c'est dur de s'entendre dire, quand on commence une histoire : « Connu! père Bernhart, vous nous avez déjà dit celle-là plus de cent fois. » Si bien qu'un jour le vieux Bernhart, qui ne sortait jamais que pour aller porter ses cartonnages et en toucher le prix, et qui avait toujours jugé les cours de l'hôtel assez vastes pour ses promenades, s'y trouva tout à coup gêné et résolut d'aller prendre l'air au dehors. Il est vrai que ce jour-là Bernhart était poussé à bout : cet outrecuidant de Gossinot, ancien

artilleur qui possédait une jambe de moins que lui, ne s'était-il pas avisé d'insinuer qu'après tout les Arabes n'étaient pas des ennemis si difficiles à vaincre? des gens qui n'étaient seulement pas capables de lancer un obus! On voyait bien que Gossinot n'était jamais allé en Afrique.

Bernhart traversa la Seine, et s'en alla s'installer dans le jardin des Tuileries, au pied de la statue de Mars. C'était par un beau jour d'été; les mouches bourdonnaient, les moineaux pépiaient, les rayons du soleil se jouaient, tout dorés, à travers les feuilles vertes, et sous les ombrages on entendait les cris joyeux des enfants. Bernhart commença par jouir de tout cela, en s'étonnant de n'avoir pas eu plus tôt la bonne idée de venir dans un endroit si agréable; puis, comme un changement d'habitudes amène toujours un peu de mélancolie, ses pensées prirent insensiblement une teinte grisâtre. Rien que des visages inconnus autour de lui, cela n'était pas gai... et là-bas, tous ces visages connus qu'il retrouverait en rentrant ne lui feraient déjà pas tant de plaisir à revoir... C'était une autre affaire, quand Garnier, et Marcel, et ce bon vieux Lauriot étaient encore de ce monde! de vrais amis, ceux-là, qui vous écoutaient et ne plaisantaient jamais mal à propos! Mais ils étaient partis l'un après l'autre, et... eh bien, oui, ce sera bientôt mon tour : à soixante-quinze ans, il faut s'y attendre.

Ici Bernhart fit une grimace. Pourquoi? Ce n'était pas par crainte de la mort : sa conscience était trop paisible pour cela, et il n'avait pas de bien fortes raisons de tenir à la vie. Mais l'homme aime à se survivre; et s'il laisse un héritage, si petit qu'il soit, il désire pouvoir le suivre par la pensée et savoir qui en profitera. Or Bernhart avait de petites économies.

Pendant longtemps, il les avait destinées à fournir, quand il ne serait plus, du tabac et quelques douceurs à ses trois amis, pour qui il avait l'habitude de payer quand ils achetaient quelque chose ensemble. (Sur les trois, Garnier n'avait que le bras gauche, Lauriot n'avait pas de bras du tout, et Marcel ne savait aucun petit métier capable de lui rapporter de l'argent.) Mais Bernhart survivait à ses trois amis : à qui donc lèguerait-il son épargne? Ce ne serait sûrement pas à Gossinot!

Comme il rêvait, la tête penchée, un cerceau roula jusqu'à lui et vint s'arrêter contre sa jambe de bois. Bernhart leva les yeux : un joli enfant de trois ou quatre ans, qui courait après le cerceau, poussa un frais éclat de rire :

« Lisbeth! s'écria-t-il, André a réveillé le monsieur.

— Fi, André, que c'est vilain! dit d'une voix sérieuse une jeune fille qui suivait l'enfant. Pardon, monsieur, il est espiègle, mais il n'est pas méchant.

— Il n'y a pas d'offense, je ne dormais pas, répondit l'invalide, charmé de la politesse de la jeune bonne. Quel joli petit garçon! quel âge a-t-il, s'il vous plaît?

— Moi, trois ans! répondit André en se plantant debout devant lui.

— Trois ans! mon gaillard, on t'en donnerait bien quatre : tu feras un fameux soldat.

— Moi? volontaire comme l'oncle Paul! dit fièrement le petit.

— Volontaire! c'est vrai, il y a des volontaires à présent : c'est une fameuse invention qu'ils ont faite là. Quand je pense que j'ai connu des hommes solides, qui avaient de bons yeux et leurs quatre membres, et qui n'étaient pas capables de charger un fusil! si ça

ne fait pas pitié ! A présent, on ne verra plus de choses pareilles : en cas de guerre, tout le monde sera prêt à partir.

— L'oncle du petit est volontaire, dit la jeune bonne; et mon frère s'est engagé dans le même régiment.

— Ah ! votre frère est soldat? C'est bien, cela! dit Bernhart en regardant la jeune fille avec intérêt. Cet intérêt redoubla quand il s'aperçut que ses cheveux blonds étaient couronnés du grand nœud noir des Alsaciennes. Tiens, ajouta-t-il, nous sommes du même pays : je suis né en Alsace, moi aussi, seulement il y a longtemps. De quel endroit êtes-vous?

— De Schœnbach.

— Ah! je connais ça : la bière y est fameuse. Moi, je suis de Launfeld; c'est à trois lieues, tout au plus : y êtes-vous allée quelquefois? »

La jeune fille y était allée; et le vieux Bernhart se mit à lui demander des nouvelles du village, de l'église, de la place où l'on dansait, des arbres qu'il y avait vu planter, des gens qu'il avait connus. Ceux-ci n'existaient plus; mais Lisbeth lui parla de leurs enfants, c'était presque la même chose; et l'invalide fut tout aise d'apprendre que c'était toujours un Schimmel qui tenait la brasserie du Sanglier vert, et que les arbres étaient devenus aussi hauts que les maisons.

Le petit André, que ces discours n'amusaient guère, vint se mêler à la conversation.

« André volontaire! dit-il. Oncle Paul apprendra l'exercice à André.

— Veux-tu que je te l'apprenne, moi? demanda l'invalide en riant. Quand ton oncle Paul viendra te voir, tu lui montreras que tu es aussi bon soldat que lui.

— Oh oui ! dit le petit, tout rouge de plaisir.

— Voilà un bâton qui fera le fusil. Attention au commandement : Portez... armes! Pas mal, fantassin; mais les doigts ne sont pas placés comme il faut... et le bras droit! comme ça, le bras droit... Très bien! »

Et Bernhart plaçait lui-même l'enfant dans la position réglementaire, et riait de se voir un pareil conscrit. Le petit, lui, ne riait pas; il serrait ses lèvres roses et s'efforçait de faire l'exercice comme un vrai soldat. Lisbeth s'était assise et travaillait à son tricot.

« Cinq minutes de repos, fantassin, dit l'invalide en mettant le bâton en faisceau avec sa béquille. Vous aimez l'ouvrage, à ce qu'il paraît, mademoiselle Lisbeth? Qu'est-ce que vous faites donc là?

— Des bas de laine pour l'hiver; c'est pour ma grand'mère qui est restée au pays.

— Ah! vous avez votre grand'mère! ça doit lui faire de la peine que vous soyez partie? »

Lisbeth soupira. Puis, comme elle ne voulait pas laisser croire à l'invalide qu'elle avait quitté sa grand'mère par caprice ou pour aller s'amuser dans les grandes villes, elle lui raconta sa simple histoire. De sa famille il ne restait plus que sa grand'mère, son frère et elle : son frère et elle avaient opté pour la France; la grand'mère avait dû rester en Alsace, parce qu'elle vivait des légumes de son jardin qu'elle allait vendre au marché, et qu'elle n'aurait pas eu de moyens d'existence ailleurs.

« Si nous avions seulement cinq ou six cents francs, disait Lisbeth, grand'mère viendrait me retrouver, nous prendrions une petite boutique de fruiterie, et nous serions heureuses ensemble. Mais il faudrait pour cela que grand'mère vendît son bien, et on ne trouve pas facilement des acheteurs à l'heure qu'il est. Je suis

venue me mettre en service à Paris, et j'épargne tant que je peux sur mes gages; mais j'ai beau faire, ma bourse ne grossit pas vite, et ma pauvre grand'mère vieillit... »

Le père Bernhart était devenu songeur. Il se leva

« Voilà le soleil qui baisse, dit-il; il faut que je m'en aille. Au revoir, Lisbeth; Lisbeth Immerman, du village de Schœnbach, m'avez-vous dit? Moi, je m'appelle Bernhart. A demain : vous reviendrez ici, n'est-ce pas? J'apporterai un petit fusil à mon fantassin.

— Au revoir, monsieur Bernhart » dirent ensemble André et Lisbeth.

Le lendemain, l'enfant et la jeune fille, arrivés de bonne heure au rendez-vous, attendirent en vain l'invalide. André refusa de jouer, et pleura quand il lui fallut reprendre le chemin du logis.

Ce n'était pas la faute du vieux Bernhart s'il n'avait pas apporté le fusil promis à son petit ami. Le matin, en descendant pour déjeuner, la tête lui avait tourné, et il était tombé évanoui. On avait appelé le major, qui avait hoché la tête d'un air mécontent; et à l'heure où Lisbeth et André l'attendaient aux Tuileries, l'invalide était dans son lit, revenu de son évanouissement, mais faible, d'une faiblesse qui allait en augmentant, et qui faisait dire aux camarades réunis dans la grande cour : « En voilà encore un qui va nous quitter! »

Vers le soir, Bernhart, qui était resté longtemps assoupi, s'éveilla. La sœur qui le gardait se pencha vers lui.

« Eh bien, père Bernhart, lui dit-elle, comment vous trouvez-vous? Buvez une cuillerée de potion, cela vous fera du bien.

— Merci, ma sœur; ça va aussi bien que possible

Non, pas de potion, rendez-moi un petit service, s'il vous plaît... allez me chercher mon capitaine. »

La sœur, étonnée, céda à son désir.

« Mon capitaine, dit Bernhart dès qu'il aperçut l'officier, c'est pour vous dire adieu, d'abord, et puis pour vous prier d'écouter mon testament. »

Le capitaine voulut le rassurer.

« Non, non, mon capitaine, je sais bien ce que je dis, je m'en vais. Pour ce qui est de mon testament, si vous voulez bien vous en charger, j'ai là mes économies que je voudrais laisser à quelqu'un...

— Très bien, mon brave, je les lui remettrai moi-même de votre part : dites-moi son nom et son adresse.

— Son adresse, je ne la sais pas : c'est une jeune fille que vous trouverez dans l'après-midi aux Tuileries, au pied de la statue de Mars; elle est coiffée à la mode d'Alsace, et elle promène un joli petit enfant... pauvre petit, je lui avais promis un fusil... Mon capitaine, vous direz à Lisbeth de lui acheter un fusil de ma part... Elle s'appelle Lisbeth Immerman, et je veux lui laisser mon argent, pour qu'elle fasse venir sa grand'mère d'Alsace et qu'elle s'établisse fruitière avec elle... Comme ça, il y aura longtemps dans le monde une personne qui se souviendra du vieux Bernhart. »

Le malade parlait difficilement; une faiblesse le prit, et il n'en put dire davantage. Quelques instants après pourtant, il murmura d'une voix éteinte :

« Mon capitaine... il y a sept cents francs... six cents à Lisbeth, et cent à Gossinot... pour s'acheter du tabac... »

L'invalide ne parla plus, et s'éteignit bientôt. Il était mort sur une bonne pensée : il avait pardonné à Gossinot son dédain pour les Arabes. Son dernier vœu fut

exaucé : il y a maintenant dans une petite boutique deux fruitières, une vieille et une jeune, qui ne laissent pas passer un jour sans prier pour le vieux Bernhart.

HISTOIRE DE JEANNETON

Jeanneton était une pauvre fille de village. Elle avait perdu ses parents, mais elle n'était pas pour cela abandonnée dans le monde. Son oncle et sa tante l'avaient recueillie, et la traitaient comme ils traitaient leurs propres enfants. Elle partageait le pain de la famille et aussi ses travaux. Enfant, elle garda les oies et les moutons; elle aida à faner l'herbe au printemps et à battre le blé en été; en automne, elle eut sa petite hotte pour porter le raisin de la vigne au pressoir, et, pendant l'hiver, elle fila sa quenouille à la veillée avec les filles du village. Quand elle fut grande, on l'envoya garder les vaches. Ce n'est pas une occupation bien absorbante que de garder les vaches; elles broutent longtemps au même endroit et ne s'écartent guère, et quand on connaît le caractère de ses bêtes et qu'on n'en a point qui soient d'humeur vagabonde, on peut dormir à l'ombre sans s'inquiéter d'elles.

Mais on ne peut pas dormir toujours, et Jeanneton, à demi couchée dans la grande herbe, laissant traîner à terre son aiguillon inutile, regardait et songeait. Elle regardait la prairie éclairée au loin par un ardent soleil, et la ferme, les pommiers, ses vaches qui

broutaient avec volupté la belle herbe tendre, ignorant, par bonheur pour elles, les pauvres bêtes, pourquoi on les nourrissait si bien! Elle suivait des yeux les vols de pigeons qui tournoyaient autour de la ferme, semblables à de grandes fleurs blanches emportées par le vent; elle comptait les pâquerettes écloses autour d'elle, et enfin, lasse de regarder, elle songeait. C'est toujours au loin qu'on s'en va chercher des sujets de rêverie. Jeanneton ne pensait donc pas à ce qui l'entourait, à son village, à ses travaux, aux gens qui l'aimaient et qui prenaient soin d'elle, aux devoirs qu'elle avait à remplir; non. Elle songeait à la ville, qu'on disait éloignée de quelques lieues seulement, où elle n'était jamais allée; elle tâchait de se la représenter avec de grandes maisons, comme elle en avait vu quelquefois sur des images, et de grandes églises et de grands ponts sur une large rivière, elle qui, en fait de pont, ne connaissait que le tronc d'arbre jeté en travers du ruisseau qui coupait la prairie. La ville, plusieurs filles du village étaient parties pour y aller; elles n'étaient point revenues, mais on savait par des gens qui les y avaient rencontrées qu'elles portaient maintenant des bonnets ornés de rubans et de dentelles et des robes presque pareilles à celles des dames : elles étaient en service chez des bourgeois, et leur vie n'était pas si rude que celle qu'on mène aux champs. « Elles sont bien heureuses! se disait Jeanneton en soupirant. Elle se le dit si souvent, qu'elle finit un beau jour par déclarer à sa tante qu'elle voulait aller gagner de l'argent à la ville. Sa tante fut consternée, son oncle se fâcha, ses cousins furent tout tristes; mais Jeanneton partit.

Les premiers jours qu'elle habita la ville, elle se trouva très heureuse. Elle avait trouvé une bonne

place dès son arrivée; elle avait changé son costume et ne pouvait se lasser de se regarder dans ses nouveaux atours; elle trouvait tout ce qu'elle voyait admirable, et ne pensait plus guère au village que pour s'étonner d'avoir pu y vivre si longtemps. Peu à peu, cependant elle s'habitua à toutes ces nouveautés et n'y trouva plus de plaisir; puis elle commença à penser, les jours de fête, que là-bas on dansait sur la place devant l'église, qu'on riait autour du feu de la Saint-Jean, qu'on se racontait des histoires à la veillée; et elle soupirait, comme elle avait fait autrefois en gardant ses vaches quand elle pensait à la ville. Il vint un moment où ces grandes maisons, ces longues rues, cette foule, lui parurent quelque chose de triste et d'étouffant. Elle se mit à regretter tout de bon son village, et elle aurait échangé de bon cœur la magnifique promenade ornée de statues où elle menait jouer les enfants de ses maîtres pour la moindre prairie bordée de sa haie d'aubépine. Elle finit par devenir triste et malade. Heureusement pour elle, sa maîtresse eut un voyage à faire, et, ne l'emmenant pas, lui donna congé pendant son absence.

Jeanneton partit bien vite, heureuse comme un prisonnier mis en liberté. Quand elle descendit de la voiture, qu'elle quitta la grande route pour prendre le chemin de traverse qui menait à la ferme, et qu'elle commença à reconnaître la forme des arbres, les talus, les détours du sentier, elle se sentit guérie tout à coup de son mal et de son chagrin, et se mit à courir pour arriver plus tôt à la ferme. On ne l'attendait pas; mais elle avait le cœur si plein de joie à l'idée de revoir sa famille, qu'elle ne s'imaginait pas qu'on pût mal la recevoir. Et elle avait raison, car sa tante, qui étendait du linge sur la haie, ayant levé les yeux au bruit que

fit Jeanneton en ouvrant la barrière, la reconnut tout de suite et lui ouvrit ses bras comme à l'enfant prodigue. Jeanneton s'y jeta, riant et pleurant à la fois; elle entra dans la maison, regardant tout, reconnaissant tout et touchant à tout. Elle voulut aider sa tante à préparer le repas, car les hommes allaient revenir des champs; mais comme sa tante lui dit : « Non, tu gâterais tes beaux habits, » elle rougit et devint toute triste. Ce costume de la ville faisait donc d'elle une étrangère chez ceux qui l'avaient élevée? Elle alla voir sa petite chambre, qu'elle partageait autrefois avec sa cousine; elle ouvrit l'armoire. A leur ancienne place, ses anciens vêtements qu'elle avait renvoyés étaient rangés, soigneusement pliés; elle les prit et les mit bien vite. Quand elle rentra dans la cuisine, les hommes venaient d'arriver : on lui fit fête. Les jours suivants, elle se montra si active et si adroite, si joyeuse et si empressée à l'ouvrage, que quand sa maîtresse la rappela, ce fut avec inquiétude que son oncle lui demanda : « Est-ce que tu veux encore nous quitter?

— Oh! non, jamais, si vous voulez bien me garder! » répondit-elle.

Elle resta donc au village, et elle y est encore, car elle s'est mariée avec un de ses cousins. Elle est maintenant mère de famille, et sa fille aînée garde les vaches à l'ombre du même arbre sous lequel rêvait Jeanneton. Mais elle n'y reste pas oisive, balançant l'aiguillon dans sa main et regardant les insectes dans l'herbe; elle a son tricot à la main; et quand elle est fatiguée de remuer ses aiguilles, elle prend un livre que sa mère lui donne avec son morceau de pain du déjeuner. « Car, dit Jeanneton, c'est l'ignorance et l'oisiveté qui ouvrent l'esprit de la jeunesse aux folles idées. Si j'avais su lire et si j'avais eu de l'ouvrage à faire, je

n'aurais sans doute pas songé à aller à la ville : aussi j'ai envoyé la petite à l'école, et elle peut lire ou travailler selon que cela lui plaît; de cette façon-là, elle ne perd pas son temps et elle apprend toujours quelque chose. »

MARIE ET GRETCHEN

Il n'est pas bon, en ce monde, d'exiger des autres tout ce qu'ils nous doivent; il n'est pas bon de ne leur donner que juste ce qui leur est dû. Ce qui est bon, c'est de n'exiger rien et de se contenter de peu; c'est de donner sans compter, à pleines mains, c'est d'avoir l'oreille toujours ouverte à la voix de la charité. Jésus l'a dit : « Donnez, et l'on vous donnera; on répandra dans votre sein une bonne mesure, pressée entassée, qui se répandra par-dessus. »

Marie et Gretchen habitaient la petite ville de Langdorf en Lorraine. Elles étaient voisines à l'atelier, où elles s'occupaient au même travail; voisines aussi dans la rue de la Faucille-d'Or, où elles habitaient chacune une chambrette sous les toits. Toutes les deux recevaient le même salaire le samedi, et toutes les deux passaient pour d'excellentes ouvrières. Toutes les deux étaient aussi pauvres l'une que l'autre; car si Marie était orpheline et sans famille, la famille de Gretchen, une famille qui possédait sept enfants, ne pouvait pas faire grand'chose pour elle. Ses parents l'avaient de bonne heure envoyée de l'Allemagne du Nord, où ils demeuraient, en France, où la vie est plus douce et plus

facile, pour qu'elle y gagnât son pain et qu'elle préparât la voie à ses deux frères et à ses quatre sœurs.

Mais si le sort de Marie et celui de Gretchen se ressemblaient beaucoup, leurs caractères étaient bien différents. Gretchen semblait avoir adopté la fière devise anglaise : « Dieu et mon droit, » et encore Dieu n'était-il là que pour compléter la phrase; pour elle évidemment son droit passait avant tout. Elle s'installait à son métier à l'appel de la cloche du matin, elle le quittait au signal de la cloche du soir; son travail était irréprochable, mais elle ne l'aurait pas prolongé d'une minute sans savoir combien cette minute lui serait payée. Elle n'aidait jamais une ouvrière lente ou malhabile : elle n'avait pas besoin qu'on l'aidât, elle! « Chacun pour soi! » disait-elle en portant haut la tête; et elle ricanait en regardant par-dessus l'épaule Marie qui, sa tâche faite, se penchait sur le métier d'une nouvelle ouvrière pour lui enseigner la manière de faire vite ou de faire mieux. « Quelle duperie! disait Gretchen, et que gagne-t-elle à cela? »

Elle n'y gagnait pas d'argent, c'est vrai; mais on l'aimait : c'est bien quelque chose. Quel dommage qu'elle n'ait pas de famille! se disaient ses compagnes en la voyant caresser les petits enfants qu'elle rencontrait, consoler ceux qui pleuraient, panser ceux qui s'étaient blessés, apaiser leurs querelles, et leur enseigner de nouveaux jeux. Gretchen ne souriait jamais à aucun des petits Français qui se trouvaient sur son passage : tout son cœur était resté en Allemagne sans doute, car il fallait l'entendre parler avec des larmes dans la voix de ses quatre sœurs aux tresses blondes, échelonnées entre neuf et quinze ans, et de son bon Karl aux joues rouges, et de son joli petit Johann! Et

son vieux père au dos courbé, et sa vieille mère aux cheveux blancs! elle avait pour eux tant de respect, tant de tendresse, qu'il ne lui restait plus rien à donner, pas même de la politesse, aux vieillards de la petite ville de Langdorf. Rien aux oiseaux non plus : elle haussait les épaules en voyant de sa fenêtre Marie qui se penchait à la sienne, appelant : Petits! petits! et émiettant dans la gouttière une partie de son pain, comme si elle en avait eu de trop!

Le dimanche, on les voyait toutes deux à l'église : et les gens qui se laissent prendre aux apparences et qui ne se connaissent pas en vraie dévotion, disaient, en voyant Gretchen prosternée sur son prie-Dieu, sourde et aveugle pour toutes les choses de la terre : « Quelle jeune fille pieuse! » et l'admiraient naïvement. Elle s'en apercevait fort bien, quoiqu'elle ne vît jamais les personnes à qui elle aurait pu rendre service, les mères de famille, embarrassées de trois ou quatre enfants, qui cherchaient à se frayer un passage à travers les chaises, les vieilles femmes trébuchantes qui pour gagner leur place auraient eu besoin qu'elle se dérangeât, et même la quêteuse, le bedeau et le prédicateur, dont elle paraissait ignorer l'approche jusqu'au moment où ils la touchaient. On la trouvait gênante : mais le moyen de ne pas concevoir un profond respect pour une personne qui avait toujours l'air de descendre du ciel?

Marie n'inspirait pas ce genre de sentiment-là; il est vrai qu'elle n'y visait point. Mais si dans ses environs un petit bras trop court se tendait vers la corbeille au pain bénit, Marie allongeait la main, et l'enfant se trouvait servi; si une vieille femme circulait avec peine dans l'église, Marie lui ouvrait un passage et la soutenait au besoin; elle ne gênait personne, et elle aidait

quiconque avait besoin d'aide. Sa prière n'y perdait rien.

Un jour de Pâques, un beau matin où les oiseaux chantaient dans le jeune feuillage et où l'herbe, toute mouillée encore de la rosée de la nuit, brillait au soleil, Gretchen et Marie sortirent ensemble de l'église. Sous le porche, elles rejoignirent une vieille dame qui marchait lentement, enveloppée dans une ample mante à capuchon; et Gretchen, suivant tout droit son chemin, selon sa coutume, sans s'inquiéter des obstacles, heurta brusquement la vieille dame, qui trébucha et faillit tomber. Si elle ne tomba pas, c'est que sa main, qu'elle avait instinctivement étendue en avant pour chercher un appui, rencontra la main de Marie, qui la soutint et l'aida à retrouver son équilibre. Puis, comme la peur l'avait rendue toute tremblante, Marie lui demanda bien poliment la permission de la reconduire chez elle, et elles s'en allèrent bras dessus, bras dessous, la vieille dame s'excusant d'être si lourde, la jeune fille l'assurant qu'elle était forte, la guidant, et écartant de son pied les cailloux de son chemin. Elles purent entendre à plusieurs reprises des passants, ravis de la grâce de Marie et de son air doux et modeste, dire tout haut : « Voilà une grand'mère bien heureuse d'avoir une si charmante petite-fille. »

Chemin faisant, elles causèrent. Marie apprit que madame veuve Blum vivait toute seule, triste de beaucoup de souvenirs et de regrets, car elle avait perdu tous ceux qu'elle aimait; et elle la plaignit de tout son cœur. Madame Blum se fit conter l'histoire de Marie, et quand elle l'eut entendue, elle se dit : « Elle est orpheline, et je n'ai plus d'enfants... » et elle l'engagea à venir la voir.

Au bout de quelque temps, le bruit se répandit



ELLES S'EN ALLÈRENT BRAS DESSUS BRAS DESSOUS.

dans l'atelier que Marie allait passer toutes ses soirées chez une dame qui s'amusait à l'instruire et qui voulait l'adopter ; que même elle avait donné congé à son propriétaire, et que sa mansarde était à louer parce que la dame lui avait offert de venir demeurer avec elle. Gretchen en fut très piquée, et rêva toute la nuit de vieilles personnes qui adoptaient des jeunes filles et qui mouraient ensuite en leur léguant des paillasses bourrées de thalers. Le lendemain, elle se montra très aimable envers Marie et lui proposa de l'aider dans son déménagement ; on la vit aller et venir, alerte et empressée, d'une maison à l'autre, faisant un voyage pour la bouilloire, un autre pour le miroir ; et quand elle crut avoir gagné à force de soins les bonnes grâces de madame Blum, à qui elle avait fait les plus humbles excuses de sa maladresse du jour de Pâques, elle se remit à rire sous cape de la naïveté de Marie, qui ne songeait jamais au profit qu'on pouvait tirer des circonstances.

Elle vint très souvent pendant quelques semaines : puis tout à coup elle cessa ses visites. Pourquoi ? Eh ! c'est qu'elle avait pris des informations ; elle savait, à n'en pouvoir douter, que madame Blum ne possédait que des rentes viagères, et qu'ainsi ce n'était plus une connaissance à cultiver. Elle l'écrivit, de sa belle écriture, à ses très chers parents, en leur promettant de retrouver bientôt une meilleure occasion de s'enrichir.

Et ensuite ? Si mon conte était un conte de fée, ce serait le moment de faire apparaître ici la pauvre vieille dame subitement transfigurée, étincelante de pierreries, et faisant d'un coup de sa baguette venir du bout du monde quelque beau prince, son filleul, pour épouser la petite Marie. Cela arrivait très souvent

du temps des fées, et ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'est que les ouvrières ou les bergères, tout à coup devenues de grandes reines, s'habituaient sans difficulté à leur nouvelle situation. Mais il y a longtemps que l'âge des fées est passé, et Marie d'ailleurs n'eût jamais été d'étoffe à faire une reine. Que gagna-t-elle donc à sa complaisance et à sa charité? Elle y gagna de se sentir heureuse à toute heure, d'être l'appui et la consolation d'une pauvre vieille femme isolée dont elle adoucit les derniers jours et qui lui paya ses soins en reconnaissance, en tendresse, en bons conseils, en enseignements élevés. Je ne parle que pour mémoire de quelques vieux meubles et de quelques vieux livres, seuls trésors dont Marie hérita, et qui lui furent chers surtout comme souvenirs : Gretchen avait vu bien vite qu'ils étaient nuls comme valeur marchande.

Marie ne rencontra point de prince Charmant qui mît sa couronne à ses pieds. Mais le jeune contre-maître de l'atelier, qui la voyait au travail depuis longtemps, l'aborda respectueusement quand elle reparut, portant le deuil de sa vieille amie, et lui dit à peu près ceci : « Je vais quitter l'atelier pour m'établir à mon compte : voulez-vous le quitter aussi, et devenir ma femme? » Marie lui tendit la main, et ils furent mariés quelques semaines après, au grand dépit de Gretchen, qui avait pourtant bien soin de lisser ses bandeaux et d'étaler son nœud de cravate, toutes les fois que le contre-maître entrait dans l'atelier, et de dire très haut devant lui qu'elle avait de l'argent placé à la caisse d'épargne. Elle en fut pour ses frais, ainsi qu'elle l'écrivit à ses honorés parents; mais elle ajouta qu'avec la persévérance de son intelligente nation, elle allait se mettre à la recherche d'une occasion meilleure, et

qu'elle ne doutait pas de la rencontrer bientôt

A l'heure qu'il est, Marie est une heureuse femme et une heureuse mère de famille. Gretchen, qui prend de l'âge et qui n'a pas encore réussi à faire fortune en France, commence à parler de retourner en Allemagne, pour voir si la chance lui sera plus favorable dans sa patrie que dans ce pays frivole qui ne sait pas comprendre ce qu'elle vaut.

L'OBUS

En vérité, Germain, on n'a jamais vu un homme comme toi. Tu me réponds par des chansons et des plaisanteries : ce n'est pas cela qui chaussera la petite. Tiens, vois, ses pieds sortent de ses souliers. As-tu de l'argent à me donner pour lui acheter des souliers neufs ?

— Des souliers ? Achète-lui des sabots : cela coûte moins cher et cela lui tiendra les pieds plus secs.

— Jolie raison ! Et le petit, où trouverai-je de quoi lui acheter un lit ? il est plus long que son berceau.

— Bon ! bon ! il n'est pas beaucoup plus grand aujourd'hui qu'hier, et il a très bien dormi cette nuit. Que veux-tu ! la vente n'a guère donné ces derniers temps, et ce n'est pas étonnant : puisque l'on a pris tous les hommes pour les emmener se battre, il n'en reste plus pour boire. Mais sois tranquille : le premier argent que je recevrai, je te le donnerai sans en garder un sou.

— Une belle affaire ! à peine de quoi manger du pain ! Quand je pense que depuis que nous sommes établis nous aurions pu mettre de côté de quoi passer les mauvais jours, et que tu n'as jamais voulu rien

garder ! Voilà ce que c'est : faute d'avoir fait des économies, tu nous mettras tous sur la paille. Et que deviendront tes enfants, malheureux, tes enfants?

— Thomas est déjà un vigoureux gaillard, et Louise fera une bonne petite ménagère, je vois cela rien qu'à la manière dont elle me refait mon nœud de cravate, qui est toujours défait, c'est vrai, et elle a raison de me gronder là-dessus... Tiens ! on frappe sur les tables en bas. Je vais servir les pratiques, et je t'apporterai leur argent ; soyons bons amis, ma petite femme ! »

Julienne haussa les épaules avec un triste sourire, pendant que son mari embrassait vivement la petite Louise et se sauvait en criant :

« On y va, bourgeois, on y va ! »

« C'est pourtant un brave homme, se dit-elle : point colère, point brutal, point querelleur, toujours le cœur sur la main, ne buvant que juste ce qu'il faut pour encourager la pratique. Si seulement il était un peu plus économe ! Mais on dirait que ses poches sont percées, tant les pièces y disparaissent vite. Et dire que je n'ai jamais pu lui faire comprendre que c'était utile d'épargner... Bon ! voilà des gens qui entrent en bas : je vais l'aider à les servir, et surveiller la recette. »

Julienne descendit avec ses enfants, et, tout en plaçant sur les tables les verres et les bouteilles, elle écoutait les conversations, et ce qu'elle entendait ne la réjouissait guère. On était en 1814, et les alliés approchaient de Paris, dont l'empereur n'avait pu leur couper la route. Ils ne tarderaient pas à arriver, disait-on ; c'était une affaire de quelques jours.

« Il faudra bientôt plier bagage, Germain, dit au maître du logis un charretier qui amenait du foin en ville ; ne croyez pas qu'on vous laissera tranquille ici. On veut défendre Paris, et le gouvernement va, à coup

sûr, vous envoyer l'ordre de déguerpir. Et puis, vous ne gagneriez rien à rester, vous seriez entre deux feux.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Julienne, où irons-nous ?

— Dans Paris. Oh ! n'ayez pas peur, on vous fournira un logement : il y en a bien d'autres qui sont dans le même cas que vous. »

Julienne était atterrée. Quitter cette petite maison, l'héritage qu'elle avait reçu de son père ! cette maison où ses enfants étaient nés, où elle avait espéré rester toujours ! Et la quitter avec l'idée qu'on n'en retrouverait peut-être plus que les ruines ! La pauvre femme regarda tristement son mari, qui baissa la tête et ne dit mot. Ce jour-là, il lui remit fidèlement toute la recette; il se disait à part soi qu'il n'aurait pas été désagréable de posséder quelques centaines de francs dans les circonstances présentes.

Peu de jours après, il fallut partir. Paris, comme on sait, n'étant point fortifié à cette époque, ne se défendit pas longtemps; mais enfin il se défendit, et ce fut précisément du côté où se trouvait la maison de Germain qu'il y eut le plus de projectiles d'échangés. Julienne écoutait, s'informait, et était dans des transes terribles ; elle s'attendait à ne plus retrouver pierre sur pierre de sa pauvre habitation. Dès que la paix fut faite, elle entraîna Germain et arriva toute tremblante chez elle. Il n'y avait pas trop de mal : quelques bancs cassés, quelques bouteilles vidées, quelques verres brisés, quelques meubles endommagés; on aurait pu s'attendre à bien pis. Mais ce qui fit jeter un cri d'effroi à Germain et à Julienne, ce fut la vue d'un corps noirâtre presque entièrement enfoncé dans la muraille de la maison, auprès de la fenêtre de la chambre à coucher, et juste à la hauteur du chevet du lit.

« Un obus ! s'écria Germain.

— Ah ! mon Dieu ! s'il éclatait ! reprit Julienne.

— Eh ! cela pourrait bien arriver !

— Sauvons-nous vite, alors !

— Ma foi, oui, sauvons-nous !

— Garde les petits, je vais voir si on ne pourrait pas sauver encore quelque chose de ce que nous avons été obligés de laisser. »

Et Julienne entra dans la maison. Elle monta dans la chambre à coucher et ouvrit les armoires : rien n'avait été pillé. Elle commença à regarder avec regret cette chambre claire et gaie que le soleil remplissait de ses rayons, et à penser avec terreur aux rues sombres de Paris, où il leur faudrait prendre un gîte. Elle chercha des yeux l'obus : il était enchâssé dans le mur, mais il n'avait nullement pénétré dans la chambre; c'était tout au plus s'il avait déterminé une légère boursouflure dans l'enduit jaune qui tenait lieu de papier de tenture. En obus bien appris, il avait bouché son trou lui-même et ne causait pas la moindre fente, pas le plus petit courant d'air.

« C'est dommage de s'en aller ! se disait Julienne au moment où Germain, inquiet de ne pas la voir redescendre, vint s'informer de ce qu'elle devenait.

— Je viens de la cave, lui dit-il. Nous avons une fameuse chance ! les gens qui sont venus chez nous n'ont pas eu le temps de trouver la cachette au vin : tout y est. Nous pourrions reprendre notre commerce dès demain, si nous voulions...

— Papa ! cria d'en bas la petite Louise; viens donc servir deux bouteilles de vin !

— On y va ! répondit Germain, emporté par l'habitude. » Et il courut servir ses clients.

Après ceux-ci, il en vint d'autres. Le Parisien est curieux, et jamais, aux plus beaux dimanches de prin-

temps, on n'avait vu autant de monde sur la route que ce jour-là. Ne fallait-il pas voir les résultats de la bataille ? On furetait partout, on ramassait tous les débris qui pouvaient avoir été faits par des projectiles français ou ennemis; et, naturellement, on entrait au cabaret pour se rafraîchir. L'obus était le point de mire de tous les regards et le sujet de toutes les conversations. On commençait par en avoir grand'peur, et on finissait par s'attabler directement au-dessous de lui. pour raconter ou écouter, en buvant, une quantite d'histoires authentiques d'obus qui avaient éclaté en massacrant des foules énormes, ou bien d'obus qui avaient éclaté sans faire aucun mal, ou encore d'obus qui n'avaient pas éclaté du tout. Germain et Julienne n'eurent pas une minute à eux de toute la journée; et quand la nuit tomba, et que les passants devenus rares pressèrent le pas pour rentrer chez eux sans entrer au cabaret, les deux époux émerveillés comptèrent leur recette : ils ne se souvenaient pas d'en avoir jamais fait une pareille.

« Quelle bonne journée ! dit Germain en se frottant les mains. Retournons-nous à Paris ?

– Tout à l'heure : les enfants ont grand'faim; je vais d'abord acheter de quoi les faire dîner.

— Apportes-en pour nous aussi, femme, nous n'avons pas dîné non plus. »

Il fallut du temps pour aller chercher le dîner, du temps pour le faire cuire, du temps pour le manger; quand ce fut fini, il était vraiment bien tard pour retourner à Paris, avec des enfants qui dormaient debout.

« Bon, dit Germain, si l'obus avait eu envie d'éclater, il n'aurait pas attendu si longtemps. Tu as entendu le vieux Michel, un ancien artilleur ? il a connu

des obus qui n'ont jamais éclaté. Et Gendreau, le serrurier, en a vu un qui est resté vingt ans dans un mur; et Malézioù, le cantonnier, a entendu parler d'une autre histoire pareille. Je crois que nous ferons bien de rester ici tout tranquillement. »

Julienne regarda ses enfants, qui s'étaient endormis.

« Va pour cette nuit! dit-elle. Si nous gagnons encore autant d'argent demain, nous pourrons payer des ouvriers pour l'enlever. »

Le lendemain, la recette fut doublée, car on vint de tous côtés, dès le matin, pour voir l'obus. Et comme Paris est fort grand et très peuplé, et que presque tous les Parisiens, petits et grands, eurent successivement la fantaisie de voir la maison de l'obus et de s'y faire servir à boire, les recettes ne diminuèrent point le surlendemain ni les jours suivants.

On s'accoutume à tout, même au danger; sans cela, comment y aurait-il des habitants à Resina et à Portici, où l'on n'est jamais sûr en se couchant de ne pas être englouti avant le jour dans les laves du Vésuve? Comment y en aurait-il dans certaines villes du Chili et du Pérou qui sont continuellement ébranlées par des tremblements de terre? Comment verrait-on tous les jours des gens qui s'embarquent dans un petit bateau, quand le vent souffle, pour s'en aller jeter des filets dans la grande mer? Comment trouverait-on des couvreurs, des mineurs et des pompiers? Puisque toutes ces sortes de gens existent et que personne ne s'en étonne, il ne faut pas s'étonner non plus si Germain, au lieu d'abandonner ses pénates menacés, fit surmonter sa porte d'une magnifique enseigne en lettres jaunes sur fond noir, portant ces mots : *A l'Obus*. Les lettres jaunes étaient formées par des imitations de

canons en cuivre, et l'artiste qui les avait peintes en était plus fier qu'un grand prix de Rome de son tableau de concours. L'enseigne expliquait aux gens qui ne l'auraient pas su ce qu'était cet objet noir qui faisait tache sur le mur, près de la fenêtre de gauche, et, grâce à l'enseigne et à l'obus, le cabaret ne désemplissait pas.

Après une quinzaine de jours, les sous et les pièces blanches ayant empli plus qu'à moitié le tiroir de la ménagère, on fit venir le père Mortier, le maçon, afin de le consulter sur l'extraction de l'obus. Il tâta le mur avec circonspection, examina, hocha la tête, parla d'un grand trou qui compromettrait la solidité de la maison, du danger de faire éclater, en y touchant, un obus qui, si on le laissait tranquille, ne demandait pas mieux que de rester là jusqu'au jugement dernier, et il finit par avouer qu'il aimait autant ne pas se charger de l'opération. Le père Mortier n'était sûrement pas très brave, en fait d'obus, s'entend, car on ne l'avait jamais vu hésiter à monter sur l'échafaudage le plus périlleux : chacun son métier.

Sur ce refus, l'obus resta dans le mur; seulement le lit fut placé à l'autre bout de la chambre. Mais ce projectile eut une influence considérable sur la vie et sur le caractère du maître du logis.

Feu Damoclès, dont tout le monde connaît l'histoire, ne resta pas longtemps sous la fameuse épée; dès qu'il l'eut vue, il se hâta de quitter la place et de renoncer à sa dangereuse royauté : en cédant ainsi à son premier mouvement, qui sans doute était bon, il s'épargna bien des soucis; mais si, au lieu de se sauver, il eût regardé le glaive résolument et réfléchi quelques instants, il aurait peut-être fini par se dire : « Ce fil doit être plus solide qu'il n'en a l'air; si l'épée avait dû tomber, pour-

quoi ne l'aurait-elle pas fait depuis une heure qu'elle est suspendue au-dessus de ma tête? Puisqu'elle n'est pas tombée, elle ne tombera pas; restons tranquille et jouissons du pouvoir. » Et il serait resté; mais je présume que, malgré toute sa force d'âme, la pensée du danger qu'il courait l'aurait rendu un peu soucieux et lui aurait fait voir les choses de ce monde sous un tout autre jour que par le passé. Il paraîtra donc tout simple que Germain, tout en restant sous son glaive — sous son obus, veux-je dire — cessât peu à peu d'être le Germain insouciant et prodigue de qui Julienne se plaignait si fort. Il avait fait mettre les lits des enfants dans l'autre chambre du premier étage; cette chambre était trop petite pour contenir toute la famille, mais au moins les enfants, croyait-il, étaient à l'abri. Les enfants étant à l'abri, qu'arriverait-il si une belle nuit l'obus, se décidant sur le tard à faire son métier, s'avisait de casser la tête à leurs parents? Les pauvres petits se trouveraient à la fois orphelins et réduits à la misère : il fallait donc parer à cette éventualité en leur assurant des ressources pour l'avenir. Germain devint économe. Quand il était tenté de faire une dépense superflue, il n'avait qu'à regarder son obus pour remettre vivement sa bourse dans sa poche; il en vint même à ne plus garder d'argent sur lui, de peur de succomber à la tentation. Germain eut donc bientôt un petit dépôt à la caisse d'épargne; le petit dépôt grossit, fut placé, et forma avec le temps un capital qui permit de bien élever les enfants : premier bienfait de l'obus.

Le second fut plus important encore. Germain, comme bien des gens, n'avait pas eu jusqu'alors la conscience très délicate. Il ne se croyait pas bien coupable pour mettre un peu d'eau dans le vin qu'il ven-

dait, ni pour compter à un ivrogne une chopine de plus que sa consommation. Mais sous la menace de l'obus, qui le rendait plus sérieux, il y vit un peu plus clair dans son âme, et apprit à mieux distinguer le bien du mal jusque dans leurs nuances. Il s'arrêtait souvent, au moment de tromper ou de griser un client, rien qu'à cette pensée : « Si l'obus éclatait cette nuit, ce ne serait pas bon pour moi d'avoir agi ainsi ! » Et il obéissait à sa conscience plutôt qu'à son intérêt.

La conscience d'un homme se trouve généralement d'accord avec son intérêt; si c'est par ce motif que l'on évite le mal, on suit l'inspiration de ce qu'on appelle la morale de l'intérêt bien entendu; ce n'est pas la morale la plus haute, il s'en faut de beaucoup, mais quelquefois c'est par elle que certaines gens ont commencé; elle prépare à des sentiments plus délicats et plus élevés : on s'aperçoit qu'il est bon de mériter l'estime des autres, et l'on finit par avoir besoin de s'estimer soi-même; on cesse alors peu à peu d'écouter les conseils de l'intérêt matériel, et on n'accepte plus pour guide que le plus profond et en même temps le plus élevé de tous les intérêts, celui de notre grandeur morale.

Germain et Julienne, avec l'obus pour conseiller, devinrent de très honnêtes gens et de très honnêtes cabaretiers, et, par suite, de riches cabaretiers, ce qui ne gâta rien.

Quinze ans se passèrent. Thomas, un vigoureux gaillard, comme disait son père quand il était petit, avait fait de bonnes études et montré un grand goût pour la mécanique. Il sortit le premier de l'école de Châlons, et avant d'entrer dans une usine, où on lui offrait une bonne position, il vint voir ses parents et assister au mariage de Louise, belle fille de vingt-deux

ans, à qui son père donnait en dot le cabaret de *l'Obus*.

Mais le futur époux ne se souciait pas de garder un voisin aussi menaçant. Il fit donc venir des maçons plus audacieux que le vieux Mortier, et l'obus fut tout doucement retiré de sa cachette. Puis, pendant que les maçons bouchaient le trou, des artilleurs qui passaient par là, curieux de savoir comment étaient les obus du temps passé — la science ayant fait des progrès depuis quinze ans — dévissèrent le projectile avec toutes sortes de précautions et se mirent en devoir de le vider. Tout à coup l'un d'eux éclata de rire.

« Hé! père Germain! s'écria-t-il, arrivez donc! Ces farceurs d'alliés! ils avaient oublié de remplir leur obus! »

Germain resta interdit.

« Comme ça, dit-il au bout d'un instant, il n'y avait pas de danger qu'il éclatât?

— Pas le moindre! En voilà-t-il des maladroits! ce n'est pas chez nous que ça arriverait, une chose pareille.

— Vraiment, dit Germain sérieux, quand je pense que j'ai vécu quinze ans avec cette inquiétude-là, je me trouve un peu sot... Eh bien, non, après tout, je n'étais pas si bête, et je ne regrette rien! Tenez, mes enfants, dit-il à Louise et à son fiancé qui s'étaient approchés pour examiner l'obus vide, prenez-le et gardez-le soigneusement; ce n'est pas le plus mauvais des cadeaux que je vous ferai. Mettez-le à une place d'honneur; et quand vous le regarderez, pensez que c'est à lui que vous devez votre fortune. Il m'a donné des leçons d'économie, de prévoyance et d'honnêteté; faites comme moi, et quoiqu'il ne vous menace plus, conduisez-vous comme s'il était plein de poudre. Je vous réponds que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. »

SAINT-MICHEL ET JEANNE D'ARC

Comme elle était fière de son triomphe, la race des conquérants de Normandie! Rien ne leur avait résisté : le grand Charlemagne avait frémi et pleuré en voyant les barques de ces pirates insulter les rivages de son empire, et, moins d'un siècle après, le roi de France leur donnait sa plus belle province, pour qu'il ne fût pas dit qu'ils l'avaient prise. Puis les hardis aventuriers, trouvant toute terre trop petite, s'en étaient allés se tailler des domaines en Italie. La Normandie est bien près de l'Angleterre : la mer à traverser, qu'est-ce que cela pour des hommes dont les ancêtres se tenaient debout sur les rames de leurs barques? Le détroit est franchi, l'Angleterre est conquise. La voilà asservie, partagée, ruinée; rien ne troublera les vainqueurs : les siècles passeront et les verront jouir en paix du fruit de leur brigandage; la vieille Angleterre est morte pour toujours!

Les rois normands convoitent la France, à présent; leurs nuits sont hantées par cette pensée : Quel beau joyau que la France pour enrichir la couronne d'Angleterre! Cette pensée, ils la lèguent à leurs successeurs, même quand ces successeurs, les descendants

du comte d'Anjou, sont de race et de sang français; mais la France n'est pas si facile à réduire. La guerre moissonne ses enfants; son sol est labouré par les pas des hommes d'armes et des chevaux bardés de fer; son roi est fou, sa reine le livre à l'ennemi, ses princes la déchirent en lambeaux : elle résiste encore. Le roi anglais trône à Paris, le gentil Dauphin ne possède plus qu'une ville et quelques amis : elle est bien conquise, la France! Elle a coûté plus de batailles que jadis l'Angleterre, mais elle est vaincue, elle est morte, à la fin!

— Non. Elle palpite encore. Où? Ce n'est pas dans l'âme des princes, des seigneurs, des puissants du monde : pour garder leurs richesses et leurs seigneuries, ils ont courbé la tête sous le joug étranger. Mais tout en bas, dans le pauvre peuple misérable et souffrant, dans ce peuple foulé aux pieds par tous les partis, et à qui il devrait être bien indifférent d'appartenir à un maître ou à un autre, vit encore l'âme de la France. Dans les chaumières on parle encore de la patrie, même quand les conquérants ont proclamé qu'elle n'existait plus. Le roi est Anglais? Peut-être bien; mais c'est ici la terre de France. On accueille le voyageur, on le questionne. Que fait le gentil Dauphin? Que Dieu le garde pour un meilleur avenir! Les grands secouent la tête et disent avec découragement: « Tout est perdu! » Les petits ne veulent pas y croire.

Or, à ce moment-là, quand la nuit est le plus profonde, l'étoile de l'espoir se lève. Sous le grand chêne où dans les siècles lointains les fées menaient leurs danses légères, une jeune fille, une enfant, rêve et prie. Elle est pauvre, elle ne sait rien, elle n'a jamais quitté son village; mais elle sait que les Anglais sont les maîtres de son pays, et son cœur s'émeut de la



JEANNE ÉCOUTE LES VOIX.

« grand'pitié qui est au royaume de France ». Elle a entendu souvent des récits de la guerre; elle y pense quand elle est seule et que ses brebis errent aux environs. Ses pieds nus sur la pierre, ses coudes sur ses genoux et son menton dans ses mains, elle se représente le Dauphin fugitif et abandonné, l'Anglais répandant le sang français, et à cette idée ses cheveux se dressent sur sa tête. — Ce n'est pas possible, se dit-elle, que la France soit perdue! il faut que la France soit sauvée! Et elle écoute les voix qui lui parlent dans le silence.

« Lève-toi, lui disent-elles, va délivrer la patrie! Quand Dieu le guide, il suffit du plus faible bras pour abattre l'ennemi le plus fort; va, Dieu sera avec toi! » Elle écoute, et son cœur s'enflamme du saint courage qui fait les martyrs. Alors vient s'asseoir en face d'elle l'ange des vaillants et des forts, Michel, le céleste guerrier, qui porte une cuirasse sur sa robe blanche. Lui aussi, il lui parle, il lui dit : « Lève-toi! »

Elle obéit : elle marche, et la France se lève à sa voix. Elle n'était pas morte, la pauvre France! elle n'était qu'endormie. Et voilà que devant cette jeune fille radieuse, qui fait flotter son étendard au front des batailles, les Anglais reculent pied à pied... Non, elle n'était pas conquise, la terre de France!

Pauvre Jeanne! quand l'ange éblouissant te montrait le chemin d'Orléans ou de Reims, quand il soulevait pour toi le voile qui couvre l'avenir, as-tu vu poindre à l'horizon la lueur rouge de ton bûcher? Et plus loin, bien plus loin dans les siècles, as-tu vu d'autres ennemis ravager le sol de ta patrie? As-tu vu le sang français répandu à flots, les villages brûlés, les familles sans asile et sans pain, la France vaincue et mutilée, et sa nouvelle frontière à deux pas de ton

village natal? Si tu avais vu cela, Jeanne, toi, la sainte de la patrie, ton cœur eût peut-être tremblé un instant; mais bientôt il se serait raffermi. Le martyre ne pouvait t'effrayer, puisque tu croyais au ciel; par delà les mauvais jours, ta foi inébranlable en l'avenir de ton pays t'eût montré l'étoile de la France reparaissant plus belle et plus brillante après les tempêtes, et tu aurais dit : Il est doux de mourir pour la France, et la France ne peut pas mourir !

FIN



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
LA BIBLIOTHÈQUE DE FEU MARTINEAU (NOUVELLE.)	5
L'ARRÊT DU TEMPS. (CONTE PERSAN.)	42
LES PETITS AMIS DE STURM	51
LA MAISON DES BOZÉRIAU	59
LE HAMEAU	67
L'ONDÉE	75
LES ORPHELINS	78
BERTHE ET CHRISTINE	88
LA FÊTE DE SAINT-MARTIN A DUNKERQUE	104
ENSEIGNEMENT MUTUEL	107
LE RETOUR A LA FERME	123
A QUI L'HÉRITAGE?	127
INSTINCT OU RAISONNEMENT?	135
IL FAUT S'ENTR'AIDER	140
APRÈS LE DINER	146
L'INVALIDE	155
HISTOIRE DE JEANNETON	164
MARIE ET GRETCHEN	169
L'OBUS	177
SAINT MICHEL ET JEANNE D'ARC	18

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

16473. — BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris. — 12-31.
(É. et F. 6e s.)

